

Patrick Gofman

des

DICTIONNAIRE

Emmerdeuses



Catalogue raisonné,
des origines à nos jours

Patrick Gofman

Dictionnaire
des Emmerdeuses

Catalogue raisonné, des origines à nos jours

**GRANCHER**
E D I T I O N S

Sommaire

A

[Actrices en vrac](#)
[Laure Adler](#)
[Agrippine](#)
[Madeleine Albright](#)
[Alice](#)
[Christine Angot](#)
[Antigone](#)
[Aliénor d'Aquitaine](#)
[Inès Armand](#)
[Rosanna Arquette](#)
[Nathalie Arthaud](#)
[Artiste dramatique](#)
[Aung San Suu Kyi](#)
[Clémentine Autain](#)

B

[« Baboussia »](#)
[Élisabeth Badinter](#)
[Maria Barbella](#)
[Frigide Bargeot](#)
[Kate « Ma » Barker](#)
[Catherine de La Baume d'Hostun](#)
[Isabeau de Bavière](#)
[Simone de Beauvoir](#)
[Nasty Beckie](#)
[Bernadette](#)
[Germaine Berton](#)
[Bobbit \(sic\), Becker, and C°](#)
[Denise Bombardier](#)
[Brunehaut](#)
[Caroline de Brunswick, princesse de Galles](#)

[Marie-George Buffet](#)
[Judith Butler](#)

C

[Henriette Caillaux](#)
[Gia Carangi](#)
[Bianca Castafiore](#)
[Madeleine Chapsal](#)
[Claire Chazal](#)
[Camille Claudel](#)
[Hillary Clinton](#)
[Clotilde](#)
[Madame ***, maîtresse du capitaine Coignet](#)
[Colette](#)
[Charlotte Corday](#)
[Coré](#)
[Florence Cousin](#)
[Nancy Cunard](#)

D

[Dalila](#)
[Rachida Dati](#)
[Alexandra David-Néel](#)
[Déjanire](#)
[Lucie Delarue-Mardrus](#)
[Jeanne Deroin](#)
[Dominique Desanti](#)
[Virginie Despentes](#)
[Phûlan Devî](#)
[Diane](#)
[Bernardine Dohrn](#)
[Arielle Dombasle](#)
[Caroline « Euh... Mmm... » Dublanche](#)
[Pauline Dubuisson](#)
[Cécile Duflot](#)
[Marguerite Durand](#)
[Marguerite Duras](#)

[Andrea Dworkin](#)

E

[Alia Magda Ehmahdy](#)

[Électre](#)

[Émilie](#)

[Ève](#)

F

[« Fashion Daily »](#)

[Frances Farmer](#)

[Fatima](#)

[Nadine Fernandez](#)

[Paule Rezeau, dite « Folcoche »](#)

[Magda Fontanges](#)

[Marianne Forsyth](#)

[Caroline Fourest](#)

[Frédégonde](#)

G

[Hedda Gabler](#)

[Anna Gavalda](#)

[Sophie Germain](#)

[Dolores Ibárruri Gómez, « La Pasionaria »](#)

[Ruth Gordon](#)

[Olympe de Gouges](#)

[Dominique Grange](#)

[Élisabeth Guigou](#)

[Gwyn](#)

H

[Gisèle Halimi](#)

[Tania Head](#)

[Nathalie Heinich](#)

[Helen](#)

[Armelle Héliot](#)

[Natacha Henry](#)

[Paris Hilton](#)

[Frances Howard](#)

J

[Jeanne](#)

[Jelinek](#)

[Edna Johnson](#)

[Eva Joly](#)

[Julie 1/2](#)

[Julie 2/2](#)

K

[Natascha Agnès Kampusch](#)

[Alexandra Kollontai](#)

[Eva Kowalewska](#)

[Julia Kristeva](#)

[Diane Kruger](#)

L

[Marie-Reine Le Gougne](#)

[Nathalie Lemel](#)

[Madame Lepic](#)

[Élisabeth Lévy](#)

[Lindsay Lohan](#)

[Traci Lords](#)

[Linda Lovelace](#)

[Daniela Lumbroso](#)

[Liliane Lurçat](#)

[Rosa Luxembourg](#)

[Lysistrata](#)

M

[Wangari Maatha](#)

[Madonna](#)

[Françoise marquise de Maintenon](#)

[Marguerite de Valois, « la reine Margot »](#)

[Marie ?](#)

[Marie-Caroline](#)

[Maddalena Marliani](#)

[Elizabeth Martens](#)
[Martine](#)
[Gabrielle de Mascaret](#)
[Médée](#)
[Catherine de Médicis](#)
[Marie de Médicis](#)
[Natalia Medvedeva](#)
[Mélanie](#)
[Juliette de Merteuil](#)
[Messaline](#)
[Louise Michel](#)
[Heather Mills](#)
[Mi-Putes, Mi-Soumises](#)
[Danielle Mitterrand](#)
[Marilyn Monroe](#)
[Morgane, fée mineure](#)
[Mathilde de Morny](#)
[Violette Morris](#)
[Geneviève Mulmann dite Geneviève de Fontenay](#)

N

[Nadia](#)
[Némésis](#)
[Amélie Nothomb](#)
[Noyoud](#)
[Violette Nozière](#)
[Nulles 2005 \(Journée mondiale des\)](#)

O

[Christine Ockrent](#)

P

[Emmeline Pankhurst](#)
[Bonnie Parker](#)
[Madeleine Pelletier](#)
[Pepita](#)
[Clara Petacci](#)

[Anna Politkovskaïa](#)
[Hélène marquise de La Pommeraye](#)
[Putiphar](#)

Q

[Jiang Qing](#)

R

[Hanna Reitsch](#)
[Condoleeza Rice](#)
[Edmée duchesse de La Rochefoucauld](#)
[Rose](#)
[Yvette Roudy](#)
[Carole Rousseau](#)
[Nelly Roussel](#)
[Marie-Sékolène Royal](#)
[Clémence Royer](#)
[Mademoiselle Ruc](#)
[Russes](#)

S

[Françoise Sagan](#)
[Salomé](#)
[George Sand](#)
[Margaret Sanger](#)
[Sapphô](#)
[Séverine](#)
[Caterina Sforza](#)
[Anna Nicole Smith](#)
[Valerie J. Solanas](#)
[Manon des Sources](#)
[Diana Spencer, princesse de Galles](#)
[Sharon Stone](#)
[Valérie Stroh](#)
[Évelyne Sullerot](#)
[Bertha von Suttner](#)

T

Marcelle Tinayre

Elsa Triolet

Sanzia Florinda Concepcion de Turre-Cremata, duchesse d'Arcos de Sierra-Leone

V

Fiammetta Venner

Alexandra Nicolaïevna Vichnievskaïa

Marie Galouzeau « de Villepin »

Renée Vivien

W

Web-Fiancées

Simone Weil

Louise Weiss

Wallis Simpson, duchesse de Windsor

Marguerite de Witt-Schlumberger

Mary Wollstonecraft

Y

Mame Ramatoulaye Yade, épouse Joseph Zimet, dite Rama Yade

Julia Youzik

Z

Clara Zetkin

Du même auteur

- Les Blondes préfèrent les cons*, roman, en coll., Éd. des Autres, 1979.
Jean Dutourd, essai, Éd. du Rocher, 1994.
Cœur-de-Cuir, roman, Flammarion, 1998.
Le Cauchemar américain, raconté à mon cheval, pamphlet, L'Âge d'Homme, 2000.
L'Affaire Limonov, dossier, Dualpha, 2003.
Bats ta femme tous les jours, pamphlet, 2004 et 2006.
Diverses droites, chroniques, Dualpha, 2005.
Hillary démasquée, pamphlet, Pardès, 2008.
Vengeances de Femmes, Équilatéral, 2009 ; 2^e édition, Atelier Fol'Fer, 2011.

ISBN : 9782733912027

*Le Créateur, quand il eut fait la Terre,
La recouvrit d'êtres vivants.
Du serpent au mulot, et jusqu'à l'éléphant,
Tous étaient bons, car tous étaient mâles.*

*Survint le Diable qui lui dit :
« S'ils suivent Ta loi indéfectible
De croissance, vie et trépas,
Ils vont tôt ou tard disparaître,
Et la planète redeviendra inhabitée
Si Tu n'introduis pas quelque reproduction. »*

*Puis détournant la tête dans son aile,
– Il n'avait pas de cape – il ricana
En aparté de la suggestion
Qu'il venait de faire au Père Tout-Puissant.
Ce dernier réfléchit longuement,
Secoua et lança les dés
Avec lesquels tout ici-bas
Se voit pesé et décidé ;
Enfin, penchant gravement le front,
Il entérina le décret du destin.*

*À nouveau de toutes parts sur la Terre
La native poussière vola,
Les rivières jaillirent de leurs lits,
Et se mêlèrent en une pâte.
Quand il en eut assez (juste suffisamment,
Car la Nature est économe de ses biens)
Dieu se mit à pétrir l'argile, Tandis que le Malin,
Subrepticement, en rejetait un peu.*

*Toutes les formes furent modelées
Dans leurs moindres détails,
Ébauches tout d'abord, et puis, par petites touches,
De plus en plus précises, enfin parachevées,
Jusqu'à l'entière confection
Du double de chaque créature,
Double femelle au grand complet
Sauf (plus d'argile, tout à coup !) le cœur.
« Pas de problème », dit Satan ; « je reviens
Sur l'heure avec les pièces nécessaires. »
Sitôt parti, il était de retour
Avec dans sa besace le nombre suffisant.*

*Cette nuit-là la Terre
Retentit du vacarme des cris et des disputes :
Dix millions d'êtres mâles étaient dotés de femmes.*

*Cette nuit-là la Paix,
Chassée, meurtrie, survola par hasard l'Enfer :
Dix millions de démons gisaient le torse ouvert !*

Ambrose Bierce
Le Dictionnaire du Diable

*Il y a trois sortes de femmes : es emmerdantes,
les emmerdeuses et les emmerderesses.*

Paul Valéry
(de l'Académie française)

*Misogynie à part, le sage avait raison :
Il y a les emmerdantes, on en trouve à foison,
En foule elles se pressent, Il y a les emmerdeuses,
un peu plus raffinées,
Et puis, très nettement au-dessus du panier,
Y a les emmerderesses.*

Georges Brassens

A

Actrices en vrac

Laure Adler

Agrippine

Madeleine Albright

Alice Christine Angot

Antigone

Aliénor d'Aquitaine

Inès Armand

Rosanna Arquette

Nathalie Arthaud

Artiste dramatique

Aung San Suu Kyi

Clémentine Autain

Actrices en vrac

Isabelle Adjani venait de tourner avec Kim Basinger. « On a échangé des confidences, disait-elle à je ne sais plus quel magazine, et on a découvert que nos vies privées étaient nulles. On était toutes les deux au bord de la petite annonce. » Ah ! Oh ! Quel paradoxe renversant... « Ces femmes sublimes », délaissées des hommes ?

C'est le vrai sujet du film *Le Rôle de sa vie* (2003). On y considère avec pitié les yeux désespérés d'Agnès Jaoui, ses mandibules convulsées (Agnès « *Jaws* », je l'appelle), et son museau fripé, dans le rôle de grande étoile du cinéma qui lui échappera toujours dans la réalité. Son physique ingrat n'est pas en cause : la plupart des actrices vendues au public aveugle, sans goût ni culture, sont plutôt moches. Et elles font souvent l'actrice pour « surcompenser » leur sentiment d'infériorité.

Dans *Le Rôle de sa vie*, Karin Viard interprète magistralement... l'esclave éblouie de l'astre Jaoui, n'ouvrant la bouche que pour s'excuser de lui demander pardon. Présentée comme une demeurée (correctrice, pigiste, romancière, la pauvre fille...), elle lui vole pourtant la vedette – c'est le cas

de le dire – par l’attitude discrète et pudique qui est le seul ornement des vraies femmes, et qui embellit ses traits ordinaires.

Les médias unanimes encensent Karin Viard. Et que dit-elle, en conclusion d’un entretien avec *À nous Paris* (hebdomadaire gratuit du métro), qui lui demande quel serait le vrai « rôle de sa vie » ? « Pourquoi pas un enfant, un animal, un homme... Bref, tout ce que l’on ne me proposera jamais ! »

Encore une petite annonce. Ça vous étonne ? Mais quel homme digne, donc fiable et constant, voudrait-il d’une femme qui montre son QI au monde entier à 10 € le jeton ? Et comment croyez-vous que ces dames, au salon, décrochent leurs rôles ? La déesse des années vingt, Clara Bow, est désormais officiellement décrite comme pute et fille de pute. Le boiteux nazi Goebbels a sauté toutes les actrices allemandes de son temps, sauf Marlene Dietrich. Frances Farmer, idole des années quarante (une vraie beauté, celle-ci), dans un questionnaire de police : « *Occupation : cocksucker.* » Marilyn Monroe (années soixante) : « Qu’est-ce que je vois dans ma glace ? Une grosse vieille pute. » Cameron Diaz : « Je viens du trottoir »...

Bon. Prenez le dictionnaire du cinéma, et poursuivez sans moi l’inventaire du boxon du box-office.

Laure Adler

Osseuse, cheveu rare^{fl} et parole abondante, elle est fière d’avoir trempé dans le lancement du MLF (Mouvement de libération des femmes). Née à Caen en 1950, elle a grandi en Afrique. Cette grande angoissée rêvait d’être psychiatre. Elle y échoue et se tourne vers l’Histoire. Elle obtient une maîtrise, puis rédige une thèse sur les féministes du xix^e siècle. Importante, utile et officielle matière qu’elle enseignera encore, en 2008, à l’Institut d’études politiques de Paris.

En 1974, elle entre à la chaîne de radio publique France Culture, en qualité de secrétaire. Elle gravira tous les échelons jusqu’à la direction générale, en 1999, poussée et tirée par un réseau d’amis politiques impressionnant : nous verrons leurs binettes plus ou moins décoratives surgir à tous les tournants de cet article. Jusqu’en 2005, sa gestion de « France Cul » est contestée. Certains de ses contempteurs à Radio France lui reprochent une vision utilitariste et dirigiste de la culture, substituant à la promotion du patrimoine culturel le décryptage de l’actualité, repris et ressassé tout au long des

programmes. « La gauche caviar s'en prend à la gauche sandwich », vitupère Antoine Spire, un des spoliés de la nouvelle grille. Une façon de pointer les amitiés d'Adler avec Jack Lang ou Roland Dumas.

Elle participe régulièrement à l'émission de TF1 animée par Michel Polac, « Droit de réponse », entre 1981 et 1987.

Le président de TF1 jusqu'en 1987, Hervé Bourges, par la suite président de France Télévision (FR2 et FR3), est l'homme qui souffle le nom d'Adler à François Mitterrand pour le poste de conseiller culturel de l'Élysée, en 1989.

En 1993 elle reprend pour France 2 l'émission nocturne de débats culturels créée par Michel Field, « Le Cercle de minuit »^[2], pendant quatre ans ; puis, sur Arte, l'émission mensuelle d'entretiens « Permis de penser ».

En 1998, Laure Adler publie une biographie de Marguerite Duras. Alain Vircondelet dénonce alors une « escroquerie intellectuelle » et l'accuse d'avoir « cannibalisé » son travail ainsi que celui d'autres écrivains ou journalistes comme Christine Blot-Labarrère sans références ou citations. Ces références et citations seront rétablies par Gallimard à partir de l'édition de poche. Est-ce un aveu ?

D'autres biographies signées Laure Adler : celles de l'empoisonneuse Marie Lafarge, de Françoise Giroud... Sur dix essais publiés entre 1979 et 1999, six comportent le mot « femme » dans leur titre. Une obsession ? Ou un filon ?

À vingt ans, elle s'était déjà introduite aux éditions du Seuil.
« Là aussi, j'ai franchi toutes les étapes, dit-elle à *L'Événement du Jeudi* (4 mai 2000). J'ai surtout rencontré des gens extraordinaires comme Françoise Verny, Jérôme Lindon ou Jean-Claude Fasquelle, le PDG de Grasset. »

Quelques autres relations extraordinaires ? L'éditeur Christian Bourgois, qui l'emploie à 10-18 puis Plon. Adler est également très liée à Laurent Fabius, « un homme exceptionnellement intelligent », au philosophe Paul Ricoeur et à Michèle Cotta (présidente de Radio France deux mois après l'élection de Mitterrand en 1981, présidente ensuite de la Haute Autorité de la communication audiovisuelle, prédécesseur du Conseil supérieur de l'audiovisuel (CSA), de 1982 à 1986. Directrice de l'information à TF1 entre 1987 et 1992 et directrice générale de France 2 de 1999 à 2002).

En 2005, Adler quitte Radio France pour rejoindre le groupe La Martinière et prendre la direction du secteur Littérature et Documents des éditions du Seuil. En 2006, elle est licenciée.

En 2007, elle appelle à voter pour Ségolène Royal, tout en siégeant au

conseil de surveillance du *Monde* et dans dix autres instances administratives de la Culture.

Grâce au « Questionnaire de Proust » que lui a soumis *L'Express* (4 octobre 2001), on connaît ses auteurs favoris. Prout, ma chère : « Proust, Proust, Proust, à relire à corps perdu à plusieurs moments de la vie. » Ses compositeurs préférés ? Ça balance : « Laurie Anderson, Iannis Xenakis, Benjamin Britten, dont j'ai découvert "Le Tour d'écrou" cet été à Aix. » Quelques peintres hors de portée de l'électeur socialiste commun ? « Je vis grâce à et avec Alechinsky, Bram Van Velde, Tal-Coat, mais aussi des tableaux de peintres africains, dont Moke et Chéri Samba. »

En relisant cette entrée, nous la trouvons un peu aride et ennuyeuse... Comme la carrière cynique d'intello conformiste qu'elle évoque.

Agrippine

Après l'exécution de Messaline (voir plus loin) en 48 après J.-C., l'empereur Claude a cinquante-sept ans. Il jure ses grands dieux – et il n'en manque pas – de ne pas se marier une quatrième fois.

Mais comment résister à la charmante Agrippine ?

Celle-ci n'a qu'une ambition, voir son fils Néron, qu'elle a eu d'un premier mariage, monter sur le trône impérial. Divorcée, remariée avec Claude, elle le trouve déjà nanti de deux héritiers, Britannicus (né en 41) et Octavie (née en 40). Les manœuvres commencent.

Agrippine fait rompre les fiançailles d'Octavie et de Lucius Junius Silanus, accusé d'inceste et contraint au suicide. La jeune « veuve » est alors fiancée avec Néron.

Celui-ci, le 25 février 50, est officiellement adopté par Claude. Néron est plus âgé que Britannicus, son frère adoptif, et cette adoption fait de lui l'héritier officiel du trône. Émancipé en 51, à quatorze ans, il est nommé proconsul, entre au Sénat, y fait son premier discours, apparaît publiquement en compagnie de Claude, est représenté sur les pièces de monnaie. En 53, il épouse sa sœur adoptive, Octavie, fille de Claude.

Retour direct de tous ces bienfaits : Claude meurt empoisonné le 13 octobre 54, certainement par les soins de son entreprenante épouse, qui a circonvenu le « goûteur » du cauteleux souverain. Néron est empereur à dix-sept ans.

Quelques années plus tard, Néron résiste à l'influence de sa mère.

Agrippine se tourne vers un candidat au trône plus jeune : Britannicus, treize ans, fils légitime de l'empereur Claude. Mais le jeune homme meurt soudain, le 12 février 54, la veille de sa majorité ! Le pouvoir d'Agrippine décline encore.

En 58, la favorite est Poppée. On la soupçonne d'avoir trempé dans l'assassinat d'Agrippine, l'année suivante. Les chroniqueurs latins Tacite et Suétone racontent comment Néron feint de se réconcilier avec sa mère à seule fin de l'attirer sur une embarcation sabotée. Agrippine rentre à la nage ! Ce qu'apprenant, son fils dénaturé lui envoie des tueurs sans plus finasser. « Frappe au ventre ! C'est là que j'ai porté César », aurait jeté la louve romaine au chef des assassins. On lui prête cet autre mot, antérieur : « Qu'il me tue, pourvu qu'il règne. »

Madeleine Albright

Usurper le nom de son mari divorcé, ce n'est pas assez : Marie Jana Korbel falsifie également son prénom. Par commodité, nous adoptons ici l'identité sous laquelle cette femme s'est rendue tristement célèbre.

Chef de la... « diplomatie » américaine sous Clinton, elle est née à Prague, en 1937, de parents juifs convertis au catholicisme. En 1939, la famille fuit en Angleterre, abandonnant toutefois les grands-parents, qui périssent en déportation.

Après la guerre, les Allemands sont expulsés de Tchécoslovaquie (où ils constituaient depuis des siècles une minorité ethnique dont Hitler avait fait un *casus belli*). La famille Korbel revient à Prague et s'installe dans l'appartement luxueux d'un industriel expulsé, Karl Nebrich. Les descendants de celui-ci accusent encore les parents de Madeleine Albright d'avoir volé la collection d'art que recélait l'appartement en question. Mais voici la famille à Belgrade, son chef, ambassadeur, y représentant la Tchécoslovaquie. En 1948, coup d'État stalinien à Prague. Les Serbes aident les Korbel à sauver leur peau en fuyant aux États-Unis. Madeleine leur fera payer cher leur commiseration, le moment venu...

En attendant, Madeleine fait de bonnes études, en Suisse puis à Wellesley^[3] (Massachusetts, États-Unis) et Columbia (État de New York). Diplômée de « sciences » politiques et de droit public, quatre langues dans le gosier, elle monte dans l'appareil du Parti démocrate et dans les gouvernements qu'il constitue. À quarante ans, elle formule la politique

étrangère du président Carter. En 1993, elle est de l'équipe Clinton. En 1996, elle est ministre des Affaires étrangères. C'est alors qu'elle va se surpasser.

Le million d'enfants morts du blocus de l'Irak ? « Le jeu en vaut la chandelle. »

La prise de Kaboul par les Talibans ? « C'est un pas positif. »

Quant aux Serbes, auxquels elle doit la vie, elle a avoué leur avoir présenté un ultimatum inacceptable pour les contraindre à la guerre : leur infliger cinquante-huit mille cinq cent soixante-quatorze bombardements aériens sur soixante-dix-huit jours contre hôpitaux et écoles, afin de leur arracher leur berceau national, le Kosovo, et de le livrer aux islamistes et mafieux albanais.

Les Républicains revenus au pouvoir, Madeleine est passée au *business*, au gros *business* : conseil stratégique aux sociétés multinationales, petit scandale au Conseil de la Bourse à New York, et bien sûr fructueuse collaboration avec la NED (*National Endowment for Democracy*), vitrine légale de la CIA et instrument de la subversion nord-américaine dans tous les pays qui ne sont pas assez soumis à l'Oncle Sam.

Alice

... au Pays des Vermeilles ! Elle téléphone au Bureau des Pleurs de la radio Europe 1 (voir plus bas Dublanche) dans la nuit du 14 au 15 mars 2006. Elle a cinquante-neuf ans, pèse soixante-quinze kilogrammes (pour un mètre cinquante-cinq ?), c'est une « féministe historique, depuis 1969 » (année érotique). Et avec tout ça « personne ne veut (la) rencontrer » sur les sites à viande d'Internet où elle est à l'encan ! Les hommes ont vraiment des goûts bizarres...

« Oui ! Je les connais ! », téléphone une autre quinquagénaire indignée : ils veulent des « femmes jeunes, sveltes, blondes, douces... » Pas des vieilles chieuses obèses et noirâtres, donc ? Ah, les lâches ! Les pervers !

Et nous revoilà devant ma statistique préférée : quatorze millions de célibataires^[4] et quatre millions d'individus en « couple non cohabitant », pour vingt-sept millions d'actifs^[5].

Vertigineux bilan du féminisme... Tiens, autre statistique pour Alice : quatre-vingts pour cent des divorces (deux mariages sur trois à Paris) sont demandés par les femmes. Qui geignent ensuite, et en public, quand elles ne

peuvent plus se recaser (Pépère veut bien endurer sa vieille peau à lui jusqu'à la fin, mais celle qui frota on ne sait combien d'autres types, merci bien).

« C'est drôle, mais j'ai plus confiance... » avoue mon meilleur ami, la cinquantaine et divorcé, malgré lui mais dé-fi-ni-tif, comme moi. Nous laissons le mariage aux naïfs, aux curés et aux pédés, puisqu'ils y tiennent. Et je vous prie pourtant de croire que nous n'avons pas épousé des marchandes de quatre-saisons...

« Panique chez les machos, mais de quoi ont-ils peur ? » demande *Elle* (13 mars 2006). De payer pour se faire casser les noix, peut-être ? Être seul, pour un homme, « parfois c'est dur », concédait Drieu La Rochelle, « l'homme couvert de femmes », mort et enterré dans la solitude. Mais un homme se suffit à soi-même. Pas une femme, apparemment. Même une géniale emmerderesse comme Alice désespère si elle n'a personne à emmerder ; au point qu'elle assied ses soixante-quinze kilogrammes sur sa dignité et son féminisme pour se mettre en vente sur Internet et Europe 1.

Et voilà pourquoi « On ne se venge pas d'une femme. La Nature s'en charge. »

Christine Angot

Née en 1959. Publie des livres ennuyeux et confus dits « d'autofiction ». Sans trop se fatiguer, puisque, signale aux pigeons l'encyclopédie en ligne Wikipédia[®], « la plupart de ses œuvres sont le produit d'un processus de réécriture et de citations d'autres livres – emprunts explicites ou cachés au lecteur. »

Exempli gratia :

- *L'Inceste* présente de nombreuses citations d'un sidéen décédé, Hervé Guibert, dès l'incipit.
- *Quitter la ville* contient de nombreux emprunts (réécrits ou fidèles) à *Œdipe* de Sophocle, ainsi que des citations de *Cet amour-là* de Yann Andréa, dernier compagnon de Marguerite Duras. En outre, le texte est largement composé de citations d'articles de presse, de chroniques et critiques littéraires.
- Angot avoue s'être servie des *Cahiers* de Vaslav Nijinski et du *Livre noir* élaboré par Ilya Ehrenbourg et Vassili Grossman (sur la Shoah), afin de rédiger son ouvrage *Les Autres*.

- *L'Usage de la vie* est apparenté à *C'était tout une vie* de François Bon.
- C'est le vrai prénom de sa fille (dénonciation irresponsable) qui fait le titre de *Léonore, toujours*, où l'auteure propose un poème qu'elle aurait rédigé pour sa fille avant d'avouer, quelques pages plus tard, l'avoir simplement recopié à partir d'un recueil.

Elle recopie aussi la morale et les mœurs de sa clientèle, la petite-bourgeoisie urbaine et intellectuelle (abusivement dite « bobo : bourgeoise bohème »). On l'a vue et entendue, à la télévision, hurler de toutes ses forces, sans l'ombre d'un argument, comme une folle, à la figure d'Éric Zemmour, qui prétendait que l'immigration africaine massive nuisait au niveau scolaire.

Antigone



Cette rebelle mythique est l'héroïne d'une tragédie du Grec Sophocle datée de 442 avant J.-C. Fille d'Œdipe, roi maudit de Thèbes, elle est condamnée à mort par le tyran Créon pour avoir enseveli son frère révolté Polynice.

Le fils et la femme du prince la suivent dans la mort. Elle se multiplie dans la littérature contemporaine, sous les plumes de Cocteau, Anouilh, Brecht, Yourcenar, pour ne citer que les auteurs les plus connus. On recense même une *Antigone à New York* !

Aliénor d'Aquitaine

Femme-serpent ? Femme-démon ? Modèle de la fée Mélusine ? A-t-elle commis adultère et inceste dans le lit de son oncle Raymond d'Antioche ? A-t-elle assassiné de ses mains la belle et tendre Rosamonde, sa rivale ? A-t-elle excité les fils qu'elle a eus de Henri II Plantagenêt à la révolte armée contre leur père ?

Impossible, dans les brumes du xiie siècle, de distinguer entre la légende noire et la légende dorée d'Aliénor, entre les panégyriques de troubadours à sa solde et les infamies ressassées par des chroniqueurs à la botte de ses ennemis, ou à la recherche de sensationnel, comme la presse de caniveau contemporaine.

Les faits avérés de sa longue existence (1122-1204) composent cependant le portrait de l'une des femmes les plus extraordinaires de tous les temps...

Le 25 juillet 1137, « le lys de France épouse l'olivier d'Aquitaine » : notre roi bigot Louis VII, seize ans, s'unit à la très belle Aliénor, quinze ans. Union « d'un jouvenceau et d'une fille ardente », soupire l'hagiographe du contemporain saint Bernard de Clairvaux. Et la légende prend aussitôt son essor, plaçant sur les lèvres de la Méridionale frustrée cette provocation incendiaire : « Celui-là seul sera mon chevalier qui consentira à combattre entièrement nu sous une de mes chemises contre un adversaire bardé de fer » !

En 1145, soit huit ans après son mariage, Aliénor met au monde un premier enfant, et c'est... une fille. Le royaume de France attendra encore un héritier mâle. Mais dès l'année suivante, à la suite d'empiètements du Turc en Syrie chrétienne, c'est la II^e Croisade. Louis VII s'y précipite, et la reine de France avec lui ! Ce n'est pas l'occasion, pour Brantôme, de louer très haut ses Dames galantes : « ...avant [Aliénor], et avec elle et après, plusieurs autres princesses et grandes dames avec leurs maris se croisèrent, mais non leurs jambes, qu'elles ouvrirent et élargirent à bon escient... »

Agnès Strickland, dans *Vies des reines d'Angleterre* (Londres, 1854), charge encore la nef : « Les fantaisies de la reine Aliénor et de ses guerriers femelles furent la cause de toutes les infortunes qui survinrent au roi Louis et à son armée, en particulier la défaite de Laodicée... » En espérant ne pas devenir suspect de féminisme, je dois assurer à ceux qui ne le sauraient pas que les Croisés (français comme allemands) de 1146 n'ont eu nul besoin de femmes pour faire une catastrophe de leur entreprise.

En 1152, dissolution du mariage « du lys et de l'olivier », sous prétexte de consanguinité ; mais en réalité parce qu'il n'a produit que deux filles en quinze ans. C'est un désastre politique : la France perd l'Aquitaine et le ventre fécond de sa duchesse, au profit de Henri II Plantagenêt d'Angleterre, Normandie et Bretagne, qui en aura huit enfants, dont Richard I^{er} « Cœur de Lion ».

Vaste et puissant empire Plantagenêt, mais – heureusement pour le frêle royaume de France – divisé contre lui-même. En 1173 éclate la révolte armée des fils de Henri II contre leur père. Révolte ourdie et appuyée par la reine, selon la plupart des chroniqueurs. Le roi l'assiège, la capture et l'emprisonne pour quinze ans. Une des explications du conflit serait le dépit d'Aliénor, ouvertement trahie avec la belle et jeune Rosamonde Clifford. C'est notamment la thèse de leur contemporain Étienne de Fougères, évêque de Rennes, pour qui les grandes dames « sont aussi mauvaises que les servantes, car de là sourdent les haines, les mêlées et les rapines. Si quelque fou les veut requérir, de leur amour tôt en a gage. Voilà semence de guerre, qui gens exile et gens enterre ! »

Aliénor n'est libérée qu'à la mort de son époux, auquel succède Richard I^{er} « Cœur de Lion », en 1189. Elle a soixante-sept ans. Ses aventures sont loin d'être terminées.

En 1191, alors que Richard est en croisade, la voici régente d'Angleterre. Le « Cœur de Lion » pris en otage, au retour, par l'empereur d'Allemagne Henri VI, la reine s'active à rassembler une rançon considérable, écrivant aussi des lettres comminatoires au pape Célestin III, resté inerte.

À soixante-dix-huit ans, elle traverse les Pyrénées en plein hiver pour aller négocier le mariage d'un de ses petits-fils avec une petite-fille de Louis VII, mariage qui fera d'elle la bisaïeule de Saint Louis.

En 1200, elle croit pouvoir se retirer à l'abbaye de Fontevault. Mais deux ans plus tard elle est assiégée à Poitiers par... son petit-fils Arthur de Bretagne, allié du roi de France Philippe Auguste.

La chronique et la littérature anglaises, jusqu'à nos jours, font d'Aliénor d'Aquitaine un véritable démon. En France, on préfère se souvenir de l'inspiratrice de tant de lais médiévaux et de l'exceptionnelle administratrice qui est à l'origine, par exemple, du droit maritime international, avec ses « Jugements d'Oléron » – amèrement regrettés par les armateurs, autorisés, au xiii^e siècle, à décapiter eux-mêmes les mauvais pilotes !

(Cet article s'inspire de l'ouvrage de Philippe Delorme, *Aliénor*

d'Aquitaine, Pygmalion 2001.)

Inès Armand

La maîtresse clandestine de Lénine est un cas célèbre de Française russifiée, mais aussi bolchévisée. Elle est née Élisabeth Pécheux d'Herbenville en 1874, dans une famille de saltimbanques. Son père meurt quand elle a cinq ans. Un an plus tard, sa tendre mère, comédienne, l'expédie à Moscou dans les bagages de sa tante Sophie.

Celle-ci est « très proche », comme on dit, de la famille Armand à Moscou. Il s'agit de descendants d'un officier de Napoléon Ier attardé en 1812, et qui ont connu une réussite considérable dans l'industrie textile. Et très libéraux, avec ça.

En 1893, à dix-neuf ans, Inès épouse Alexandre Armand, l'aîné de la famille, et jouit de son train de vie de grand bourgeois à la fibre sociale. Elle lui donne quatre enfants.

En 1900, elle préside l'association féministe moscovite et applique ses principes en quittant son mari pour son beau-frère Vladimir, âgé de dix-sept ans. Elle s'installe avec lui à Naples puis à Montreux, en Suisse.

De retour à Moscou, elle devient bolchévique, avant de faire un stage de féminisme à Stockholm, puis de prendre part à la révolution manquée de 1905, en Russie. Cette fois, elle connaît la prison, puis la déportation près du Cercle polaire. Son second mari décédé, elle s'évade et rejoint l'émigration russe rouge à Paris, en 1909. À trente-cinq ans, elle séduit aisément Lénine, dont l'épouse Kroupskaïa n'est pas une beauté. Elle s'installe au 2 rue Marie-Rose (Paris XIV^e), tout près du couple Oulianov (dit Lénine), qui vit au 4. L'ancienne institutrice enseigne l'économie politique à l'école de cadres bolchéviques de Longjumeau (Seine-et-Oise), créée par Lénine, fasciné par cette jolie bourgeoise radicalisée, toujours au premier rang. Entre eux, les étreintes expéditives comme le téléphone et la correspondance vont bon train.

En 1917, Inès Armand rentre à Moscou comme Lénine. Elle demeure une dirigeante communiste, spécialisée dans les questions féminines, jusqu'à ce qu'elle meure du choléra, en 1920. Après des funérailles nationales, elle est ensevelie dans le cimetière du Kremlin.

Sa liaison avec Lénine est restée secrète pendant toute l'histoire de l'URSS. Son fondateur devait rester un mari exemplaire, entre autres

perfections. La correspondance des deux amants est restée claquemurée à l'Institut du Marxisme-Léninisme de Moscou jusqu'à la chute. En 1981 encore, le gouvernement soviétique censurait une timide scène d'amour entre Lénine et Inès, dans le film russe *Lénine à Paris*.

Rosanna Arquette

Un vieil imbécile enlisé tout seul dans les bayous de Charles Williams^[6] rêve de cocotiers et d'actrices. Il s'en ouvre à plus lucide que lui :

— Vous vous souvenez de Pola Negri ?

— Non, dis-je, mais je vois ce que vous voulez dire. Elle change de nom de temps en temps.

Rosanna croit toujours s'appeler Rosanna Arquette, la vedette (50-50 avec Madonna) de *Recherche Susan, désespérément* (1985). Elle part donc à la recherche désespérée de Deborah Winger^[7], l'étoile féminine d'*Officier et Gentleman* (1981), qui a pris sa retraite dès 1996 et qui vit dans un très modeste pavillon, que longe un train, à grand fracas, toutes les dix minutes environ.

Rosanna, silhouette efflanquée de pré-adolescente à quarantecinq ans, regard jaune et museau de Yorkshire, comprend peut-être pourquoi un sportif doit se reconverter vers trente ans ; mais qu'elle-même n'ait plus de rôle ou que Sharon Stone, après quarante ans, doive faire des « ménages » humanitaires, ça la dépasse.

C'est pourtant à la portée de notre très vieille amie Annette Lévy-Willard de *Libération*, qui était à Los Angeles^[8] quand Phil Spector y a flingué « Lana Clarkson, actrice au chômage. Elle vient de commencer son nouveau job, hôtesse [montante, à l'évidence] à la *House of Blues*. La presse cruelle insiste sur son âge – quarante ans – pour expliquer qu'à ce stade de maturité avancée une actrice est bonne pour la casse. »

Mais Rosanna ameute ses « amies », une quarantaine d'actrices en quarantaine pour cause de quarantaine, et leur demande d'expliquer l'injustice dont elles souffrent. La plupart, rusées, répondent à côté. Melanie Griffith ne lâche pas un mot. Jane Fonda, la grande féministe, dit que son mari (milliardaire) lui a ordonné de lâcher le métier, à cause duquel elle n'avait « jamais eu vraiment de réelle intimité avec un homme ».

Emmanuelle Béart avoue dans son anglais siliconé qu'à bientôt quarante ans

(en 2002) elle « rêve encore de l'homme qui [la] sortira » du trott... du cinéma.

Apparition brève, effrayante, de Gouinette Poltron sans maquillage... Vanessa Redgrave, trotskiste poussiéreuse, jure de ne jamais décrocher...

Dans un luxueux restaurant de New York, trois saltimbanques inconnues en France tentent encore d'expliquer la vie à Rosanna. L'une fait une longue énumération des qualités artistiques demandées aux actrices avant de conclure que la qualité éliminatoire c'est la...

— *Fuckability* ! complète sa voisine, dans le retour manifeste d'une conversation fréquente et cynique entre ces femmes jeunes encore, mais déjà pourvues du charmant sourire de brochet des prostituées.

Prostitués, c'est l'idée que déjà les Romains se faisaient des acteurs. L'empereur Auguste en fit fouetter quelques-uns, des plus insolents, en plein théâtre. Il fallut attendre un Caligula⁴⁹¹, en conflit mortel avec le Sénat, pour voir un empereur se montrer familier avec cette racaille idolâtrée de la plèbe. L'anarcho-libéralisme qui triomphe aujourd'hui est décidément bien inspiré, quand il nous impose les histrions à ses gages comme maîtres de morale...

Nathalie Arthaud

Quarante-deux ans déjà... Prof d'économie à Aubervilliers (93). Ses élèves peuvent se lancer dans l'économie de marché sans souci ! Mais d'abord, elle double la starlette Laguiller, qui suffisait pourtant à un exemplaire. Et elle me fait penser au héros du film canadien *Le Trotski* (2010), qui se croit réincarnation de Léon Davidovitch... lequel ne croyait pas à la métempsicose ! Il ne croyait pas davantage au populisme geignard et sectaire que prêche « Lutte ouvrière »... mouvement d'ailleurs fondé sur un « non » à Trotski et à sa IV^e Internationale, œuvre principale de sa vie, disait-il !

Candidate à la présidentielle 2012, les sondages (décembre 2011) promettent à Nathalie moins de 0,5 % (et 43 % du vote ouvrier à Le Pen). Elle rejette donc ces sondages et leur préfère « la vraie vie »... où elle a récolté 0,84 % (Européennes 2009). Je la regarde se démener à la télé, en admirant le « media training » premier choix que lui a offert sa secte : un sourire douloureux se superpose toutes les trois minutes à sa gueule en biais et à ses regards torves. La télé ? Voici ce qu'elle en dit sur son blog fin 2011 :

« Sur mon agenda
samedi 17 décembre à 15 h 00 Meeting : Angoulême dimanche 18 décembre
à 23 h 00 France 3 national : Soir 3 mercredi 21 décembre à 19 h 10 BFM-
TV : Le Journal jeudi 22 décembre à 08 h 20 France Inter : La Matinale
vendredi 23 décembre à 08 h 15 Radio Classique : Journal »

En une semaine, elle n'assure donc qu'une fois sa promotion par ses propres moyens. Les médias bourgeois et gouvernementaux s'en occupent tous les autres jours. Ils ne lui vendent pas la corde pour les pendre, comme le prédisait Lénine. Ils lui en font cadeau ! N'est-ce pas étrange ? À moins, bien sûr, de penser qu'ils font la pub d'un personnage qui ridiculise et enfonce le mouvement ouvrier...

Artiste dramatique

Je me rappelle avoir été témoin de la représentation d'un mélodrame à vous glacer le sang, au *Queen's Theatre*, me semble-t-il. L'auteur avait confié à son héroïne une quantité de répliques qui nous parurent tout à fait superflues. Dès qu'elle mettait les pieds sur le plateau, cette femme commençait à parler comme un moulin : pour la moindre broutille, maudire le traître, par exemple, il ne lui fallait pas moins de vingt lignes. Quand le héros lui demandait si elle l'aimait, elle se levait et lui répondait par un discours qui durait trois minutes, montre en main. On tremblait dès qu'elle ouvrait la bouche. Au troisième acte, quelqu'un s'emparait d'elle et l'enfermait dans un donjon. Dans l'ensemble, il s'agissait d'un individu peu recommandable, mais nous eûmes néanmoins le sentiment qu'il était l'homme providentiel et toute la salle l'acclama à gorge déployée. Nous nous flattions de l'espoir d'être débarrassés d'elle pour le reste de la soirée, mais voilà qu'une andouille de porte-clefs venait traîner par là et qu'elle le suppliait, à travers la grille, de la laisser sortir rien qu'un instant. Le porte-clefs, un brave homme, certes, mais vraiment trop mollasson, hésitait.

« Te laisse pas faire, hurla un très sérieux adepte de l'art dramatique, depuis le balcon, elle va très bien. Laisse-la donc où elle est. »

Le vieil imbécile refusa d'écouter nos conseils ; il voulut résoudre tout seul le problème. « C'est bien peu, ce qu'elle me demande là, fit-il remarquer, et cela la rendra heureuse. »

— Elle, peut-être, mais nous ? objecta la même voix tombant du balcon. Tu la connais pas, toi ; tu viens juste d'entrer en scène. Mais nous, on se la

farcit depuis le début de la soirée. Elle a fini par se taire, laisse-la donc tranquille.

— Ah, faites-moi sortir, ne fût-ce qu'un moment, glapit la pauvre femme. Il faut absolument que je parle à mon enfant.

— Écris-lui donc sur un petit bout de papier et passe-le par la grille, proposa une voix venue du parterre. On veillera à le lui faire parvenir.

— Dois-je empêcher une mère de rejoindre son enfant mourant ? se demanda le porte-clefs. Non, ce serait inhumain.

— Mais non, pas du tout, persista la voix du parterre, justement pas dans son cas. C'est à force de parler qu'elle l'a rendu malade, son mouflet.

Le porte-clefs refusait toujours de se rendre à nos raisons. Il ouvrit la porte de la cellule, sous les huées de la salle entière. La femme parla à son enfant pendant au moins cinq minutes, à la fin desquelles il rendit l'âme.

« Hélas, il est mort ! hurla la mère atterrée.

— Il en a de la veine ! » riposta la salle, avare de compassion.

Jerome K. Jerome

(Second Thoughts of an Idle Fellow – 1898)

Aung San Suu Kyi

C'est la fille du général Aung San, collabo des Japonais puis des staliniens, assassiné en 1947 par des concurrents. Cette bourgeoise de soixante-sept ans (en 2012) s'est donné pour tâche de les casser aux braves militaires qui administraient la Birmanie comme ils pouvaient. Une vocation tardive : elle se marie et se goberge en Angleterre jusqu'à l'âge de quarante-trois ans. C'est alors que des émeutes estudiantines se propagent à d'autres milieux dans son pays d'origine. Elle croit son heure arrivée et se précipite en Birmanie. Fonde la Ligue nationale pour la Démocratie. Et plonge pour vingt ans en résidence surveillée (dans un palais entouré d'un parc). L'Occident la récompense du prix Nobel de la Paix dès 1991. Elle est libérée en novembre 2010, mais ne se dérange pas pour son mari mourant. C'est son idée du bouddhisme et de la non-violence. Le 31 novembre 2011, un film de Luc Besson, à sa gloire, *The Lady*, la mécontente sans enchanter le public.

Clémentine Autain

Née en 1973, elle approche les quarante ans quand Alain Soral, croyant peut-être la diminuer, lui donne du « ma petite jeune fille ! » le 17 janvier 2010 sur le plateau de Ce soir (ou jamais), avec Frédéric Taddéi sur France 3. Soral a certainement oublié ses lunettes à la maison ; cependant la fraîcheur apparente de la stalino-féministe endurcie est indéniable... Elle passe souvent à la télévision, et elle passe bien...

Elle a du métier ! Fille de la comédienne Dominique Laffin et du chanteur Yvan Dautin, Clémentine veut d'abord être chanteuse comme son père. Pour la comédie musicale *Abbacadabra*, elle reprend des chansons du groupe multimillionnaire « disco » Abba sur les plateaux de télévision. Elle enchaîne disques, concerts et feuilletons.

Mais son cher papa est aussi une belle conscience de gauche, liée au stalinien Ralite comme au stalinain Krivine. Son oncle paternel François Autain est sénateur du Parti de gauche de Loire-Atlantique, ancien député-maire de Bouguenais et ancien secrétaire d'État chargé des Immigrés, puis de la Défense sous la présidence de François Mitterrand.

Elle a douze ans quand sa mère se suicide ; vingt-trois ans quand elle est violée par un multirécidiviste, un couteau sous la gorge, sur le chemin de l'université dite de Paris VIII. Cette institution située en réalité dans le chef-lieu de la Seine-Saint-Denis (93), Clémentine aurait pu tirer des conclusions erronées de son viol... Mais il la confirme dans l'idéologie familiale : elle milite à l'Union des Étudiants communistes, consacre sa maîtrise d'histoire à l'Algérie coloniale et son DEA au... MLF !

En 1997, elle crée son propre mouvement féministe, Mix-Cité. Malgré cette dénomination, il ne s'agit pas d'enrayer les viols collectifs de fillettes dans les caves de banlieue, loin de là : l'association se fait connaître en protestant contre l'utilisation de mannequins vivants dans les vitrines des Galeries Lafayette, boulevard Haussmann à Paris. C'est moins dangereux.

La même année, elle est candidate suppléante des Verts dans les Yvelines, aux législatives. Elle travaille ensuite comme collaboratrice parlementaire pour Georges Mazars, sénateur du Tarn (PS). Elle devient collaboratrice de Cécile Silhouette, conseillère de Paris, élue d'Ensemble pour une gauche alternative et écologiste. Selon *Le Monde*, elle aurait également été proche de la Gauche socialiste, tendance Jean-Luc Mélenchon. Pas sectaire, la jeune Clémentine ; et peut-être même un peu opportuniste...

Virage suivant : en 2001, le Parti communiste lui offre la tête de liste dans le XVII^e arrondissement de Paris contre Françoise de Panafieu, qu'elle décrit

comme une « grande bourge » d'un « mépris de classe effroyable ». Battue, elle est pourtant nommée par le nouveau maire de Paris, Bertrand Delanoë, adjointe chargée de la Jeunesse.

À ce titre, elle se rend en 2001 aux Universités d'été euroméditerranéennes des homosexualités, où elle s'inquiète d'une possible discrimination envers les militants bisexuels dans le monde associatif homosexuel : la « biphobie ».

Elle prend, en 2003, la défense des lesbiennes contre les tendances « phallogocratiques » de certains homosexuels des milieux associatifs. Elle dénonce le risque que le centre d'archives gay-lesbiennes de la mairie de Paris puisse négliger la précieuse « identité lesbienne ».

En 2005, elle est signataire de l'Appel des indigènes de la République, avant de finalement retirer sa signature quand Tariq Ramadan y ajoute la sienne. Elle participe à cette époque aux événements organisés par le Conseil représentatif des associations noires de France, le CRAN.

Adjointe à la Jeunesse au maire de Paris de 2001 à 2007, Clémentine Autain arrose ses « Conseils de la Jeunesse de Paris » : 200 000 euros par an pour les conseils d'arrondissement et 80 000 pour le Conseil parisien de la jeunesse. « Un jour, j'ai eu droit à “Je te donne du budget parce que tu as de beaux yeux” », avouera-t-elle à *France-Soir* le 26 mai 2011. Sans préciser, hélas, si Delanoë, notoire adorateur des dames, est bien l'auteur de cette galanterie criminelle.

Elle se déclare prête à être candidate à l'élection présidentielle de 2007. La gauche nébuleuse ne retient pas cette offre généreuse.

En mai 2007, elle quitte le XVII^e arrondissement de Paris pour Montreuil, en Seine-Saint-Denis, revendant son appartement de cinquante-deux mètres carrés acheté quelques années auparavant. Rupture avec Bertrand Delanoë, accusé au passage de projets avec le MoDem (centre).

Elle s'installe à Montreuil pour « apprendre de la banlieue », qu'elle a pourtant vue de trop près à « Paris VIII » (93). Mais en réalité, Montreuil-sous-Bois est alors investi massivement par les « bourgeois bohêmes » (bobos), l'industrie et la spéculation immobilière. Le maire sortant, Jean-Pierre Brard, est apparenté communiste comme elle. Il la rejette pourtant de sa liste municipale. D'ailleurs battue par celle de la Verte Voynet, idole des bobos.

Nouveau tournant : au cours de l'année 2008, Autain se rapproche du Nouveau Parti anticapitaliste (NPA) en gestation, lancé par la Ligue

communiste révolutionnaire. Nouvelle foirade.

Elle finit par atterrir dans un groupuscule obscur, la Fédération pour une alternative sociale et écologique (FASE), dont elle est porte-parole (officiuse), tout en flirtant avec le Parti de Gauche de Jean-Luc Mélenchon.

Le 8 mars 2010, Journée de la Femme, sur la radio Europe 1, Clémentine Autain, interrogée sur son absence des élections régionales, imminentes, révèle qu'elle en est exclue par la volonté de sa sœur stalinienne Marie-Georges Buffet !

Dans son blog, curieusement illustré par une paire de c... erises bien mûres, la mignonne vieillissante avoue qu'elle ne s'entend même pas avec certaines de ses camarades féministes. Quant à son papillonnage organisationnel, elle réplique vertement qu'il y a tout de même une structure de gauche où l'on n'a pas subi son ego envahissant : «...sachez que je n'ai jamais été adhérente du PS (...), j'ai travaillé pour un sénateur socialiste une année à mi-temps (...) mais je l'ai quitté pour travailler avec Cécile Silhouette, élue à Paris pour la gauche alternative. Je ne considère pas avoir butiné mais au contraire avoir cherché sans cesse des lieux qui correspondent à mes convictions. »

Ben, c'est ça, butiner, Mémère ! Souhaitons à cette chieuse de se stabiliser enfin, dans la discrétion, la pudeur. Deux notions qu'elle découvrira dans un autre dictionnaire.

B

"Baboussia"
Elizabeth Badinter
Maria Barbella
Frigide Bargeot
Kate "Ma" Barker
Catherine de La Baume d'Hostun
Isabeau de Bavière
Simone de Beauvoir
Nasty Beckie Bernadette
Germaine Berton Bobbit (sic), Becker and C°
Denise Bombardier Brunehaut Caroline de Brunswick
Marie-George Buffet Judith Butler

« Baboussia »

A creusé des tranchées à Stalingrad. Elle a élevé ses petits-enfants avant de se dépouiller pour eux. Et puis son gendre la fout dehors. Et bientôt ses descendants se la repassent comme une patate trop chaude. Elle encombre, la grand-mère. La réalisatrice Lidia Borlova a récolté plusieurs prix pour sa peinture sensible de cette tragédie universelle dans le décor émouvant de la Russie contemporaine.

Élisabeth Badinter

« Moraliste milliardaire » ? Je regrette d'avoir ainsi baptisé Élisabeth Badinter. En effet, elle n'est que millionnaire. En 2011, le magazine *Challenges* estime qu'elle ne détient que la 56^e fortune de France, estimée seulement à 652 millions d'euros. 0,652 milliard !

Née en 1944 du publicitaire Marcel Bleustein-Blanchet et de Sophie Vaillant, petite-fille du Communard Édouard Vaillant, présidente du conseil de surveillance de Publicis depuis 1996, elle est également la deuxième actionnaire du groupe, dont elle détient un peu plus de 10 % du capital. Ce

rôle de « garante morale du troisième groupe mondial de publicité » n'est pas sans lui attirer des critiques concernant les « représentations sexistes de la femme » dans le domaine publicitaire.

Les critiques ont redoublé après la publication de son essai *Fausse route* (éditions Odile Jacob, 2003). Badinter en effet y fustige la... misandrie contemporaine ! Elle persiste pourtant à se déclarer féministe, arguant que la vocation du féminisme n'est pas de conduire une guerre des sexes ni une revanche contre les hommes. Elle dénonce aussi les enquêtes statistiques sur la violence conjugale où l'on n'interroge que les femmes et où l'on amalgame le subjectif et l'objectif, les pressions psychologiques et les agressions physiques, ce qui a pour effet d'établir une hiérarchie morale entre les sexes : « À vouloir ignorer systématiquement la violence et le pouvoir des femmes, à les proclamer constamment opprimées, donc innocentes, on trace en creux le portrait d'une humanité coupée en deux peu conforme à la vérité. D'un côté, les victimes de l'oppression masculine, de l'autre, les bourreaux tout-puissants ».

Elle prend ici le complet contre-pied du néo-féminisme américain.

Lors du débat sur la parité en politique, Élisabeth Badinter s'oppose à cette loi qui implique que les femmes sont incapables d'arriver au pouvoir par elles-mêmes.

On voit par là qu'un demi-milliard suffit à assurer l'indépendance de la pensée. Mme Badinter n'est pas ligotée dans la vulgate féministe des stipendiées des magazines de tricot et des universités moisies. C'est peut-être ce qui impressionne assez l'intellectuel « nouvelle droite » Arnaud Guyot-Jeannin pour qu'il tente de me persuader, le 17 juin 2011, à la web-télé de www.flashmagazine.fr, que cette dame représente « le féminisme le moins pire » (barbarisme supposé à ma portée). Il y échoue, et je déplore que le brillant Arnaud n'accède pas à cette évidence dialectique que « le féminisme le moins pire », le moins absurde et totalitaire, le moins aisé à réfuter, est en définitive le... « plus pire ».

Maria Barbella

Maria Barbella est née en Italie en 1868. Elle a donc juste l'âge de « coiffer Catherinette », célibataire à 25 ans, quand elle se retrouve à New York avec ses parents Michele et Filomena, en 1893, et qu'enfin un homme lui marque de l'intérêt...

Oh, ce n'est pas Rockefeller : c'est un immigré italien comme elle, Domenico, cireur de chaussures au coin de Canal et d'Elm Streets, dans la « Petite Italie ». Maria passe là tous les matins, sur le chemin de l'usine où elle est couturière. De mot gentil en sourire, la conversation s'engage, l'ouvrière s'arrête une minute, puis deux, puis elle part de chez elle en avance pour prolonger ce flirt matinal. Flirt ? « Ce n'est pas sur ce ton frivole qu'il faut parler de » Domenico. Ce garçon ne pense qu'à ça : le mariage. C'est du moins ce qu'il chante sur tous les tons à Maria, qu'il raccompagne à présent jusqu'à sa porte le soir après le turbin, sans toutefois solliciter l'honneur de connaître ses parents.

Comme dans tout bon roman rose, un obstacle surgit entre les jeunes gens, sous les traits odieux d'un père tyrannique : Michele Barbella, informé du doux secret de sa fille, lui interdit de fréquenter davantage son galant. Elle obéit, passant au large de la boîte à cirage de Domenico, tous les matins. Malheureusement pour tout le monde, celui-ci est obstiné. Seize mois après leur rencontre, il est toujours sur la piste, et relance sa proie tous les soirs à la sortie de l'usine, et elle finit par accepter que, de nouveau, il la raccompagne. Il se dit toujours obsédé par le mariage.

C'est peut-être pourquoi Maria finit par le suivre dans un meublé où il la fait boire avant de lui donner un vigoureux avant-goût du bonheur conjugal. Dépossédée de son précieux pucelage (nous sommes en 1895, elle est italienne), Maria s'enquiert de la suite. Son amant lui promet le mariage, une fois de plus. C'est décidément un fanatique absolu du lien conjugal, car il ne parle que de cela pendant les mois et les mois où il ramène sa fiancée à l'hôtel pour lui prouver sa passion.

Jusqu'au jour où il annonce à la jeune femme qu'il la quitte et qu'il retourne en Italie. Elle n'est pas contente. Peu après, escortée de sa sainte mère, elle coince le Don Juan dans un bar où il tape le carton. La *Mamma* fait les sommations. Domenico suggère galamment que la famille lui allonge deux cents dollars pour épouser Maria. La mère proteste. L'individu lui rit au nez et articule ses dernières paroles : « Seuls les cochons se marient ! » Maria lui renverse la tête en tirant brusquement ses cheveux en arrière, et elle lui plante dans la gorge une lame de six pouces (plus de 15 cm). Elle fuit. Il la poursuit sur quelques mètres et tombe mort, vidé de son sang.

Condamnée à la chaise électrique pour « meurtre au 1^{er} degré » (volontaire et prémédité, sans circonstances atténuantes), Maria est la première hôtesse du « Couloir de la Mort » à Sing Sing. Mais, bien entendu, un mouvement

d'opinion féministe lui vaut un procès en appel dès 1896. Là, ses avocats, mieux payés qu'au premier tour, démontrent qu'elle est épileptique et plus ou moins cinglée. Elle est donc irresponsable.

Le rêve de sa vie s'accomplit : libérée, Maria se maria un an plus tard (elle n'était donc déjà plus irresponsable). Elle eut un fils en 1899. Curieusement son mari, Francesco Bruno, prit la fuite jusqu'en Italie dès 1902.

Frigide Bargeot

En enquêtant sur les dernières aventures du groupe pasticheur « Jalons », je recueille une anecdote sur la vie intime de ses leaders aimés et respectés : lorsque Bruno (dit Basile de Koch) demande à Virginie (dite Frigide Bargeot) de faire du thé, elle n'élève jamais la moindre objection : « Tout de suite, mon chéri ! » Mais une heure ou deux plus tard, Bruno va faire son thé lui-même. Et il peut s'estimer heureux, à mon avis, d'avoir épousé une catho de choc.

Kate « Ma » Barker

La légende de « Ma » (M'man) Barker commence avec son nom : on la rebaptise souvent « Baker ». Ainsi le groupe disco afro-germanique Boney M, en 1977, avec son succès *Ma Baker*.

Elle est née Arizona Donnie Clark en 1873 (ou 1877 ? Légende ?) dans le Missouri (Mid-West des États-Unis d'Amérique). Le 14 septembre 1892, à 17 ans, elle épouse George Elias Barker. Le couple a quatre fils : Herman, Lloyd, Arthur, et Fred. Quatre criminels, élevés par deux incapables. Toutefois le père travaille régulièrement, et la mère fait le peu qu'elle peut pour préserver ses enfants de la prison. Le couple finit pourtant par se séparer.

Leur aîné, Herman, disparaît dès le 29 août 1927, à Wichita, Kansas. Après des heures de fusillade avec la police, il se suicide. En 1928 Lloyd loge au pénitencier fédéral de sécurité maximum à Leavenworth, Kansas. Arthur est à la prison d'État de l'Oklahoma, et Fred à la prison d'État du Kansas.

Les trois frères sont libérés en 1931. Leur carrière explose jusqu'en 1935.

Relâché en mars 1931, Fred Barker est arrêté pour cambriolage début juin. Il échappe à la prison. Cette mansuétude aboutit le 8 novembre suivant au

meurtre du chef de police Manley Jackson, en Arkansas. 19 décembre : vol et meurtre du sheriff C. Roy Kelly (Missouri). Janvier 1932 : Lloyd Barker emprisonné à Leavenworth. Avril 1932 : A.W. Dunlap tué par Fred Barker. Juin 1932 : Fred Barker et six complices braquent Fort Scott, banque du Kansas. Juillet 1932 : Fred Barker et son gang attaquent la banque Cloud County au Kansas. Août 1932 : le gang assassine son propre avocat, J. Earl Smith, à Tulsa. Il tuera plus tard son propre médecin. Décembre 1932 : Fred et Arthur Barker volent une banque de Minneapolis (Minnesota), tuant deux policiers et un civil. Un de leurs affidés avait déjà quatre meurtres de policier sur la conscience. Avril 1933 : Fred et Arthur Barker dépouillent une banque du Nebraska.

En juin 1933 le gang kidnappe William Hamm, rejeton de puissants brasseurs. Fait rare, Hamm est relâché après paiement de sa rançon. On croit savoir que le gang Barker est rançonné à son tour par la Mafia de Chicago, ville où il avait détenu Hamm. « Loyer » : la moitié de la rançon. En août 1933, le gang Barker s'empare d'une paie à Saint Paul, Minnesota, tuant un policier et en laissant un autre infirme à vie. En septembre 1933, encore un policier tué à l'occasion d'une prise d'otages. En janvier 1934, nouveau kidnapping réussi. En janvier 1935, trois membres de la bande sont tués par des gangsters rivaux et Arthur Barker est arrêté à Chicago. Peu après Fred et « Ma » Barker sont tués par le FBI en Floride, après une longue fusillade. En janvier 1939, Arthur Barker est tué en tentant de s'évader de la prison insulaire d'Alcatraz (Californie).

Après 1940 le dernier Barker survivant, Lloyd, est cuisinier dans un... camp de prisonniers ! de l'US Army, dans le Michigan. En 1949 ce Lloyd Barker est tué par... sa femme.

Le palmarès impressionnant que je viens de résumer, « Ma » Barker en était organisatrice et actrice, selon la légende. Une multitude de films la montrent pistolet-mitrailleur Thompson au poing, entraînant ses fils à l'action criminelle. Elle est le modèle de la terrifiante « Ma » Grisson, dans *Pas d'orchidées pour Miss Blandish*, le *best-seller* de James Hadley Chase... Elle a visiblement inspiré la BD « Ma Dalton » de la série *Lucky Luke*^[10]...

Légende ! Fiction ! « Ma » Barker était tout au plus complice passive et cuisinière de ses fils. Leur principal complice actif, Alvin Karpis, en a témoigné en ces termes : « L'histoire la plus ridicule dans les annales du crime, c'est que Ma Barker était le cerveau du gang Karpis-Barker... Elle n'était pas chef de criminels, ni même criminelle elle-même. Il n'y a pas une

seule photo d'identité judiciaire ni d'empreintes digitales prises d'elle de son vivant... Elle savait que nous étions des criminels mais sa participation à nos carrières fut limitée à une fonction : quand nous voyagions ensemble, c'était comme une mère et ses fils. Qu'est-ce qui pouvait sembler plus innocent ? »

Ce témoignage est corroboré par celui d'un autre gangster, Harvey Bailey, qui connaissait bien les Barker. Selon lui, Ma Barker « ne pouvait pas organiser le petit-déjeuner », sans parler d'une entreprise criminelle.

Alors, d'où sort cette légende, et quelle est sa fonction ? On pense généralement aujourd'hui qu'elle a été forgée par J. Edgar Hoover et son *Federal Bureau of Investigation (FBI)* débutant. Simplement pour justifier le massacre d'une vieille dame.

Catherine de La Baume d'Hostun

L'Histoire amoureuse des Gaules (1665) a coûté cher à son auteur, Bussy-Rabutin, mais beaucoup enrichi les lettres françaises : on y voit volontiers le premier roman moderne, plutôt qu'en *La Princesse de Clèves*, postérieur, moins accompli, moins réaliste.

À la vertu fictive, inhumaine, malade, ou simplement de lourde propagande féministe, peinte par Madame de La Fayette, Bussy oppose par avance le vice trop humain présidant aux « galanteries de deux dames que tout le monde savait déjà » (mais qu'il voile charitablement de pseudonymes que nous arrachons ici) : une comtesse d'Olonne facture 2 000 pistoles la passe à un bourgeois ; une duchesse de Châtillon, non moins lubrique (Apollinaire en tâtera 250 ans plus tard) et non moins vénale, s'envoie en l'air le jour même de l'enterrement de son mari !

Catherine de La Baume d'Hostun, comtesse de Tallart, surpasse ces deux... dames. « Elle avait fait le désespoir de sa famille, qui l'enfermait de couvent en couvent. Dès qu'elle avait faussé les serrures et les consignes de l'un, on l'enfermait dans un autre. Quand on l'eut mariée, son mari fit ce que son beau-père avait fait ; elle était si dépravée qu'il la fit enfermer. Elle se sauvait ou créait la débauche dans le couvent. Pour lors, elle avait réussi à détourner [l'homosexuel] Manicamp de ses autres amours, c'est dire qu'elle n'était pas sans savoir-faire. Grande friponne, espionne, rediseuse, aimant à brouiller tout le monde, d'ailleurs infidèle à ses amants qu'elle n'aimait que pour la lubricité, en ayant toujours plusieurs à la fois » (J. Orioux), elle

devrait être la vedette de l'Histoire crapuleuse des Gaules. Mais elle en est épargnée, car Bussy la croit son amie. À ce titre, il lui prête son manuscrit, qu'il n'a pas l'intention de publier. Elle s'empresse de le faire copier, falsifier, répandre, vendre.

D'autres « amis » de l'auteur « font courre » le bruit que Bussy s'est attaqué au roi et à sa famille. Son livre s'imprime malgré lui à Liège. On l'enferme à la Bastille (17 avril 1665). Il ne la quittera que pour raisons médicales, avant d'être exilé dans son château de Bourgogne.

Brillant chef de guerre et académicien français, aussi spirituel, pour le moins, que sa cousine Madame de Sévigné, Roger de Rabutin, comte de Bussy, n'avait pourtant pas compris que l'avènement de l'absolutisme, avec celui de Louis XIV, ne permettait plus que l'on fit de l'esprit aux dépens des Grands.

Il n'avait – surtout – pas connaissance du rapport contemporain d'un ambassadeur du Grand Turc : « Les Roumis français sont gouvernés par leurs femmes. » On sait, par exemples du même temps, à quelles expertes des coulisses nous devons en réalité le Massacre de la Saint-Barthélemy, la désastreuse Révocation de l'Édit de Nantes, et cætera. Bussy ayant osé sourire d'un quarteron de garces déjà perdues de réputation, sa carrière et sa vie en ont été brisées...

Souhaitez bonne chance à son humble épigone du XXI^e siècle !

Isabeau de Bavière

Un cas grave... Plusieurs emmerdeuses réputées sont réhabilitées dans ce dictionnaire, mais je ne vois vraiment pas comment sauver cette Allemande dont le mari Charles VI devint fou, et qui vendit la France aux Anglais !

On avait pourtant cru malin, en 1385, chez Philippe III le Hardi (duc de Bourgogne et frère de Charles V), de nouer une alliance (dirigée contre les menées anglaises en Flandre) avec le duc de Bavière, père d'Isabeau. L'enquête de moralité fut négligée. Or la jeune personne avait assez de vices pour que le marquis de Sade lui consacra un livre entier, quatre cents ans plus tard. Ainsi, déplore Wikipédia[®], « L'Histoire n'a retenu que ses vices, sa cupidité, ses trahisons, ses crimes. »

Mais que retenir d'autre ? Jeune, capricieuse et sensuelle, elle ne pense d'abord qu'à s'amuser. Son seigneur et maître devenu fou, la voici régente de France, et elle n'est vraiment pas à la hauteur. Incapable d'arbitrer la guerre

civile entre Armagnacs et Bourguignons, elle suit tantôt les uns, tantôt les autres, avec le seul souci de financer ses fêtes et d'engraisser sa famille.

Son fils Louis meurt en 1415. En 1417, elle monte un gouvernement à la botte du duc de Bourgogne, puis signe en 1420 le traité de Troyes, qui livre la France à Henri V d'Angleterre. Il faudra la chevauchée miraculeuse de Jeanne d'Arc pour rendre son royaume à Charles VII. Isabeau de Bavière meurt en 1435 dans l'indifférence générale, quelques jours après la réconciliation des Armagnacs et des Bourguignons, et l'on conduit sa dépouille à Saint-Denis quasi clandestinement.

Simone de Beauvoir

Que fait-elle en juin 1940, tandis que Jean-Paul Sartre, son héros, jette son fusil, s'enfuit, se rend, avant de monter une pièce de théâtre antijuive au stalag de Trèves et d'être libéré pour ce distingué service ? Elle fait une crise de nerfs.

Planquée chez sa bienfaitrice Mme Morel, au fond de la campagne angevine, la présumée philosophe « était sale, les vêtements en désordre, et elle se grattait jusqu'au sang le dos des mains »^[11] entre deux accès de sanglots.

Les Allemands arrivent au village. Elle court sous la bâche d'une auto, puis au grenier. Le lendemain, elle fraternise avec l'envahisseur. Elle traîne encore huit jours, puis rentre à Paris... dans un camion de soldats allemands, selon son propre témoignage^[12].

Au lycée de filles Camille-Sée (Paris XV^e), elle débagoule pour trois élèves dans ce style : « L'être est ce qu'il n'est pas et il n'est pas ce qu'il est. » Et réciproquement ? Les autres élèves jouent aux cartes, ouvertement. Mais bientôt elle est inquiétée pour avoir rabattu des jeunes filles mineures pour le crapaud pustuleux Sartre, et d'abord dans son « propre » lit.

En 1943, alors que la France souffre, l'auteur de La Nausée sabre... le champagne avec les officiers nazis dont il a avalé toutes les conditions pour faire jouer sa pièce grandiloquente, Les Mouches, encensée par le quotidien allemand Pariser Zeitung. La même année, Simone de Beauvoir, renvoyée de l'Université pour ses mœurs, collabore à la radio de Vichy.

Début juillet 1944, le couple va s'embusquer dans l'Oise, pour ne pas attraper un mauvais coup à la Libération de Paris. Mais le 11 août, après mûre réflexion, les deux philosophes rentrent dans la capitale confectionner

des articles de presse en chambre avec des rumeurs, et peinturlurer leur image de résistants. Ils auront même l'aplomb de sévir au Comité d'Épuration des Lettres.

Après la Libération, trônant à Saint-Germain-des-Prés, Sartre est pour dix ans le pape de la pensée « existentialiste » et des lettres françaises, le fondateur de la revue *Les Temps modernes*. Simone de Beauvoir ne couche plus avec lui depuis belle lurette. Elle entretient une relation avec l'obscur écrivain communiste nord-américain Nelson Algren, qui a presque vingt ans de moins qu'elle. Il voudrait qu'elle rompît totalement avec son gourou. Mais la grande féministe sait de quel côté sa tartine est beurrée, et elle reste dans le sillage de Sartre.

Le vent souffle de l'Est. En novembre 1946, le Parti communiste français (PCF), recueille 28,6 % des suffrages. Les blindés de Staline sont à une journée de Paris. C'est le moment, pour les chantres de la liberté humaine et de l'émancipation féminine, de proclamer que « tout anti-communiste est un chien ». Ou d'admonester un peu rudement le travailleur : « Si la classe ouvrière veut se détacher du Parti [PCF], elle ne dispose que d'un moyen : tomber en poussière. » Sartre préside l'Association France-URSS. Il déclare : « En URSS, la liberté de critique est totale ».

En 1949, Beauvoir, à quarante-et-un ans, publie *Le Deuxième Sexe*. Elle y affirme : « On ne naît pas femme, on le devient. » Comme Tertullien, théologien chrétien du II^e siècle, qui affirme que la femme est l'égale de l'homme aux yeux de Dieu ; et que l'âme n'a pas de sexe pré-établi. Beauvoir relance le féminisme – qui vient d'obtenir le droit de vote en France – en décrivant une société qui maintient la femme dans une situation d'infériorité. Quant au mariage, elle le considère comme une institution bourgeoise aussi répugnante que la prostitution. Beauvoir poursuivra son activité féministe, associée notamment à l'avocate Gisèle Halimi et à la milliardaire Élisabeth Badinter (voir ces entrées). Elle sera à l'origine du *Manifeste des 343 salopes* (1971) en faveur de l'avortement libre et subventionné.

En 1954, elle obtient le prix Goncourt pour *Les Mandarins*. Ce roman déballe sa liaison avec Algren. De 1952 à 1959, elle vit toutefois avec Claude Lanzmann.

À l'automne 1956, les chars soviétiques écrasent l'insurrection de Budapest. Prenons prudemment nos distances. Prenons parti contre la France dans la guerre d'Algérie. Allons à Cuba cirer les rangers sanglants de

Guevara.

À partir de 1958, Beauvoir entreprend son autobiographie et y décrit son milieu petit-bourgeois, rempli de préjugés et de traditions avilissantes, et ses efforts pour en sortir en dépit de sa condition de femme. Elle décrit aussi sa relation avec Sartre en la qualifiant de totale réussite. En 1964, elle publie *Une mort très douce* qui exploite la mort de sa mère. Sartre aura droit au même traitement après sa mort, en 1980, dans *La Cérémonie des adieux*, avec des détails médicaux et intimes crus. Sartre et Beauvoir, usés par le tabac, l'alcool et la débauche, mais aussi le labeur, continuent jusqu'au bout, machinalement, à soutenir toute subversion supposée, contre un régime qui ne touchera jamais un cheveu de leurs têtes. C'est l'interview de Cohn-Bendit en mai 68. La direction du journal anarcho-maoïste *La Cause du Peuple* en 1971.

Le lancement de *Libération*, quotidien « mao », en 1973. « On a raison de se révolter », livre d'entretiens avec deux « maos ». Une visite au terroriste rouge allemand Andreas Baader, une autre à la Révolution des Œillets, au Portugal.

Après des dissidents soviétiques (1977) et les « *Boat People* » (1979), le couple termine en beauté son parcours médiatique, adhérant au comité de soutien à l'ayatollah iranien Khomeyni.

« Le Castor » (Beaver) s'éteint en 1986. Elle est inhumée au cimetière du Montparnasse à Paris, aux côtés de Jean-Paul Sartre, avec l'anneau de Nelson Algren à son doigt. Algren est mort dans la misère cinq ans plus tôt, à moins de soixante ans, sans « *Mort très douce* » ni « *Cérémonie des adieux* ».

Nasty Beckie

C'était le 2 novembre 2011, Jour des Morts. Elle est descendue de son jet privé, au Bourget, arrivant de quelque part en Suisse. En route pour un hôtel... confortable de Saint-Germain-des-Prés, elle a convoqué un bon ami à moi. Pas à elle ! Beckie l'avait déjà trop emmerdé. Mais le malin m'a transmis la convocation, comme une patate chaude, espérant ne pas trop froisser cette big executive woman, grande gueule du conseil d'administration d'un trust du luxe que je préfère ne pas nommer, car ce n'est pas la peine d'effrayer les enfants, et parce que moi aussi, j'en ai peur.

Je rentre chez moi, j'ôte au mieux la peinture (en bâtiment) de sous mes ongles, je prends une douche, je me rase, m'asperge d'eau de Cologne Roger

& Gallet extra vieille (ha ha), j'enfile ma plus belle veste en tweed et je chausse ma dernière paire de vraies Weston (j'en ai des fausses, honte à moi, et gloire à Beckie : elle les aurait identifiées au premier coup d'œil).

Adeptes de l'heure militaire plutôt que du consternant quart d'heure (de retard) parisiens, j'ai quelques minutes d'avance à l'hôtel de la dame et je me vautre dans un coin sombre mais accueillant. Une petite blonde solitaire paraît juste à l'heure, tripotant son téléphone cellulaire (s'il fallait résumer la soirée, c'est fait).

— Livingstone, I presume ? lui lancé-je.

Premier et dernier trait d'esprit de la soirée. Perdu. Elle s'en fout, ou elle ne comprend pas... En guise de verroteries, je lui offre un de mes chefs-d'œuvre littéraires (celui dont j'ai encore deux caisses à la maison).

Feuilletant mon ouvrage, elle cherche un mot aimable pour me témoigner sa gratitude et elle le trouve vite :

— C'est écrit gros, comme pour des débiles... Gofman ? Vous êtes juif ?

Inutile de dire (useless to say – il ne faut pas perdre de vue le pidgin English, avec elle ; quand elle passera au français, deux ou trois fois, ce sera si, hem, mignon, cute, que je nous ramènerai en hâte à l'anglais), inutile, donc, de dire (mais disons-le tout de même ; nous appelons ça une prétérition) qu'après ce dialogue dépouillé, je nage déjà dans le bonheur. Je tournerais le dos à cette pimbêche si je ne représentais que moi-même auprès d'elle, mais je tremble de ruiner le pote qui me délègue pour déguster tant de plaisir. La soirée promet. Elle tiendra. La brasserie Lipp (inconnue de notre jetsetteuse, mais à laquelle je ne crains pas de téléphoner tous les dix ans) ne peut nous accueillir avant vingt-et-une heures trente. Nous voici donc attablés d'abord au carrefour des boulevards Raspail et Saint-Germain. La serveuse me rit au nez quand je lui présente un ticket de dix euros (soixante-cinq francs) pour deux verres de blanc (Beckie se met discrètement en jambes pour le champagne). Je crache donc quinze et je sors un joli carnet de papier vergé, ainsi qu'un stylographe Montblanc (deux mille francs en 1985) avec lequel j'espérais éblouir ma commensale (et lui rabattre un peu le caquet).
Raté.

Elle me l'arrache des mains pour me l'expliquer : la plume est en or avec, pauvre idiot (sous-entendu), une pointe d'iridium (famille du platine, très dur), et ce modèle (que je croyais le plus grand, et qui l'était peut-être en 1985) est trop fin pour mes mains (d'étrangleur), juste bon pour un Asiatique, pour ne pas dire une tarlouze (sous-entendu).

— Ahem... Merci de tout cœur pour cet exposé. Mais notre ami vous a dit, je crois, que j'espérais vous soutirer le portrait d'une peau de vache de votre business, à inclure dans mon prochain roman. Votre portrait, peut-être ? Hi hi...

— Ah non ! Moi je suis très gentille. Je me défends, c'est tout. Par exemple, contre cette salope qui essayait de me scier, au Conseil d'administration, en prétendant que notre filiale italienne se plaignait de moi. Ah oui ? Mais moi j'ai ici leur rapport écrit, et il vous contredit point par point. Vlan. Dans sa gueule...

La lutte des places n'est pas beaucoup plus passionnante à Zürich qu'à Bécon-les-Bruyères, et bientôt je feins de prendre en note le discours arrogant de Nasty Beckie, en me demandant comment fermer le robinet. Oh, mais il est temps d'aller dîner, charmante amie. Je rempoche mon carnet avec mon misérable Montblanc et nous reprenons le cours du boulevard Saint-Germain, non, par ici, vers l'est, s'il vous plaît. Je passe avec un soupir in pectore sous des fenêtres derrière lesquelles on me chuchotait, il y a une trentaine d'années, « Je te suis soumise », ce qui semblait tout naturel, même entre trotskistes sectaires. Entre le boulevard Raspail et la rue de Rennes, mon hôtesse trouve le temps de critiquer

- Napoléon (qui n'a rien laissé)
- les Parisiennes (hystériques)
- la virginité (discutable) de Marie.

J'essaie en vain de l'apaiser avec le récit piquant de mon précédent blind date (rendez-vous aveugle, Houston, Texas, 1968), mais elle s'en fout complètement.

Deux places en coin, au fond du rez-de-chaussée de Lipp (les habitués apprécieront). Nous chipotons des hors-d'œuvre, mais les flûtes de champagne défilent. Je comprends un peu tard pourquoi notre ami m'avait muni d'une bouteille de Ruinart, que j'ai malencontreusement oubliée chez lui. Et j'angoisse. Le seuil de la pauvreté est à mille euros par mois, mais je suis sous cinq cents euros par mois, moi. Cette rich bitch doit bien s'amuser, à essorer le purotin qu'elle a vite démasqué, sous le tweed râpé et les vieilles Weston.

— Do you have a car ?^{13} finit-elle par me demander, avec toute la délicatesse d'une hôtesse de caisse.

— No car, no wifie, no TV set, no credit card, no savings, no nothing !^{14} répliqué-je fièrement, déterminant un lourd silence.

Pour le meubler, sans doute, Nasty Beckie se rappelle soudain qu'il n'est pas d'emmerdeuse sans téléphone itinérant. Sans se gêner, elle appelle deux fois, sous mon nez, l'organisateur de la soirée. D'abord pour vérifier qu'il est bien au bureau où il s'est dit retenu, ensuite pour rééditer sa convocation ! « J'exige, tu entends bien, j'exige de te voir pendant mes vingt-quatre heures à Paris ! » Je regrette d'avoir si courtoisement laissé mon portable chez moi, et de ne pouvoir lui rendre la monnaie de sa pièce, quitte à feindre des entretiens aussi humiliants pour elle. Elle ira, plus tard, jusqu'à appeler un amant en exercice, mais à l'évidence occupé ailleurs, pour jouer un dialogue assez chaud. Cette grossièreté disproportionnée finira par m'inspirer plus de pitié que de colère. Et enfin je remarquerai, charmé, que pendant ces épisodes, du moins, elle ne parle pas la bouche pleine.

Pour l'instant Beckie noie ses huîtres dans le vinaigre à l'échalote, et ça me choque autant que d'apprendre que son père est son conseil en sexualité, laquelle, d'ailleurs, n'est qu'un jeu, comme un amant n'est qu'un copain, « éxétéra, éxétéra »... Le but de la conversation, qu'elle impose et qu'elle dirige, semble d'ailleurs essentiellement de me choquer et de me froisser. J'en suis fatigué, comme de l'anglais et du brouhaha. Et je tente de nous extraire des lieux.

— Je suis très bien ici ! répond-elle galamment, sans doute comblée par les regards en coulisses d'un loufiat plus jeune mais moins stylé que moi. Je plaide patiemment que nous serons mieux devant une quantième flûte, dans un bistrot plus calme et moins éclairé. Elle finit par céder. Je vais payer « loin de son chaste regard », ce qui l'amuse énormément (mes manières « ont cinq cents ans », et sont évidemment grotesques, auprès des siennes, si brillamment contemporaines). Un moment de grâce (il y en a toujours, jusqu'en Enfer, si l'on est attentif) en sortant : une tablée de vingt personnes fait silence et nous contemple avec une sorte de stupeur. Nous envient ? S'ils savaient...

Elle m'impose le premier troquet à gauche. Elle m'impose la terrasse. Elle m'impose sa conversation. Bientôt elle interpelle le garçon : « Une autre flûte de champagne ! » Mort de honte, je la prie humblement de me laisser les soins ancillaires. Sur quoi elle se met à gueuler :

— Je suis très belle, je suis très riche, et je parle à qui je veux !

Elle est vraiment en rogne. Et moi, donc... Mais elle développe, radoucie :

— J'ai les plus longs et les plus beaux cils de la Terre, et je tombe

n'importe quel homme avec, en un clin d'œil.

Je réussis à insinuer que ce n'est pas un travail d'Hercule (ni même d'Omphale) pour une gonzesse présentable de se faire sauter par n'importe qui, et là-dessus elle entreprend de m'hypnotiser. Comme je la fixe, consterné, et point troublé le moins du monde, murmurant :

— Il y a plus de détresse que de charme dans ces grands yeux bleus...

...soudain elle s'effondre sur mon épaule. Quelques secondes de grâce encore. Je la berce tendrement. Elle se reprend vite. Mais elle fait des embardées sur le trottoir. J'offre mon bras droit, elle le prend, nous cheminons. Un p'tit coin d'Enfer, et point de parapluie. J'ai le malheur de faire observer que je ne pouvais lui offrir que le bras droit, portant une épée au côté gauche, il y a deux cents ans à peine. Elle se remet à crier.

Qu'elle a vécu et survécu en Amérique du Sud, et que ma protection, elle n'en a que foutre.

Il m'avait bien semblé. Je persiste pourtant jusqu'à la porte de son hôtel, et là lui arrache un sourire en lui baisant la main. Sans obtenir de remerciement, pour cette soirée comme je ne peux guère en financer qu'une par an, et qui doit représenter le budget de ses cure-dents (en or avec pointe d'iridium).

Beckie, je ne regrette rien. Depuis trop longtemps, je me cachais dans ma mansarde, plume au poing, entre mes souvenirs, mes regrets et mes remords. Il était temps que je revisse de près une femme telle qu'elles sont devenues. La leçon n'est pas trop chère, et c'est moi qui t'en remercie, Nasty Beckie. Bon vent. Va, je ne t'aime point.

Bernadette

Jean, soixante-quatre ans, chuchote dans le Bureau des Pleurs (téléphoniques) d'Europe 1, le 1^{er} juin 2006 vers une heure trente du matin. Pourtant, sa femme est absente ! Oui, mais si en épluchant la facture, elle découvre qu'il s'est permis de téléphoner sans sa permission ? Il vient d'apprendre qu'il est atteint d'Alzheimer, et sa douce moitié (qu'il a entretenue à se tourner les pouces pendant quarante ans) lui a bien promis de ne rien faire pour lui (sauf d'allonger encore un peu ses cornes, sans se cacher). L'animatrice-psy Caroline Dublanche hésite à lui servir son refrain corporatiste : « Faites-vous aider » (soigner la tête, dans son jargon hypocrite). Elle ne trouve à lui conseiller que :

— Ne vous laissez plus tyranniser...

— Ah oui mais je vais encore prendre des coups, moi !

Le Parisien, même date : « Vingt ans de prison pour la tueuse à la hache ». Luc, vingt-sept ans, voulait rompre « en douceur » avec Bernadette, quarante-six ans. Elle l'a tué et dépecé à la hache, avant de faire une petite sieste puis de l'enterrer dans le jardin...

Je pourrais poursuivre longtemps la chronique sanglante de nos chers anges de ce seul 1er juin. Mais c'est tous les jours comme ça. On vous serine le nombre des « victimes de violences conjugales » mortelles. Mais savez-vous que 20 %, une victime sur cinq, en est un homme ? Non, car l'agitation-propagande féministe incessante du pouvoir et des médias vous le cache.

Germaine Berton



Putéolienne^[15] de naissance (1902), elle travaille en usine en errant entre les anarchistes « individualistes » et les communistes. Dès 1922, elle connaît la prison pour outrage à policier. Le 22 janvier 1923, elle fait irruption au siège de l'Action française (monarchiste orléaniste) avec un revolver. Une entrée peu subtile qui l'amène à assassiner le malheureux secrétaire Marius Plateau, héros mutilé de 1914, sans pouvoir approcher Maurras ni Daudet, les dirigeants prestigieux qu'elle visait. Elle échoue également à se suicider pour échapper aux poursuites. Quelles poursuites ? Elle a tué un homme de droite, et elle est donc acquittée. C'est louche ? En effet : l'amant de Germaine Berton, anarchiste connu, Gohary, a été retrouvé « suicidé » peu après

l'assassinat, le 8 février 1923, le jour même où il suggérait des pistes durant l'enquête ! Joseph Dumas, haut policier mêlé à l'enquête, est également retrouvé mort. Des supputations s'expriment sur l'implication des services de police (infiltrés massivement chez les sanguinaires « libertaires »). Ce n'est pas pour troubler les surréalistes, et notamment le sieur Aragon, qui font une icône de la criminelle, sans encourir de problèmes pour apologie du crime. Germaine ne se fatigue plus à l'usine, elle fait une tournée de conférences. Ça tourne mal à Bordeaux, on l'arrête. Condamnée à quatre mois de prison, elle fait huit jours de grève de la faim, manque plusieurs tentatives de suicide, et s'avère – à la surprise générale – souffrir de troubles mentaux. Elle sort néanmoins de prison avec une tout autre ambition : devenir mère. C'est alors qu'elle regrette les avortements qui l'ont rendue stérile. Son mariage avec un peintre, puis son collage avec un imprimeur la déçoivent sans doute, car en 1942 elle se tue enfin réellement au Veronal, bien oubliée.

Bobbit (*sic*), Becker, and C°

On hésite à transcrire, une fois de plus (une fois de trop ?) les exploits stupides de Lorena Bobbitt, née en 1970, qui se rendit célèbre dès 1993 en coupant le pénis de son mari, John « Wayne » (*sic*) Bobbitt (*resic*) avec un couteau de cuisine, pendant qu'ils étaient couchés. Elle s'enfuit ensuite avec le morceau tranché qu'elle jeta par la fenêtre de sa voiture. La police le retrouva et il fut recousu à l'hôpital. L'affaire eut un retentissement énorme à travers tous les États-Unis d'Amérique, et de là dans le monde entier. Ses suites sont extraordinaires. Lorena s'en sort avec quarante-cinq jours de soins psychiatriques, rien de plus ; elle devient une icône féministe ; elle porte plainte contre son mari (acquitté) ; le couple ne divorce qu'en 1995, deux ans après ; la castratrice retourne chez sa mère et s'empresse de lui... casser la gueule ! Performance féministe ? Les mégères organisées ne nous le disent pas... Quant à John « Wayne » Bobbitt, il devient une étoile du cinéma pornographique, travaille dans un bordel du Nevada, glisse peu à peu dans des emplois moins prestigieux... Bien entendu, la sottise médiatisée du couple suscite des admirations et des imitations. Catherine Kieu Becker, Eurasienne de Californie, quarante-huit ans, gueule de cauchemar, est arrêtée en juillet 2011, pour avoir empoisonné et ligoté à un lit son mari avant de lui trancher le sexe et de le jeter dans un broyeur ménager. On suppose qu'il y eut d'autres épigones, mais que les médias ni les féministes n'ont cru

bon de poursuivre leur publicité. « L'envie [jalouse] féminine du pénis » est donc retournée dans les cartons du bon docteur Freud.

Denise Bombardier

« Tolérance », qu'ils disent... L'écrivain (Prix Goncourt) Denise Bombardier a été jetée de Radio Canada, après trente ans de services, par un simple courriel. Elle venait de se déclarer contre le « mariage » gay...

Brunehaut

Elle était la fille cadette du roi des Wisigoths, Athanagilde, dont la cour splendide, à Tolède, éblouissait les Francs. Leur roi de l'Est, Sigebert I^{er}, est trop heureux d'épouser Brunehaut, en 566 à Metz. La magnificence des cérémonies impressionne tant le frère de Sigebert, Chilpéric I^{er}, roi du Nord, qu'il demande et obtient la main de Galswinthe, sœur aînée de Brunehaut... au grand déplaisir de Frédégonde, sa favorite (voir plus loin). Pour se rétablir – et même se faire épouser officiellement –, Frédégonde fait étrangler Galswinthe (568). C'est la guerre, longue et massacrante, entre les deux royaumes francs.

En 575, Sigebert a écrasé son frère et annexé son royaume, mais Frédégonde lui envoie deux sicaires qui l'assassinent. La situation militaire en est retournée. Brunehaut est capturée à Paris et exilée à Rouen. Mais son fils Childebert II, cinq ans, est sauvé et proclamé roi à Metz.

Sa redoutable mère a bientôt subverti sa résidence, séduit et épousé son neveu Mérovée, et enfin regagné l'Austrasie, à l'est, où elle exerce la réalité du pouvoir jusqu'à la mort de Childebert, en 595, probablement empoisonné à l'instigation de Frédégonde. Auparavant, pour mater son aristocratie agitée, Brunehaut s'est rapprochée de Gontran, roi de Bourgogne et de Paris. Celui-ci adopte Childebert et lui lègue son royaume.

En 595, les petits-fils de Brunehaut règnent sur l'Est et la Bourgogne. Mais en 601 son conflit s'envenime avec le Nord de Clotaire II et Frédégonde, sa mère, ainsi qu'avec l'aristocratie de Metz. Elle se réfugie auprès de Thierry II de Bourgogne et l'incite à la guerre contre son frère Théodebert. Malgré son alliance avec les Germains, ce dernier est battu à Toul puis Tolbiac, fait prisonnier, assassiné en 612. Son vainqueur le suit de

près dans la tombe, et, chose extraordinaire à l'époque, c'est probablement de mort naturelle.

Voici donc Brunehaut, âgée de près de soixante-six ans, avec un arrière-petit-fils à régenter. La noblesse austrasienne n'en peut plus et se joint à Clotaire II pour la traquer jusque dans le Jura suisse. Capturée, elle est « exposée un jour entier aux outrages des soldats », puis liée toute nue par un bras, une jambe et les cheveux au crin d'un « cheval indompté ». Une des fins les plus violentes et célèbres de l'Histoire de France.

Caroline de Brunswick, princesse de Galles

Caroline de Brunswick (1768-1821), princesse de Galles, retourne comme un gant le célèbre théorème de Karl Marx : « Quand l'Histoire se répète, c'est d'abord en tragédie, puis en farce. » En effet, elle pousse le ridicule plus loin que Diana Spencer (1961-1997), princesse de Galles (voir plus bas à la lettre S), mais elle ne connaît pas sa fin tragique et violente. À ce détail près, les similitudes sont surprenantes, dans les existences erratiques et scandaleuses de ces deux princesses de Galles.

Caroline est la fille du duc de Braunschweig (Brunswick, battu à Valmy, tué à Iéna) et de la sœur aînée de George III, roi d'Angleterre. En 1795, elle épouse le fils de George III, son cousin. Consanguinité à part, ce mariage est un désastre avant même d'être contracté. George, charmant prince de Galles, est déjà (secrètement) marié ! Mais, très endetté, il a besoin d'un mariage dynastique pour... faire augmenter sa liste civile !

Lorsque les fiancés se rencontrent, la déception est mutuelle. Caroline déclare étourdiment à Lord Malmesbury, homme de confiance de la Couronne britannique qui vient de l'accompagner d'Allemagne, que le prince de Galles « est très gras et loin d'être aussi beau que son portrait. » George est atterré devant cette fille boulotte de 28 ans, âge canonique à l'époque, incapable de tenir sa langue (comme nous venons de le voir), et même pas très propre de son corps ni de ses vêtements. Selon le duc de Wellington (le vainqueur de Waterloo) c'est Lady Jersey, la maîtresse de George, qui lui aurait choisi cette merveilleuse fiancée : « une femme de mœurs grossières, personne inconsistante et peu attirante, en espérant que le dégoût de sa femme assurerait sa constance envers sa maîtresse. » Le prince de Galles s'enivre pour supporter la cérémonie du mariage. « Ce n'était pas un petit effort que de vaincre mon aversion et de surmonter mon dégoût », avoue-t-il

dans sa correspondance, où l'on trouve aussi le compte de trois coïts en deux nuits, avant la définitive séparation de corps. Huit mois plus tard, Caroline met au monde Charlotte, seul enfant légitime de George, et qui aura le temps de s'identifier à la grande Elizabeth avant de périr prématurément, en 1817, par la faute d'un médecin stupide.

Comme on l'a revu deux cents ans plus tard, la populace s'entiche de « l'épouse outragée », de sa grossièreté et de ses mœurs légères. Elle fera moins bonne impression sur la comtesse de Boigne, en 1815 : « ... nous vîmes apparaître dans les rues de Gênes un spectacle que je n'oublierai jamais. Dans une sorte de phaéton, fait en conque marine, doré, nacré, enluminé extérieurement, doublé en velours bleu, garni de crépines d'argent, traîné par deux très petits chevaux pie, menés par un enfant vêtu en amour d'opéra, avec des paillettes et des tricots couleur de chair, s'étalait une grosse femme d'une cinquantaine d'années, courte, ronde et haute en couleur. Elle portait un chapeau rose avec sept ou huit plumes roses flottant au vent, un corsage rose fort décolleté, une courte jupe blanche qui ne dépassait guère les genoux, laissait apercevoir de grosses jambes couvertes de brodequins roses ; une écharpe rose, qu'elle était constamment occupée à draper, complétait le costume. »

En 1811, George III aveugle et fou, le mari de Caroline est devenu prince régent. Il a les moyens de persécuter et d'humilier sa femme détestée. Elle se venge en complotant contre lui avec des politiciens libéraux. Elle recueille des appuis comme celui de la romancière Jane Austen : « Pauvre femme, je la soutiendrai aussi longtemps que je le pourrai, parce qu'elle est une femme et parce que je déteste son mari. » On le voit, le puissant raisonnement féministe ne date pas d'hier. En 1814, Caroline accepte de s'exiler en échange d'une pension de trente-cinq mille livres sterling. Elle promène en Europe le cirque décrit au paragraphe précédent, afin de ridiculiser son mari.

Elle va plus loin, jusqu'à la trahison. Au moment des Cent Jours, elle reçoit l'ambassadeur de Louis XVIII à Turin, et lui tient « un grand discours sur les succès infailibles de Murat, sa prochaine jonction avec l'armée de l'empereur Napoléon et les triomphes qui les [attendent]. » Le diplomate lui rit au nez.

Abandonnée par tous les Anglais de sa suite, expulsée du Piémont, elle fait une croisière autour de la Méditerranée avec son beau commensal Bartolomeo Pergami, entrant à Jérusalem montée sur un âne. Imitation de Jésus-Christ ? Les espions de la Couronne britannique recherchent en vain

des preuves d'adultère. Caroline fait savoir qu'elle divorcerait par consentement mutuel, contre de l'argent, mais ce n'est pas légal à l'époque. C'est ainsi qu'à la mort de George III, en 1820, elle devient nominalement reine d'Angleterre. George IV lui offre une pension de cinquante mille livres sterling pour rester à l'étranger. Elle refuse et s'embarque pour le Royaume-Uni, où les libéraux en font une héroïne de leur agitation. Un procès en adultère tourne court, devant l'absence de preuves, l'hostilité de la Chambre des Communes, et 800 pétitions recueillant un million de signatures. La princesse du peuple finit par transiger à cinquante mille livres sterling par an, sans condition d'exil.

Le 18 juillet 1821, George IV est couronné à Westminster Abbey. Caroline crée un nouveau scandale en s'invitant à la fête, tentant de s'y introduire par toutes les portes du sanctuaire, successivement. Elle se heurte partout à la force des baïonnettes et finit par s'éloigner sous les huées. Ses alliés libéraux sont écœurés d'elle. Le soir même, elle tombe malade. Elle agonise trois semaines et meurt le 7 août, peut-être d'un cancer de l'estomac, ou d'une occlusion intestinale, ou peut-être empoisonnée... Sa mort suspecte, à cinquante-trois ans, évoque celle d'une autre encombrante princesse de Galles, à trente-six ans, en 1997.

Caroline a fait brûler toute sa correspondance et demandé à être inhumée en Allemagne, dans son Brunswick natal. Son cortège funèbre cause un dernier scandale, dernière vengeance, et même une émeute qui fait deux morts.

Marie-George Buffet

Où va la gauche ? La gauche ne va nul part. Elle dort. C'était le diagnostic des communistes de l'École Normale supérieure, rue d'Ulm à Paris V^e. « Comment réveiller la gauche ? » se demandaient-ils donc le 9 février 2004 en présence réelle de Marie-George Buffet, née Kosellek en 1949, « scrétère générôle » (comme disait le regretté Marchais) du PCF (2001-2010), 1,93 % à la présidentielle 2007.

« Entrée par l'angle », lisait-on en arrivant 45 rue d'Ulm. Et à la fin de la réunion : « Sortez par l'extérieur », dit la présidente. On sentait bien là qu'on était dans une école intellectuellement très supérieure. Marie-George elle-même devait bien le sentir. Elle laissa l'amphi (cent cinquante présents) l'interpeller tout à loisir, mais avec la bonne camaraderie d'une réunion de

cellule élargie. La plupart des questions tournaient autour de celle-ci : comment retrouver la confiance des électeurs après la faillite du « communisme réel » à l'Est, et après la docile gestion « communiste » du capitalisme dans les gouvernements PS ?

La tombeuse de Robert Hue avait la solution : avancer « un projet qui a un peu de gueule, qui fait rêver. » L'homoparentalité ? Non, mais par exemple, promettre pas tout à fait la Lune, mais du moins « la sécurité de l'emploi, de la formation continue et des revenus à tout individu. » Et au-delà le partage, la mise en commun de tout entre tous.

Mais le PS et les Verts vont se mettre en travers, eux qui jugent le capitalisme indépassable, qui veulent seulement le corriger ? Eh bien, il faut « que le peuple de gauche fasse irruption dans la confrontation politique à gauche. » Sinon, « de déception en déception », on court le risque d'une « alternance » réalisée par « la droite populiste ».

Venu d'un tel haruspice, « J'en accepte l'augure et j'ose l'espérer. » (Pierre Corneille).

Judith Butler

Cette philosophe américaine islamophile, née en 1956, enseigne la littérature comparée à l'université californienne de Berkeley, vieux fief gauchiste. C'est sinon la « papesse » du moins un cardinal de la théorie des genres, adoptée officiellement par l'Éducation nationale en France pour l'année scolaire 2011-2012. Cette théorie affirme que l'identité sexuelle serait entièrement acquise et nullement innée (soixante ans après Beauvoir et mille huit cents ans après Tertullien). Début octobre 2011, Butler a été fait docteur *honoris causa* par l'université de Bordeaux-3, où l'on apprécie, probablement, sa filiation intellectuelle : la critique des interprétations françaises, féministes et psychanalytiques, de l'œuvre du prémarxiste allemand Hegel. Un idéaliste pulvérisé par Marx dans *L'Idéologie allemande*, il y a cent cinquante ans.

C

Henriette Caillaux Gia Carangi

Bianca Castafiore

Madeleine Chapsal

Claire Chazal

Camille Claudel

Hillary Clinton

Clotilde

*Mme *** Colette*

Charlotte Corday

Coré

Florence Cousin

Nancy Cunard

Henriette Caillaux

« Lâchez-moi, lâchez-moi ! Je suis madame Caillaux, je suis une dame ! »

Bon, la femme du ministre des Finances vient d'un peu assassiner le directeur du *Figaro*, mais est-ce une raison pour tolérer qu'un vil garçon de bureau porte la main sur elle ?

Nous sommes le 16 mars 1914. Depuis des mois, Gaston Calmette anime une violente campagne de presse contre Joseph Caillaux, ministre radical des Finances. Ce dernier, millionnaire de gauche, est partisan de l'impôt sur le revenu, et de la paix avec l'Allemagne. Après les élections législatives d'avril 1914, il pourrait même (re) devenir président du Conseil (Premier ministre), avec l'appui de la S.F.I.O. de Jean Jaurès, non moins pacifiste.

Or la droite de l'époque est très désireuse de « mourir pour Dantzig », et surtout pour l'Alsace-Lorraine. Très attachée à la fiscalité médiévale. Alors ses dirigeants (Louis Barthou, qui cache Aristide Briand, qui cache Raymond Poincaré, Président de la République) alimentent secrètement Calmette et *Le Figaro* en documents explosifs et aussi pétards mouillés.

Caillaux sait que Calmette détient le « document Fabre », qui montre la protection qu'il a donnée à l'escroc Rochette, un Stavisky au petit pied. Et

aussi les « verts », télégrammes de l'ambassade d'Allemagne tout à sa louange, interceptés par l'espionnage français.

Les allusions continuelles du *Figaro* à ces documents maintiennent Caillaux sur des charbons ardents. Son épouse Henriette, elle, tête fort peu politique, redoute la publication de lettres intimes – « Mille millions de baisers sur ton petit corps adoré » – dérobées par la première femme du ministre, Berthe Gueydan, qui n'a pas digéré son divorce.

Ses bonnes amies, la princesse de Monaco ou la princesse Estradère, ne lui offrent déjà plus le thé sans le saler de quelque persiflage apitoyé.

Les nerfs de madame Caillaux lâchent le 16 mars 1914. Elle se rend au *Figaro*, dégainé un browning de son manchon et tire six balles contre Calmette, qui en meurt quelques heures plus tard, saigné à blanc, artère iliaque perforée (pas encore de transfusion sanguine à l'époque).

La « ministresse » ne moisit pas longtemps dans sa cellule luxueusement aménagée, ravitaillée par un grand restaurant : son affaire est appelée trois mois plus tard, et expédiée en une semaine, du 20 au 28 juillet. Acquittée ! Après « un procès truqué », pour J.-Y. Le Naour (*Meurtre au Figaro*, Larousse, 2007).

Un mois plus tôt, l'archiduc d'Autriche a été lui aussi révolvérisé, à Sarajevo. Trois jours plus tard, c'est le tour de Jean Jaurès.

« La Guerre sociale », organe de la CGT, qui ne saurait toujours se tromper (quoique dirigée par le futur fasciste Gustave Hervé), écrit alors : « Qu'est-ce que l'affaire Caillaux, qu'est-ce que le drame du *Figaro* à côté de la tragédie qui se prépare, où l'Europe civilisée va se transformer en un immense charnier et où des millions d'hommes vont aller servir de pâture aux corbeaux ? »

En 1911, un ministère Caillaux avait bel et bien désamorcé une guerre imminente avec l'Allemagne, pour « l'Affaire du Maroc ». En 1914, un gouvernement Caillaux-Jaurès serait-il parvenu à empêcher la « guerre civile européenne » ? La vengeance personnelle de Madame n'a pas permis que la question fût posée.

Gia Carangi

Un petit spectre timide et triste vient parfois me hanter, délaissant Manhattan, où on l'aperçoit encore via le Web, en images grises, vagues et

floues. Une crinière d'Italienne, un imperméable Burberry : elle passe, tête basse, livide, devant les néons criards de la ville qui ne dort jamais. Comme elle.

Gia Carangi (1960-1986) est partie de Philadelphie (Pennsylvanie, États-Unis) à dix-sept ans pour foutre sa vie en l'air, très haut, à New York (New York). Elle est rentrée à Philadelphie pour y mourir, à vingt-six ans.

Sa mère, véritable dragon, avait fait un enfer de son foyer, avant de l'abandonner. Gia est une jolie fille. Deux heures et demie (minimum) de maquillage plus tard, c'est une femme très belle. Elle fait la couverture de *Vogue* plusieurs fois, et souvent celle de *Cosmopolitan*. À dix-huit ans, c'est le mannequin le plus éminent du monde^[16]. « Est-ce qu'au moins, ça fait la cuisine, Les couvertures de magazine ? » demandait le chanteur Gilbert Bécaud. Hélas, non. Gia serait aujourd'hui une grand-mère heureuse, si après les grimaces devant l'objectif elle avait couru brûler le dîner (fessée) d'un brave chauffeur routier. Mais elle est homosexuelle, et si l'on encourt aujourd'hui la prison à insinuer que ce n'est ni un indice ni un facteur d'équilibre, il faut tout de même bien constater que cette petite fille traîne la nuit à la recherche d'une proie, comme un mec, et souvent échoue dans ce bordel infâme que fut le Club 54. Au balcon (de cet ancien théâtre), baisodrome où faire les passes qui paieront la drogue distribuée dans la cave, au « carré VIP ». Ouverte en 1977, cette caverne de brigands fut fermée par la police dès 1979. Trop tard pour Gia, accrochée à la cocaïne et, pire, à l'héroïne.

En 1980 (elle a vingt ans), déjà sa carrière chancelle. Caprices, absences, retards, crises de nerfs... Son agent la vide. Les cures de désintoxication succèdent aux rechutes. Avril 1982, un photographe bienveillant lui offre sa dernière couverture de magazine, puis elle disparaît. Dans les bas-fonds. Atlantic City. Elle y connaît une prostitution^[17] moins payée qu'au Club 54, viol, pneumonie et finalement sida. Elle en meurt défigurée en 1986. Personne du beau monde de la mode à ses funérailles.

Dirai-je qu'elle m'emmerde ? Non. Elle me tourmente d'une tristesse inutile, invincible comme le temps et absurde comme les temps.

Bianca Castafiore

« La Castafiore ici !!!... Cataclysm !... Catastrophe !... Calamité ! »
Réaction spontanée du capitaine Haddock quand la cantatrice s'annonce à

Moulinart ; avec ce post-scriptum significatif de l'égoïsme de l'artiste : « Mille amitiés au capitaine Bartock » !

Le vieux célibataire se dispose à prendre la fuite, mais « une solide entorse avec déchirures ligamentaires » le retient sur le théâtre choisi par la diva pour les briser menu à son entourage, sur tout un album^[18].

Célibataire non moins endurci que le capitaine, et non moins rétif au bel canto, Tintin ne manifeste toutefois qu'une douce ironie envers la chanteuse. Il l'a rencontrée le premier, en Syldavie^[19], où elle l'a pris en autostop. Le petit reporter préférant continuer à pied plutôt que de subir son chant. Le rôle de l'artiste est positif dans *L'Affaire Tournesol*^[20], où elle cache Tintin et Haddock de la police bordure.

Dans *Coke en stock*^[21], Tintin et Haddock, naufragés, sont recueillis sur le yacht de Rastapopoulos, qui promène notamment la Castafiore. En la voyant, le capitaine panique et suggère de retourner sur le radeau.

Elle apparaît aussi dans *Les sept Boules de cristal*, *Tintin et les Picaros*, *Tintin et l'Alph-Art*. Dans *Les Aventures de Tintin* (2011), film américain de Spielberg, elle fait une intervention brève mais spectaculaire et décisive pour l'intrigue.

Madeline Chapsal

Madeline Chapsal a épousé Jean-Jacques Servan-Schreiber en 1947. Bientôt elle le partageait, d'assez bon gré, avec Françoise Giroud. Pour les détails, voir le livre de Christine Ockrent. En 2003, Chapsal a toujours la frite. Elle déclare sur France Inter :

— J'aimerais bien trouver un jeune compagnon pour l'été. C'est pas une petite annonce...

— ...Mais ça y ressemble ! ironise Jacques Chancel.

Claire Chazal

« 1 663 jours dans les coulisses [du magazine] *Voici* », ça valait assurément un livre^[22] ! Celui de Jacques Colin, ancien rédacteur en chef de l'hebdo à scandales, est aussi amusant qu'instructif. Je me suis vraiment délecté de son chapitre 10, « L'institutrice recalée », ladite instit' n'étant

autre que la spikeuse de TF1, Claire Chazal. C'était un « projet qui me tenait à cœur depuis près d'un an : envoyer le manuscrit du premier roman de Claire Chazal sous un faux titre et un faux nom aux éditeurs parisiens. »

L'Institutrice, signé Chazal chez Plon, est rebaptisé *Maîtresse d'école*. On le recopie en secret, en modifiant aussi les noms des personnages. Et on l'envoie aux huit principaux éditeurs parisiens – sans oublier Plon –, le... 1^{er} avril 2000 !

Le 15 mai, TF1 – où Mme Chazal travaille, et dont elle a épousé à l'époque le patron – se prépare à diffuser l'adaptation télévisée de *L'Institutrice*. Le même jour, *Maîtresse d'école* a déjà récolté trois refus cinglants : du Seuil, de Grasset et naturellement de Plon, l'éditeur consciencieux de *L'Institutrice* ! Ce même 15 mai, le canular est raconté dans *Voici*, sous le titre « Du Plon dans l'aile », et avec cette « accroche » en couverture : « Scandaleux ! Le roman de Claire Chazal refusé par son propre éditeur. »

« Aucune télé n'en parla, mais toutes les radios s'en firent l'écho », s'étonne Colin. Pourtant, la télé s'était beaucoup amusée, et par la voix de Claire Chazal, d'un canular similaire dont la victime avait été une autre imposture littéraire, Marguerite Duras... Faute de télé, les farceurs se contentent d'une fête dans un restaurant de Saint-Germain-des-Prés, avec l'équipe de *Jalons*, ainsi que d'échos dans *Le Monde des livres*, *Der Spiegel* et *La Russie littéraire*.

Camille Claudel



Je passe à peu près tous les jours, avec un gros soupir, sous la plaque commémorative, 31 boulevard de Port-Royal, de la sœur de Paul Claudel, la

maîtresse d'Auguste Rodin, née en 1864, et qui a emmouscaillé par elle-même beaucoup de monde, à commencer par sa propre mère, avec sa carrière de sculptrice.

De 1892 à 1913, elle a son atelier dans l'île Saint-Louis, à Paris. Elle reçoit l'enseignement respectueux de Rodin, qui dit : « Mademoiselle Claudel est devenue mon praticien le plus extraordinaire, je la consulte en toute chose. » Ajoutant à l'adresse des sceptiques : « Je lui ai montré où trouver de l'or, mais l'or qu'elle trouve est bien à elle. »

On ne l'écoute pas. Camille le quitte pour ne plus être vue qu'en élève de Rodin. Elle travaille seule, misérable et solitaire, ne recevant jamais, sur le tard, qu'une seule commande de l'État. La folie la gagne, et sa famille la fait interner en 1913. Transférée dans le Vaucluse, affamée, désespérée, elle ne reçoit aucune visite de sa famille en trente ans, excepté une douzaine de son frère. Elle meurt en 1943, de malnutrition, comme des milliers d'aliénés pendant l'Occupation.

Hillary Clinton

Née Rodham en 1947, Hillary a grandi dans une banlieue résidentielle et républicaine (conservatrice) de Chicago, Park Ridge. Quand elle avait quatre ans, sa mère Dorothy, dure rescapée d'une enfance misérable, lui fit cette tendre leçon : « Si Suzy te frappe, tu as ma permission pour la frapper en retour. » C'est la brute qui le rapporte elle-même dans ses épais mémoires, modestement intitulés *Living History* (2003).

Rescapé, comme son épouse, d'une jeunesse sordide, son père Hugh Rodham en avait gardé une anxiété incurable. On ne sautait jamais assez haut pour le satisfaire. Il est mort et enterré, mais la pauvre vieille fillette continue à sauter...

Et à cogner son mari. De multiples témoignages en sont parus dans la presse américaine.

À 17 ans, Hillary part pour la côte Est et l'université exclusivement féminine Wellesley College (à Boston, Massachusetts). Elle s'y lie étroitement à deux lesbiennes déclarées, « Eldie » Acheson et Nancy Wanderer. Mais, semble-t-il, sans passer à l'acte. Une autre de ses condisciples affirme qu'elle était « plus intéressée par le lesbianisme comme position politique que comme pratique sexuelle... » Ce qui ne l'empêche pas de se mettre à la remorque, pendant trente ans, d'un Don Juan de sous-

préfecture. Elle l'a rencontré à l'université de Yale en 1971.

Le sort vigilant fait de HRC, toute jeune encore (vingt-six ans), une actrice importante de la procédure parlementaire (exceptionnelle) de destitution (*impeachment*) contre le président Richard M. Nixon (1974). Vingt ans plus tard, elle ferait face à la même procédure, engagée contre son mari !

Hillary Rodham a hésité à rejoindre William J. Clinton dans son Arkansas natal. D'abord elle sait que ce petit État sudiste et rural (deux millions d'âmes) est démocrate en politique mais conservateur de mœurs, et qu'une *Yankee* émancipée, antiraciste et débraillée comme elle sera mal reçue. Ensuite le charme et le dynamisme de son partenaire de Yale ne l'aveuglent pas : sa boulimie sexuelle est un péril pour leurs ambitions. Peu à peu, sous la pression des amis et des sondages, elle commence à se maquiller, à s'habiller, et à se faire appeler Clinton. La politique et le *business* commencent. Un de ses anciens courtiers en Bourse, Roy Drew, la décrit en peu de mots à *Business Week* (18 avril 1992) : « Elle faisait la même chose que tous ces *yuppies* (*Young Urban Professionals*) qu'elle disait représenter la Décennie Cupide... L'argent était extrêmement important pour les Clinton. »

Début avril 1994, *The Washington Post* révèle (seize ans après) les boursicotages un peu tangents de la First Lady, entre octobre 1978 et juillet 1979. C'est-à-dire au tout début du premier mandat de son mari comme gouverneur de l'Arkansas. Près de cent mille dollars de profit pour une mise de mille, placés à terme sur des produits aux cours très instables, comme le bœuf, le porc et le soja.

Hillary la Rouge s'est bourrée d'actions des labos pharmaceutiques, vendues juste avant qu'elles ne plongent d'un tiers, au lancement de sa réforme de l'Assurance maladie. Elle s'est goinfrée sur le dos suant de ses chéris, les mineurs noirs d'Afrique du Sud, avec des actions du diamantaire de l'Apartheid De Beers. Elle s'est gavée de quarante-cinq mille neuf cent quatre vingt dix-huit dollars contre deux mille quatorze, rien que sur la revente d'une licence bidon de téléphones cellulaires à Little Rock, déposée uniquement pour être revendue. Le fisc lui-même a fini par lui en témoigner sa considération...

Elle s'exhibe avec Arthur A. Coia, président de la *Laborers International* (surtout sicilienne) *Union of North America*. Ce « syndicaliste », voleur de retraites d'ouvrier, poursuivi par le ministère de la Justice pour ses liens actifs avec le crime organisé, allonge cent mille dollars pour la réélection de

William dit « Bill » Clinton, et le voici qui partage les *corn flakes* de Hillary à la Maison-Blanche, qui l'accueille à la tribune de son congrès de Miami, qui est convié à une réception pour l'empereur du Japon, qui se promène à bord d'*Air Force One* jusqu'en Haïti !

Bien d'autres scandales ont marqué le séjour des Clinton à la Maison-Blanche (1993-2001). Quatre cent mille dollars dans la poche d'une copine pour refaire le papier peint. *Bed & Breakfast* hors de prix pour les milliardaires de gauche. *Travelgate*. Suicide présumé de l'ami Vincent Foster. Énorme flop de la réforme de la Sécu, *Health care*. Et bien sûr une avalanche de scandales sexuels, l'affaire Monica Lewinski n'étant que la plus médiatique.

Hillary la nie d'abord avec plus d'aplomb encore que le héros. Elle a l'habitude. Depuis 1996 l'*Independent Counsel* Kenneth Starr la persécute sur les affaires Whitewater, Travelgate et Filegate^[23]. Les accusations contre son William « sont fausses – absolument. » Alors pourquoi sont-elles lancées ? « Il y a eu un effort concerté pour saper sa légitimité comme président, pour défaire beaucoup de ce qu'il a pu accomplir, pour l'attaquer personnellement quand il ne pouvait pas être défait politiquement. »

Quand W. C. est acculé – après avoir menti sous serment – à faire des aveux publics, son associée feint de tomber des nues et de souffrir, alors qu'on ne pouvait pas faire tomber une épingle sur le sol de la Maison-Blanche sans qu'elle le sût, et alors qu'elle gère méthodiquement, froidement (hélas), le donjuanisme frénétique de Bill depuis leur rencontre à l'Université de Yale !

La comédie de la « brouille » était vitale, explique le conseiller politique de Clinton depuis l'Arkansas, Dick Morris, dans *Rewriting History*, « car elle donnait substance à l'idée qu'ils avaient un vrai mariage. Et un rapprochement était essentiel, permettant (à Hillary) d'attirer l'argent et le soutien politique dont elle aurait besoin pour se présenter » à des élections dans l'avenir. Klein enfonce le clou : « C'est Monica qui a transformé Hillary d'un jour à l'autre en figure sympathique et en martyre nationale. Et c'est Monica qui lui a pavé la route du Sénat des États-Unis »

Un dernier mot sur la qualité de « victime » de Hillary dans l'affaire Monica. Ce qu'elle a pris dans la figure (et pas ailleurs, et surtout pas dans le cœur), ce sont d'abord trois boomerangs qu'elle avait lancés de toutes ses forces.

1.- D'abord, le vagabondage sexuel, le rut incontrôlable d'un homme de

cinquante ans, son épouse légitime ne peut-elle vraiment rien pour les apaiser ?

2.- Ensuite, d'où sortait cette malheureuse Monica Lewinski ? De la clientèle (au sens romain antique) d'obligés de Walter Kaye, un de ces richards qui payaient une nuit à la Maison-Blanche plusieurs centaines de milliers de dollars. Quand il a demandé au bureau de la Première dame un stage pour Monica, impossible de refuser, malgré la médiocrité de la candidate et la fâcheuse réputation – *kiss and tell* – de sa mère.

3.- Enfin, grâce à qui la Justice et le Parlement ont-ils pu se permettre de tanner pendant des mois « l'homme le plus puissant du monde », le doigt sur la force de frappe, avec des questions auxquelles j'aurais personnellement répondu par une bonne paire de claques ? Grâce à *Sister Frigidaire*, bien sûr, et à son *Violence against Women Act* (recopié en France sous Chirac et Jospin, Royal en promettant une deuxième édition), aux termes duquel le moindre flirt est passible du baignoire, après une longue coloscopie en public.

Quand elle est élue au Sénat, commence vraiment son « recentrage » en vue de la présidentielle. Elle vient de l'extrême gauche ? Eh bien, elle en est revenue ! Une délégation de femmes de progrès venues au Capitole lui faire du *lobbying* pour l'extension du *Child Care* (couverture maladie fédérale des enfants) le découvre à ses dépens. « Je ne vais pas gaspiller mon capital politique dans un projet voué d'avance à l'échec », leur répond brutalement la signataire d'*It Takes a Village*. Ses interlocutrices tentent de discuter. « Si vous ne comprenez pas ma position, il n'y a rien de plus à dire. J'ai d'autres gens qui m'attendent... Good-bye ! » Et elle les plante là. Les pauvres femmes se regardent, sidérées : « On l'avait soutenue, on avait collecté de l'argent pour elle, et maintenant on était là bouche bée. Elle l'a pris de si haut, elle était si arrogante... si Hillary. » La tête du groupe essaie de sous-titrer le film pour Klein^[24] :

« Je pense que l'ambition de Hillary a tout simplement pris le dessus, et qu'elle fera n'importe quoi pour parvenir à la Maison-Blanche, y compris larguer *Child Care*. »

En 1999, les éditions Harper & Collins ont offert cinq millions de dollars à la coprésidente pour ses mémoires, épais volume qui n'a pas demandé la collaboration de moins de trois « nègres » connus. Simon & Schuster ont eu ces mémoires pour huit millions en 2000, surenchère adroitement glissée entre son élection et sa prestation de serment au Sénat, où ce business est interdit.

Un mois avant son élection comme sénatrice de New York (novembre 2000), Maman se proclame championne du mondialisme devant le *Council on Foreign Relations* : « L'Amérique a besoin d'un internationalisme renouvelé, pas d'un nationalisme ringard. » En novembre 2006, encore devant le CFR, elle redore son auréole de *War Goddess* (déesse de la guerre), rejette tout calendrier de retrait des troupes américaines d'Irak, demande la partition du pays, le renforcement de l'occupation en Afghanistan. Adoptant mot pour mot la rhétorique bushère, elle ajoute : « Surtout, le problème principal est la dissémination des armes de destruction massive et les États terroristes. » La vitrification de l'Iran ? « Aucune hypothèse n'est à écarter. » Alors, quand elle débat, en juillet 2007, avec des indigènes de l'Iowa, des moyens de retirer les *GIs* de l'Irak, il y aurait de quoi rire, si l'affaire n'avait déjà fait six cents mille morts avec sa complicité active.

« Je suppose que j'aurais pu rester à la maison et cuire des *cookies* et prendre le thé, mais ce que j'ai décidé de faire c'est de m'accomplir dans ma profession, où je suis entrée avant que mon mari ne soit dans la vie publique... » a lancé HRC à la face des "sexistes", mais aussi de millions de ménagères dont personne ne parle avec un tel mépris, sauf elle, la prétendue féministe.

Janvier 2008 : campagne pour l'investiture Démocrate à l'élection présidentielle. Hillary avait probablement prévu un « ticket » avec Obama en deuxième position... Elle n'avait certainement pas prévu qu'il lui passerait devant !

Décembre 2008 : la voici *Secretary of State* (ministre des Affaires étrangères) du premier président métis des États-Unis. Et plus va-t-en guerre que jamais.

Le 12 octobre 2009, elle déclare, au cours d'une interview, qu'elle ne se présentera plus à la présidence des États-Unis. Le 19 juin 2011 encore, deux Américains moyens avec lesquels je dîne à Paris en semblent convaincus... Seulement, ses ambitions présidentielles, HRC les a niées toute sa vie, son entourage faisant chorus au garde-à-vous. Monsieur Hillary déclare au *New Yorker* en 1994 qu'à la présidence, Madame... « Oh, elle y serait formidable. Mais je ne crois pas qu'elle s'y présentera – pas en cent ans ! » Madame elle-même, six ans après, minaude devant Dan Rather que la candidature suprême, « Les gens m'en parlent, mais c'est quelque chose que je ne prends pas du tout au sérieux ; ce n'est même pas dans le domaine de ma pensée. »

La parole de cette menteuse pathologique est absolument sans valeur.

Clotilde

Les États généraux de 1317 (et non la loi salique) exclurent les femmes du trône de France et les placeront ainsi à l'écart, ou du moins au second plan des intrigues sanglantes qui environnent toujours ce siège où l'on n'est pourtant jamais assis que sur son cul.

Mais jusqu'à Philippe V les femmes règnent, gouvernent et assassinent très bien. Il semble même que les rudes mœurs mérovingiennes les propulsent au premier plan, « ces êtres poétiques » (Tchékhov, d'humeur sarcastique), au lieu de les intimider. La chronique de Grégoire de Tours est éloquente à cet égard, et fourmille d'attentats, de meurtres, de violences dont les femmes sont les instigatrices, souvent les exécutantes. Voici une mère et une fille de sang royal qui se prennent aux cheveux, à la gorge, au-dessus d'un coffre à bijoux, et que leurs servantes séparent à grand peine. Voilà... On n'en finirait pas.

Le mieux, d'ailleurs, pour mesurer la température du temps et l'état de ses mœurs, est de s'arrêter, plutôt qu'à la frénétique Frédégonde, à la psychologie d'une reine réputée douce et pieuse, au point que l'Église l'ait canonisée. Il s'agit de sainte Clotilde, dont saint Grégoire rapporte tout naturellement ce doux prêche à ses enfants : « Que je n'aie pas à me repentir, mes très chers enfants, de vous avoir nourris avec tendresse ; soyez, je vous prie, indignés de mon injure, et mettez l'habileté de vos soins à venger la mort de mon père et de ma mère. » Il s'agissait ici d'obtenir le massacre des fils et petits-fils de son oncle Gondebaud, rescapés d'une longue série de boucheries familiales et générales, perpétrées par Clovis I^{er} son époux, et organisées par la sainte.

« Dieu tout-puissant, je te rends grâce ! s'écrie alors Clotilde, je vois enfin commencer la vengeance de mes parents et de mes frères ! »

« Ce dernier trait si profondément germanique, nous dit Henri Martin^[25], ce cri de l'âme, n'a certes pas été inventé par le chroniqueur. Clotilde, toute sainte que l'ait faite l'Église, manifesta longtemps après, par de plus terribles marques, cet esprit de vengeance aveugle et implacable. Chez les barbares les plus zélés pour la foi chrétienne, l'Évangile ne modifiait que bien lentement le fond du cœur ; le christianisme n'existait guère qu'à la surface, et le génie de la barbarie reprenait sans cesse le dessus sur les

nouvelles croyances. »

Clotilde n'en a pas moins été canonisée. Car il est admis que c'est sous son influence que Clovis a été baptisé par saint Rémi le 25 décembre 496, et la France avec lui !

Madame *, maîtresse du capitaine Coignet**

Le célèbre mémorialiste du I^{er} Empire^[26] n'est encore que sergent en 1809. Mais son supérieur, le capitaine Renard, l'invite à dîner à Paris, le fait asseoir « entre deux belles dames avec des plumes qui n'étaient pas fâchées d'être éloignées de leur mari », et chante la louange de ses exploits à la bataille d'Austerlitz, tandis qu'il se contente de rougir, en vrai héros.

Quelques jours plus tard, Coignet se retrouve dans le lit d'une des belles dames. Elle semble satisfaite de ses nouveaux exploits sur ce nouveau champ de bataille. Mais bientôt elle exige une lettre, et de grand style, d'un garçon abandonné qui gardait les vaches en grattant ses puces au lieu d'aller à l'école. Le pauvre écrit du mieux qu'il peut, en tirant la langue, une lettre d'amour qui aurait attendri un scorpion. Mais pas une dinde vaniteuse. Et celle-ci répond :

« Je n'ai pas trouvé dans votre lettre ce que je désirais ; d'abord point d'orthographe, et peu de style. »

La riposte du héros est foudroyante : « Madame, je mérite le reproche que vous me faites, et je m'y résigne. Cette lettre-ci, avec votre aide, sera parfaite ; je vous mets les vingt-cinq lettres de l'alphabet^[27] et tous les points et virgules qu'il faut pour faire une lettre digne de vous. Placez tout où il en manquera, et ma lettre sera digne de vous. Vous aurez suppléé à mes faibles moyens. »

Coignet conclut, dans ses *Cahiers* : « Je ne voulus jamais la revoir ; ses instances furent inutiles. »

Colette

Voir plus loin Mathilde de Morny.

Charlotte Corday

La propagande républicaine, en France, a gravé profond l'image d'une Charlotte Corday paysanne réactionnaire, catholique, royaliste, etc.

Elle se nommait, en réalité, Marie-Charlotte de Corday d'Amont, sa filiation remontant au XI^e siècle, en Normandie. Arrière petite-fille de Pierre Corneille, vingt-quatre ans, blonde, « Elle était éblouissante de beauté », dit un témoin oculaire, et son seul portrait, tracé en prison, le confirme. Et elle n'était ni catholique, ni royaliste ! « J'étais républicaine bien avant la Révolution », dit Charlotte devant ses juges, avant de repousser fermement les secours de la religion, au pied de l'échafaud. Élève émancipée de l'institution des jeunes filles nobles alors implantée à l'Abbaye aux Dames de Caen, on l'y soupçonne de quelques amourettes, mais son autopsie la montrera vierge.

Cette républicaine de style romain antique est révoltée par l'exécution de Louis XVI, qu'elle ne se privait pourtant pas de critiquer : «...un roi faible ne peut être bon. » Mais ses ennemis ne valent pas mieux : « Ces hommes qui devaient nous donner la liberté l'ont assassinée. Ce ne sont que des bourreaux. »

Le bourreau qui l'indigne le plus, c'est Jean-Paul Marat. Médecin et philosophe aigri et raté, son journal *L'Ami du peuple* a inspiré les massacres de septembre 1792. Député de Paris, Marat persécute les Girondins. « Je les ferai tous guillotiner ! » dira-t-il à Charlotte.

Elle est parvenue auprès de lui, non sans peine. Le voyage de Caen a duré 44 heures. La jeune fille descend à l'hôtel de la Providence, près de la place des Victoires, le 11 juillet 1793. Le lendemain, elle flâne dans Paris, qui lui est inconnu. Le 13 à l'aube, par la rue Croix-des-Petits-Champs (où résident aujourd'hui les royalistes d'Action française), elle va acheter un fort couteau pour quarante sous, au 177 galerie de Valois, près du ci-devant Palais-Royal. Elle prend ensuite un fiacre à destination de la rue des Cordeliers, de l'autre côté de la Seine. La concierge de Marat l'éconduit une première fois. Charlotte revient vers onze heures du matin et se faufile jusqu'au premier étage. Cette fois, c'est la compagne de l'ami du peuple qui la repousse.

Mlle de Corday retourne à son hôtel et y rédige un billet promettant à Marat des révélations sur les complots des Girondins réfugiés à Caen ; elle le fait porter par la « petite poste », qui distribue les plis dans Paris toutes les deux heures. Puis elle va fourbir ses armes : se faire friser, poudrer et parfumer chez un perruquier. À 7 heures du soir, elle charge une troisième fois. Bousculade et tapage à la porte de Marat, gardée par des femmes que la

beauté de Charlotte exaspère. Le bruit parvient au député, qui ordonne que l'on laisse entrer. Il reçoit gracieusement dans sa baignoire, où il tente de soulager l'eczéma qui le ronge. « Les cheveux gras entourés d'un mouchoir sale, le front fuyant, les yeux effrontés, les pommettes saillantes, la bouche immense et ricaneuse, la poitrine velue, les membres grêles, la peau livide, tel était Marat », écrira Lamartine. Assise près de la baignoire, Charlotte dévoile quelques « révélations ». Marat prend des notes, demande des noms, promet du sang. Le jeune fille sort alors son arme de son corsage et frappe, sectionnant la carotide du journaliste. Il hurle, ses amazones font irruption et maîtrisent brutalement la meurtrière.

On est le 13. Elle est jugée le 16, guillotinée le 17. Entre-temps, elle a charmé tout le monde, fors Fouquier-Tinville, l'accusateur public, furieux de ne pouvoir lui faire avouer un complot. Son « frère au col dégrafé », André Chénier, lui consacre une ode qui lui coûtera la tête, tranchée un an plus tard.

Coré

— Poussez-vous ! Mais poussez-vous donc ! Laissez-moi passer !

La file d'attente ondule comme un gros python paresseux, attaqué par une souris. Véhémence et la voix stridente, la jeune femme exige la priorité absolue pour acheter un billet d'avion.

La scène est surprenante, car elle ne se déroule pas au pays du « Système D », mais à l'aéroport de Boston (Massachusetts, États-Unis), peu après la Seconde Guerre mondiale.

Très vite, dans la surprise et la réprobation des autres voyageurs, Coré parvient au guichet. Elle n'a plus qu'à évincer un petit bonhomme rondouillard qui était déjà en train de payer son billet. « Laissez-moi passer ! » Comme le bonhomme n'obtempère pas assez vite, la jeune femme élève encore la voix :

— Mais poussez-vous donc ! Vous ne savez pas à qui vous avez affaire ! J'ai priorité absolue ! Je suis la première opérée du cœur ! La première au monde ! Ça ne vous dit rien ? Grossier personnage ! Apprenez que j'ai été opérée ici même, à Boston, en août 1938, par le Docteur Robert E. Gross ! Première ligature du canal artériel au monde ! Par le Docteur Gross !

Vaincu, le petit bonhomme ramasse son argent et s'écarte, en s'inclinant très profondément, et très silencieusement, car le Docteur Robert E. Gross, c'est lui.

Florence Cousin

Ne parlez pas d'elle au camarade Mouchard, dit Laurent Joffrin. Il était directeur du quotidien *Libération*, début 2009, et Serge July vidé par le nouveau propriétaire, Edouard de Rothschild, Joffrin avait organisé une petite charrette supplémentaire pour éponger un peu le déficit permanent du journal.

Florence Cousin avait vingt-cinq ans d'ancienneté dans la boîte (comptable puis secrétaire de rédaction). Mais cette bourgeoise rouge (échappée de Notre-Dame-de-Grâces-de-Passy) avait passé ces vingt-cinq ans à emmerder les bons « maos », notamment en animant la CGT-Libé aux côtés de Jean-Paul Cruse. Et voici qu'elle a perdu son mandat de déléguée syndicale ! Allez hop, Mémère, monte dans la charrette la première, avec un pourboire dérisoire, trois mois de salaire ! pour vingt-cinq ans d'« insuffisances professionnelles »^[28]. Mais la méchante désobéit. Elle s'installe dans le hall d'accueil de la rue Béranger, en grève de la faim. Et le scandale va durer quatre semaines, retentir jusqu'au bout du monde, et faire éclater la CGT. La Filpac-CGT lâche Florence (comme la majorité du personnel, qu'elle se crevait naguère à défendre), mais le SGLCE-CGT et le PCF la défendent avec acharnement, bloquant la diffusion du journal au cours de deux week-ends, les seuls moments où il n'est pas déficitaire.

Joffrin perd ses nerfs et on le voit dans une vidéo du Web rudoyer deux frêles petites vieilles de la CGT, venues encourager leur camarade. Au bout du compte Rothschild lâchera la monnaie, et Cousin partira en ambulance avec des indemnités très substantielles. À l'heure où j'écris, trois ans après ses exploits, Florence Cousin cherche encore un emploi, si je suis bien informé. À cinquante ans, avec son pedigree, son courage manifeste doit lui servir tous les jours.

Nancy Cunard

C'est l'héritière scandaleuse d'avant-guerre. « Elle change de nom de temps en temps », dit le narrateur de *Girl Out Back* par Charles Williams à propos de l'actrice muette Pola Negri, oubliée mais remplacée en 1957. Ce me semble vrai aussi, dans la comédie humaine, du personnage indispensable de l'héritière excentrique. Preuve *a contrario* : avez-vous

entendu parler de Casey Johnson ? Elle était pourtant plus riche et plus sensationnelle que Paris Hilton (voir plus loin), avec son arrogante homosexualité et sa mort suspecte à trente ans, début 2010... Mais l'économie médiatique ne tolère qu'une interprète à la fois, pour l'emploi d'héritière scandaleuse.

Nancy Cunard est sans doute la plus brillante. Elle est née en 1896 en Grande-Bretagne, héritière de l'héritier des *Cunard Lines*, puissante compagnie de navigation transatlantique. Son père le baronnet Cunard et sa mère, Américaine mondaine, la négligent. Son amant désespéré, Louis Aragon, écrira dans son *Roman inachevé* (1956), trente ans après leur liaison : « Tu me parles de ton enfance et ta tête est sur mes genoux \ Dans la chambre au premier (1 rue Le Regrattier dans l'île Saint-Louis, *ndla*) qui pour nous sera les jardins d'Armide (...) Raconte-moi ton univers raconte-moi ta solitude \ Ne sortons pas restons devant les cuivres de la cheminée \ Ton père te ressemble il est sombre à la fin de la journée \ Les souliers te font toujours mal la gouvernante a la voix rude (...) Tout ce long temps tout ce long temps de notre enfance qu'on gaspille \ Chaque mot que tu dis en moi s'enfonce à la façon d'un clou \ Chaque mot que tu dis de ton passé me rend triste et jaloux \ Femme ô femme que ne t'ai-je connue alors petite fille... »

Était-elle vraiment moins dangereuse ? À trente ans, elle a laissé son mariage et son utérus en Angleterre, elle dicte littéralement la mode et le style Art déco à Paris depuis 1920, c'est une beauté translucide qui ne fait qu'une bouchée de Louis Aragon, après des dizaines d'autres. Le malheureux en tombe amoureux et elle lui impose son train de vie de richarde, ses sorties habillées, ses saouleries violentes, avant de le traîner à Venise, cadre rêvé pour le balancer au profit d'un pianiste afro-américain.

L'éminent poète tente de se suicider. Il est sauvé de justesse, mais c'est pour tomber dans les griffes d'Elsa Triolet (voir plus loin) et par conséquent dans celles de la police soviétique. On le doit indéniablement à la milliardaire gauchiste, alcoolique et droguée Nancy Cunard.

Elle continue à se radicaliser, dispensant sa solidarité aux Républicains espagnols, sa science à l'Angleterre hitlérophobe et ses nobles sentiments aux nègres d'Amérique. Elle n'est tout de même pas inaccessible à une certaine prudence, ne s'attardant pas en Espagne rouge et renonçant à une tournée dans le Sud des États-Unis au bras de son pianiste noir.

Ce n'est pas lui, mais Aragon – qu'elle a bafoué, désespéré avec lui –, qu'elle appelle en 1960, quand à Londres on l'enferme dans un asile de

fous. Il répond, ameute le public à la « une » des « Lettres françaises », et elle est libérée. C'est le dernier geste. En 1965, Aragon ne répondra plus quand Cunard sera ramassée par Police-Secours dans un caniveau du quartier Latin, pesant trente-cinq kilogrammes et hospitalisée à Cochin pour y mourir. Ne lui avait-il pas assez rendu le bien pour le mal ?

L'*Oxford Dictionary of National Biography* annihile l'allégation infondée et sensationnelle, mille fois copiée/collée sur Internet, selon laquelle Nancy Cunard mourut « sans le sou ». Elle possédait encore quatorze mille neuf cent cinquante-trois livres sterling. Le salaire horaire minimum, en 1966, était d'une livre sterling quarante. L'héritière disposait donc encore de quarante-et-un ans de salaire. Sans avoir jamais travaillé.

D

Dalila Rachida

Dati Alexandra

David-Néel

Déjanire

Lucie Delarue-Mardrus

Jeanne Deroin

Dominique Desanti

Virginie Despentès

Phûlan Devi

Diane Bernardine

Dohrn

Arielle Dombasle

Caroline Dublanche

Pauline Dubuisson

Cécile Duflot

Marguerite Durand

Marguerite Duras

Andrea Dworkin

Dalila

J'ai coutume, quand je picole avec mes vieux amis, de me lamenter en chœur avec eux sur les tours que nous ont joués nos (ex-) épouses. De gémir sur les farces que nous font nos jeunes maîtresses...

Quand je suis à jeun, je prends parfois conscience de la sagesse – et de la chance – que j'ai eues d'épouser une vierge élevée à Passy. Naturellement, elle m'a rendu à peu près enragé, et complètement dépouillé^{29} avant de m'abandonner comme trop vieux et trop pauvre^{30}.

Je la remercie de sa modération. Car j'aurais pu, comme Mohamed Mekkaoui, jugé en mars 2003 à Marseille, épouser une « Dalila, chanteuse de raï ». Et maintenant je serais en cabane pour le restant de mes jours : Mohamed a pris trois ans ferme pour avoir un peu dérouillé l'artiste « après

six jours d'absence du domicile conjugal » ! « J'étais très jaloux », a avoué le malheureux, en chuchotant, puisque c'est une obscénité, à présent, chez les Roumis. Ses crétins d'avocats ont plaidé le « choc des cultures ». Ah bon ? La culture française, à présent, c'est de porter le petit déjeuner à Madame au lit avec son gigolo ? Et de tenir la chandelle, aussi ?

Ma femelle, cette douce victime, me menaçait souvent de produire sa prétendue « collection de certificats médicaux »⁴³¹¹.

Elle ne les a pas sortis, même pour le divorce. Même, ce démon m'a été parfaitement fidèle pendant quinze ans... Et maintenant, je mesure avec quelle aisance certaines autres femmes emplissent prisons et cimetières...

Ah, j'oubliais : Dalila a « passé l'éponge » (elle est trop bonne) et « veut reprendre la vie commune ». Elle a compris que son « bourreau » l'aimait et la soignait comme il faut. Trop tard, andouille. Tu le reverras dans trois ans. Peut-être.

Rachida Dati

Née à Saint-Rémy (Saône-et-Loire) en 1965 d'un Marocain et d'une Algérienne, elle a établi un record de discrimination « positive », non sans exaspérer ses bienfaiteurs.

On ne peut pas la garder très longtemps au collège catholique de Chalon-sur-Saône. Transférée au lycée public Mathias, elle y « frôle l'exclusion » également, selon ses biographes. Bac D en 1983.

À l'université, Rachida commence par rater deux premières années de médecine (ouf). Trois ans (au lieu de deux) pour décrocher un DEUG à Dijon. Licence en 1990, maîtrise de sciences économiques en 1991, à vingt-cinq ans ! Aucun diplôme après deux ans à l'Institut supérieur des Affaires. Mais il y a bien quelque chose que Dati sait faire, puisqu'elle rejoint Jacques Attali, ce grand honnête homme, à la Berd en 1993. Maîtrise en droit public à l'ancienneté, pardon, « validation des acquis professionnels », en 1996, mention passable. École nationale de la Magistrature de 1997 à 1999. Elle sort 116^e sur 154. Elle a trente-quatre ans ! C'était la scolarité d'un ministre de la Justice ! Et *Le Canard enchaîné* la croit falsifiée !

Le moteur de cette brillante scolarité, on le soupçonne en constatant quel est le thème constant des *lapsi... linguae* de Rachida dans les médias.

Excluant « des taux de rentabilité à 20-25 % avec une fellation quasi nulle »

(Anal +, 26 septembre 2010). Ou brandissant « un gode, euh... un code qui sera finalement un code des bonnes pratiques »... sexuelles ? (LCI, 1^{er} avril ! 2011).

Mariée en novembre 1992, démariée en décembre. Fille-mère en 2009. Parmi les « rencontres » qui ont jalonné et « boosté » sa carrière : Attali, déjà cité, Albin Chalandon, Marceau Long (Conseil d'État) et enfin, et surtout, Nicolas Sarközy et son épouse Cécilia, qui déclare à son propos : « C'est plus qu'une amie, c'est ma sœur. Je ne la lâcherai jamais. Je connais tout d'elle. Elle est de la race des seigneurs » (*sic*). Dati suit le grand homme à talonnettes aux ministères de l'Intérieur (2002) puis de l'Économie (2004).

Sarközy président (2007), Rachida devient ministre de la Justice. Ses directeurs de cabinet et ses proches collaborateurs démissionnent les uns après les autres, tous les trois mois, exaspérés. Deux de ses frères, Jamal et Omar, multiplient les condamnations pour trafic de drogue, violences conjugales, et cætera. Avocats et magistrats prennent mal les réformes dont elle est chargée, notamment celle de la carte judiciaire, d'où sont rayées par dizaines les juridictions d'une institution pourtant débordée.

En 2008, Dati est parachutée maire du VII^e arrondissement de Paris. En 2009, députée européenne, elle quitte le gouvernement. Et en 2011, le cumul susdit lui semble insuffisant, puisqu'elle attaque violemment le Premier ministre Fillon, lorsqu'il quitte la Sarthe à destination de Paris et de sa circonscription législative...

Alexandra David-Néel



Il faut être beaucoup plus misogyne que nous pour voir une simple emmerdeuse dans cette personnalité extraordinaire. Nous entendons même ici opposer son œuvre et son courage à l'inconsistance de certains « oiseaux aimables, au précieux plumage », comme Alexandra appelait les féministes gavées du modèle courant.

Elle est née en 1868 à Saint-Mandé (porte Est de Paris) et morte centenaire (1969) à Digne (Basses-Alpes). Elle a cent fois vécu. Franc-maçon, première chanteuse à l'opéra de Hanoï, journaliste, écrivain, maîtresse puis épouse convenable (de Philippe Néel, entre 1900 et 1911), exploratrice, ethnographe (Inde, Tibet de 1911 à 1925 et Chine de 1937 à 1946).

Alexandra est surtout célèbre pour être parvenue à s'introduire (déguisée) à Lhassa, capitale xénophobe de la dictature théocratique tibétaine. Mais elle laisse une œuvre écrite considérable, elle est une gloire sportive de la France et elle force l'admiration du sexe opposé. Et c'est en cela, en définitive, qu'elle est tout de même une sacrée emmerdeuse !

Déjanire

Le demi-dieu Héraclès (Hercule en version latine) était marié, et il s'en est trouvé aussi bien que toi, lecteur échaudé sans rien de divin, et moi-même, et tous nos copains. Son épouse délaissée, Déjanire, lui fait parvenir la tunique de Nessus, souillée du sang de ce centaure et de celui de l'hydre de Lerne (l'un et l'autre saignés par son mari). Elle pense que l'apprêt un peu spécial de cette tunique agira comme un philtre d'amour. C'est un poison que le héros ne peut arracher de lui et qui le tue à petit feu. Allégorie du mariage ? Demandez-le à Sophocle, qui a traité l'affaire dans une tragédie, *Les Trachiniennes*, vers 450 avant Jésus-Christ.

Lucie Delarue-Mardrus

Épouser Philippe Pétain ? Fi donc ! Il n'est que capitaine. Que se serait-il passé si le roi de Vichy avait été marié à une flamboyante homosexuelle comme Lucie (1874-1945) ? Il est permis de rigoler un peu en l'imaginant...

Quand j'étais en pension au lycée Albert-Sorel (de l'Académie française) à Honfleur (Calvados), on ne nous parlait jamais des vedettes locales. Pas un mot de Lucie Delarue-Mardrus, rien sur Albert Sorel (dont j'apprends avec stupeur, quarante ans après, qu'il a consacré un livre à la susdite lesbienne), et même pas une allusion à Alphonse Allais. L'on nous récitait le programme, et nous ricanions, préparant la Grande Révolution culturelle et prolétarienne de mai 1968 (en expliquant aux potaches ruraux la baisse tendancielle du taux de profit, clandestinement).

Contre-coup : j'ai fait ce rêve atroce et pénétrant que Monsieur l'Éditeur m'obligeait à me tortorer les soixante chefs-d'œuvre de Lucie, de « Thoborge, reine de mer » à « Sapho désespérée », avant de rédiger sa notice. Soixante volumes ! Elle en avait des loisirs, la prestigieuse « auteure », comme on écrit brillamment au XXI^e siècle. En 1905, Jules Renard s'interrogeait encore : « Les femmes cherchent un féminin à *auteur* : il y a *bas-bleu*. C'est joli, et ça dit tout. À moins qu'elles n'aiment mieux *plagiaire* ou *écrivaine*. »

Vaine ? ! Oooh...

Jeanne Deroin

Née en 1805, elle ne fait pas parler d'elle avant 1848, à l'âge de 43 ans. D'abord ouvrière lingère, mariée, mère de trois enfants, elle est saisie sur le tard par le féminisme ; dans sa curieuse variété chrétienne et socialiste utopique (saint-simonienne). Deroin fonde un journal féministe puis, en 1849, tente de se présenter aux élections législatives. Les femmes alors ne votant pas, même George Sand juge son initiative déplacée et prématurée. Napoléon III au pouvoir (1851), elle s'exile à Londres, où elle meurt en 1894.

Dominique Desanti

Stalinienne, féministe et tiers-mondiste. Elle est née Persky en 1919, à Moscou, où son père, demi-Russe, était en mission pour la France. Il l'a élevé seul à Paris, dans un milieu d'émigrés russes anti-communistes. Passionnée de théâtre et de danse, elle enseigne le tango aux normaliens de la rue d'Ulm et épouse (en CDD) l'un d'eux, Jean-Toussaint Desanti, en 1938, faisant croire à son père qu'elle en est enceinte. Émancipée, elle se lance dans le journalisme. La Résistance la conduit au Parti communiste et à sa presse. En 1956, après l'insurrection de Budapest, elle s'éloigne et passe au *Monde*, aux *Temps modernes*, se liant à Sartre, Beauvoir, Lacan, Aragon et Triolet. Elle a publié de multiples biographies littéraires. Bréhaigine volontaire. Décédée à Paris le 8 avril 2011, « une figure du IX^e arrondissement ».

Virginie Despentes

Née à Nancy en 1969, « année érotique ». Elle migre à Lyon pour s'y droguer et prostituer. Son premier roman, *Baise-moi*, paraît chez Florent Massot, éditeur du « slam » et du graffiti. Elle le lâche pour Grasset dès que ça marche. La cocaïne est sa source d'inspiration :

« J'ai écrit mon roman *Les Jolies Choses* en trois-quatre jours sous coke (...) Personnellement, je ne pense pas que j'en sois revenue, je ne suis plus pareille émotionnellement. Quelque chose en moi a changé, un équilibre chimique a été transformé : crises de larmes, nervosité... » (*Le Monde*, 18 avril 2006).

Elle écrit aussi qu'il « est temps pour les femmes de devenir les bourreaux », illustrant cette variété de féminisme, criminelle, dans son film pornographique *Baise-moi* (2000), comme dans *Toujours aussi pute* (2004),

pour la revue *Bordel*, diffusée par Flammarion. De 2004 à 2005, elle tient un blog où « régulièrement j’expliquais que j’allais mal, ce qui constitue quand même mon activité principale. » Citons encore *King Kong Théorie* (2006), « manifeste pour un nouveau féminisme » tournant autour de la prostitution, de la pornographie et du

viol. Miam miam... On attend avec impatience le féminisme peppermint, le féminisme trisomique et ainsi de suite. Mais restons-en là, non sans nous demander si la société avide d’une telle marchandise n’est pas un peu brindezingue...

Phûlan Devî

La société indienne est des plus violentes au monde – n’en déplaise aux niais qui ne la veulent voir que par les bésicles du machiavélique révolutionnaire nationaliste Gandhi, prétendu non-violent.

Phûlan Devî (1963-2001) fut une victime et actrice remarquable de la violence indienne. Née dans une caste inférieure, elle est vendue... pardon, mariée à onze ans. Esclave domestique, battue et violée, elle dort avec le bétail. Révoltée, elle s’évade et regagne son village. La société indienne ne lui laisse dès lors le choix qu’entre la prostitution et la mort. Non seulement Phûlan refuse ce sort, mais elle revendique un terrain dont sa famille avait été spoliée par un cousin. Celui-ci lui organise un viol collectif, puis la livre à une bande de “dacoïts”, brigands locaux. Leur chef de haute caste est bientôt abattu par ses propres hommes pour les beaux yeux de la rebelle, qui apprend vite le métier de bandit, et devient chef de la bande.

Mais une autre bande la capture. Viol collectif de routine. Un brahmane lui permet de s’évader (sous prétexte de la violer à son tour) : il est brûlé vif. Phûlan ne vit plus que pour la vengeance. Le 14 février 1981, elle investit avec son gang le village de ses tortionnaires, assassins de son amant. Elle fait abattre vingt-deux personnes, toutes de haute caste, par ses intouchables commandés par une femme ! Scandale. Massacre très inconvenant.

Indira Gandhi, Premier ministre, s’en mêle. Mais la « Reine des Bandits » échappe encore deux ans à la police, avant de négocier sa reddition, publique et triomphale, en 1983.

Libérée en 1994, elle adhère à un parti socialiste et est élue députée ! Adulée des basses castes et convertie au bouddhisme, l’arrivée au pouvoir du B.J.P., parti fondamentaliste hindouiste, est un revers mortel pour elle. Le 25

juillet 2001, elle est abattue de six balles devant son domicile, dans un quartier ultra-sécurisé, en principe, de La Nouvelle-Delhi. Un représentant de la caste de propriétaires terriens, qu'elle avait si bien matraquée pendant sa carrière criminelle, revendiquera l'assassinat. Bollywood lui a consacré un film, *Bandit Queen* (1996), et Robert Laffont a publié son autobiographie en français.

Diane

Artémis, la Diane italique, protectrice des femmes et des bêtes sauvages (ce n'est pas de ma faute), est une des douze divinités majeures du panthéon gréco-romain.

Malgré les infâmes insinuations de Charles Baudelaire – « La diane chantait dans les cours des casernes » –, la chasseresse était vouée à la virginité perpétuelle et, loin d'assombrir son existence, ce vœu lui procura maintes distractions : on peut dire en effet qu'Artémis passait son temps à se venger de quelqu'un ou de quelqu'une.

Le géant Tityos entreprend de violer sa mère Léto : il meurt criblé de flèches.

Niobé décrie la stérilité de Léto, qui n'avait enfanté qu'Artémis et son jumeau Apollon (excusez du peu) : les charmants bambins massacrent les quatorze rejetons de Niobé.

La nymphe Callisto, compagne préférée d'Artémis (non contente de s'appeler « la plus belle » selon l'étymologie), rompt ses vœux de chasteté : la déesse la change en ourse et lui plante une flèche dans les fesses en guise de viatique.

On explique de cinq manières différentes la fin du géant Orion, à qui Artémis envoie une flèche, ou peut-être un scorpion... Peu importe d'ailleurs de quoi et comment : elle est à nouveau vengée d'un sale mec, et c'est bien là l'essentiel, n'est-il pas vrai ?

C'est Apollon qui venge sa sœur assaillie par les géants lubriques Otos et Ephialtes : il lance un cerf agile entre eux, et ces deux beaufs se transpercent mutuellement de leurs javelots.

Le temps de régler son compte à Gration, et Artémis renvoie l'ascenseur à son frère en le vengeant à coups de flèches de Coronis, une inconstante.

Le chasseur Actéon surprend au bain la chasseresse : Abracadabra ! Elle

le transforme en cerf et ses propres chiens le dévorent.

Enée, un autre mortel, néglige son culte ? Un sanglier enragé dévaste sa région.

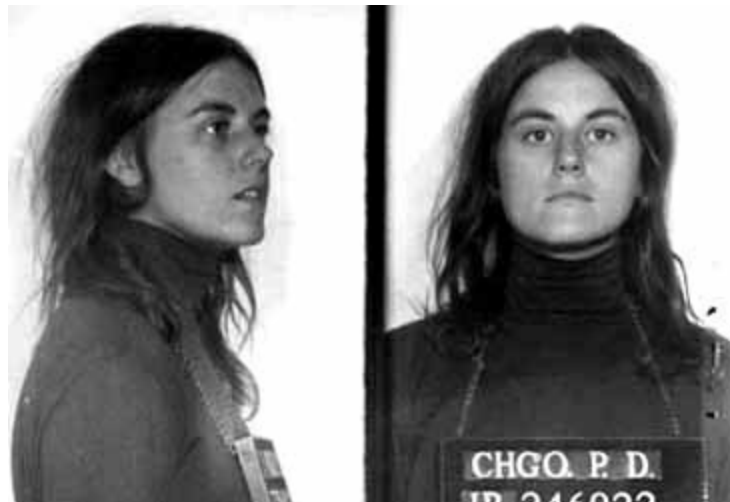
Même négligence d'Admète au moment de son mariage ? Par les soins de l'aimable divinité, son lit nuptial grouille de serpents.

Enfin, c'est pour apaiser la colère d'Artémis (et se concilier la météo) qu'Agamemnon en partance pour Troie doit sacrifier sa fille Iphigénie, ce qui va encore faire des histoires à n'en plus finir.

Que voilà un heureux caractère ! Et quel mécréant ne voudrait, au risque d'être changé en bouc, conseiller à l'aigre bréhaigne le remède indiqué par Arthur Cravan à une Marie Laurencin qui avait la maladie de peindre : une bonne flèche dans le carquois ?

Pourquoi diable le cerf Actéon fut-il si timide et n'encorna-t-il pas ses chiens et tout ce qui était à sa portée ? C'était pourtant alors le temps des Minotaure et des Pasiphaé, et non encore celui des bégueules comme cette duchesse d'Orléans qui, lorgnant un étalon bien constitué dans la cour de sa mesure, soupirerait : « Quel dommage que ces animaux aient les pieds si durs... »

Bernardine Dohrn



Malgré ce prognathisme^[32] qui dépare tant de beautés nord-américaines, la terroriste rouge Dohrn ne manquait pas de charme, en 1968, quand elle s'efforçait de mettre son pays à feu et à sang, pour « la destruction de l'impérialisme américain et la constitution d'un monde sans classes : le communisme mondial... » Son charme, et particulièrement celui de « ses

jambes incroyables », certains radicaux des *sixties* se les rappellent encore avec émoi (aussi). Elle en jouait, discourant en mini-jupe et cuissardes ; mais aujourd'hui, bien sûr, elle hurle en pantalon contre ces remarques « sexistes ».

Rouge, Bernardine ? Certes, mais pas folle, la guêpe. Elle ne s'est jamais frottée aux prolétaires des abattoirs de Chicago, leur préférant le docile William, son cadet de deux ans, fils de Thomas Ayers, président de la principale société d'électricité de l'État d'Illinois (États-Unis).

Un abattoir à son goût, c'est celui où l'actrice Sharon Tate, enceinte de huit mois, a été massacrée en 1969, sous l'influence du petit maquereau Charles Manson, qui escomptait déclencher une guerre raciale favorable aux Noirs (qui viendraient ensuite mendier ses directives). La dirigeante marxiste-léniniste a commenté la boucherie en ces termes : « D'abord ils ont tué ces porcs, après ils ont dîné dans la même pièce avec eux, après ils ont même planté une fourchette dans le bide d'une victime ! Génial ! »^[33]

Fin 1968, je tentais (bien en vain, parmi des râteliers d'armes de guerre) d'inculquer le marxisme orthodoxe (*id est* trotskiste) au « chapitre » texan des *Students for a Democratic Society, SDS*^[34].

Bernardine, elle, préparait un putsch contre cette organisation de masse. À son congrès de Chicago (été 1969), elle en dissocia quelques dizaines d'agités du bocal, drogués et partouzeurs, pour fonder *The Weather Underground*, qui devait faire la pluie et le beau temps (*Weather*) depuis les égouts (*Underground*), au moyen d'attentats à l'explosif^[35].

Après quelques années de clandestinité plutôt peinarde (deux enfants y sont nés), Dohrn et son petit mari honnête se sont rendus aux autorités. Blanchis d'une kyrielle de crimes par... une erreur de procédure ! ils sont aujourd'hui encore des mandarins respectés de l'Université de Chicago, prêchant leur idéologie sanguinaire à peine retouchée d'amphi en théâtre, et fricotant même avec leur célèbre concitoyen Barack Obama.

Arielle Dombasle

Début 2000, Bernard-Henri Lévy téléphone à Jacques Colin^[36] pour dénoncer Philippe Sollers, qu'il a surpris à acheter *Voici* « au kiosque à l'angle du boulevard Raspail et du boulevard Montparnasse ». Puis BHL en vient au fait :

— Je ne vous appelais pas pour ça, mais parce que, la semaine prochaine, c'est l'anniversaire d'Arielle et elle n'aimerait pas figurer dans votre horoscope, vous savez, là où vous indiquez les dates de naissance des artistes. Arielle déteste qu'on mette sa date de naissance...

Colin promet sans broncher et sans signaler au génial « nouveau philosophe » qu'il vient de répondre à un lecteur indiscret, dans le numéro précédent de *Voici*, que personne ne sait si Arielle Dombasle est née en 1955 ou en 1958 ! « Pétrograd 1915 » sera même suggéré par un « humoriste » de la radio Europe 1, en décembre 2011.

Caroline « Euh... Mmm... » Dublanche

Elle confesse et morigène les insomniaques angoissés cinq nuits (23 heures-1 heure) par semaine sur la radio Europe 1. « Vous avez vraiment cessé de... Euh... Mmm... boire ? Parlez bien dans le... Euh... Mmm... téléphone. »

La Madone des Angoissés est immortelle, bien sûr. Elle change de nom de temps à autre, c'est tout. On se l'est infusée trente ans à Franc Sphincter sous le nom de Macha Béranger (1941-2009). Une actrice manquée. Dublanche, elle, née en 1966, est une psychologue réussie. Oh, pas couverte de diplômes...

Un DESS tout de même, et plusieurs années de pratique, entre l'association Enfance et partage, la Fondation Rothschild et le Planning familial.

Ce n'est pas seulement sa diction qui m'exaspère. C'est surtout son conformisme politiquement correct. Elle est capable de mouliner une heure des notions (antiracistes, *gay friendly*, etc.) auxquelles il est interdit de répliquer, de par la loi, fait-elle remarquer elle-même, cyniquement. Par exemple, je l'ai entendue débagouler une heure entière sur « les violences faites aux femmes » avant de lâcher seulement, de haut : « Oui, personne ne dit le contraire » quand un auditeur lui a parlé des violences faites aux hommes. Top chrono : une heure pour les femmes, deux secondes pour les hommes. Qui sont pourtant 20 % des victimes de violences conjugales mortelles.

Parfois, exceptionnellement, échappent à Caroline Dublanche des propos personnels ou pas tout à fait conformes. J'avoue que je me suis relevé pour noter cette sentence : « La sexualité pour une femme c'est quoi ? C'est le

moyen de s'attacher un homme. »

Eh non, le concombre ne tond pas la pelouse.

Pauline Dubuisson

J'aurais du mal à expliquer pourquoi le sort de Pauline Dubuisson « m'arrache l'âme » : elle fait tout pour se rendre odieuse. Née en 1927 dans une famille protestante, son père est un honorable entrepreneur de travaux publics, à Dunkerque. À 13 ans, elle se prostitue pour le plaisir, et auprès de la soldatesque allemande qui occupe son pays. Surprise au « travail » dans un jardin public par deux agents de police effarés, elle se vante aussitôt d'en être à la quatrième passe de la journée !

En 1944, elle est aide-soignante à l'hôpital allemand de Dunkerque. Elle a dix-sept ans. Grande, belle, pâle et le front haut sous une crinière d'un roux sombre. Son amant est le médecin-chef, lieutenant-colonel Dominck, cinquante-cinq ans. Son amant-chef, du moins : sa collaboration horizontale s'étend à tout officier nazi qui la sollicite poliment. Elle est tonduë à la Libération. Elle va se faire oublier à Lyon, où elle entreprend des études de médecine. Elle les poursuit à Lille, où elle s'assure la bienveillance des mandarins par les moyens habituels, non sans mettre le grappin sur un condisciple, Félix Bailly. C'est un naïf jeune homme de bonne famille. Il aime Pauline – « C'est bien ce que je lui reproche », ricane-t-elle – et veut l'épouser. Elle va le bafouer et le torturer jusqu'à la folie, deux années durant. Ce n'est qu'un pantin dans les griffes de cette femme à peine majeure qui possède pourtant « une expérience quasi scientifique de l'amour et de sa toute-puissance », écrira-t-on plus tard. Il va pourtant s'arracher à son emprise, et c'est le mobile du crime. Elle le menace de se suicider. Il lui arrache une fiole de cyanure. Dix-huit mois après la rupture, tandis qu'elle a épongé une kyrielle d'amants, toujours fortunés, dont l'un n'a pas moins de soixante-huit ans, visité à Ulm le lieutenant-colonel Dominck, soixante ans alors, elle apprend que Félix est fiancé à une bonne jeune fille, et s'arme d'un revolver. Elle retrouve sa trace à Paris et débarque chez lui le 17 mars 1951. Presque aussitôt elle dégaine et tire. Une balle en plein front, une dans la poitrine, la dernière derrière l'oreille, « un geste de tueur » au sang froid, fera-t-on remarquer à l'audience. C'est aussi le coup de grâce pour Dubuisson père, qui se suicide au gaz, à Malo-les-Bains (Nord), dès le lendemain, quand il apprend la nouvelle par les journaux.

Pauline se taillade les veines dans sa cellule de la Petite Roquette, la veille de son procès. Elle écrit à son juge, dans le noir, une lettre éclaboussée de sang : « (...) Je ne refuse pas d'être jugée, mais je refuse de me donner en spectacle à cette foule qui me rappelle très exactement les foules de la Révolution. » Et de la

Libération, non ? Cette remarque ne lui assure pas l'indulgence de Madeleine Jacob, la tricoteuse stalinienne, qui la piétine dans *Libération*, quotidien alors entretenu discrètement par le PCF, en attendant Édouard de Rothschild. On la sauve, et elle doit bien paraître devant la meute, cinquante photographes qui l'accablent de *flashes* jusqu'à ce que quelqu'un hurle dans le prétoire : « Assez ! Assez ! »

Déclarée coupable de meurtre avec préméditation, Pauline Dubuisson est condamnée aux travaux forcés à « perpétuité ». Cette notion demande déjà d'ironiques guillemets : elle sort six ans après, en 1959. Henri-Georges Clouzot filme alors *La Vérité*, une version assez complaisante de ses aventures, brillamment interprétées par Brigitte Bardot. Pauline change alors de prénom, se fait appeler Andrée, et reprend ses études de médecine. En 1962, elle est interne à l'hôpital d'Essaouira (Mogador), au Maroc. Elle travaille dur, elle travaille bien. Un ingénieur pétrolier qu'elle a rendu heureux lui parle de mariage. Elle lui confesse alors son passé. « Épouser Pauline Dubuisson ? C'est vrai, j'ai hésité... » sanglotera le jeune homme quand elle se sera tuée, seule dans sa chambre, seule dans son orgueil indomptable.

Cécile Duflot

Secrétaire nationale des Vers de Terre, au moment où j'écris. Elle est née dans le Val-de-Marne en 1975. Le 1^{er} avril ! Date significative, comme nous l'allons voir.

Sur les plateaux de télévision, Duflot se vante parfois de vivre en banlieue, à Villeneuve-Saint-Georges dans « le neuf-quatre ». Ça coupe le sifflet de ses contradicteurs, qui franchissent rarement le périph' autrement qu'en avion.

Et qui sont trop fainéants pour découvrir, en quelques clics sur le Web, que Villeneuve compte plusieurs quartiers résidentiels cossus, et que la Verte y possède une maison particulière assez grande pour la loger avec quatre

enfants et un concubin. Divorcée, bien sûr. Son concubin ? C'est Xavier Cantat, le frère du meurtrier de Marie Trintignant. Ça, c'est pour la touche féministe, on suppose.

Le confit de porc est son plat préféré^[37].

Sa formation ? Ce n'est pas clair. Car elle possède un DEA (diplôme d'études approfondies) de géographie, mais elle situe, en public bien sûr, le Japon dans l'hémisphère Sud. Confond Cherbourg et Strasbourg. Et l'on est donc en droit de se demander si c'est en étudiant qu'elle a décroché son haut grade universitaire.

Elle prend le train pour Copenhague, et c'est l'objet de communiqués verts triomphants. Mais elle rentre en avion. Bonjour la taxe carbone. Même moyen de transport pour aller se goberger aux îles Maldives. Puis à La Réunion. « On ne peut pas y aller en pédalo », lance-t-elle cyniquement à l'électeur qui passe ses vacances à Melun-Nord.

Élue ? Adjointe au maire stalinien de Villeneuve, il s'avère vite qu'elle n'en fout pas une. Elle finit par démissionner. En 2007, elle se vautre aux « primaires » présidentielles des Verts. En 2012, elle s'y dérobe, disant qu'elle a « peur » et n'a « pas les épaules ». Ah, mais la mairie de Paris, ça lui suffirait. D'ailleurs les bobos de la capitale votent écolo, et ça fait 16 % contre 12 à la campagne. Duflot brade son programme aux socialauds, et leur offre Éva Joly à la présidentielle, pour qu'ils la parachutent à Paris, où elle est attendue avec des battes de base-ball par les socialistes locaux.

Un blagueur blogueur l'a surnommée « Zézette épouse X ». C'est vache pour Zézette.

Marguerite Durand

Dans une fiche Web de 2011, la mairie de Paris, sans se soucier de révéler ni l'adresse ni le numéro de téléphone de ce lieu consacré, affirme que « La Bibliothèque Marguerite-Durand est la seule bibliothèque publique française exclusivement consacrée à l'histoire des femmes et au féminisme ». Ouais... sauf que ce n'est que le grenier de la bibliothèque Jean-Pierre Melville, à l'intersection des rues Nationale et de Tolbiac (Paris XIII^e).

Mais qu'a donc fait cette Marguerite Durand pour en sortir (du rang) et

donner son nom à tout un grenier ? Loin d'avoir passé sa vie à em...nuyer le monde, elle l'a d'abord distrait, pensionnaire de la Comédie-française de 1881 (elle a dix-sept ans) à 1888. Encore assez conformiste à cette dernière date, elle quitte les planches pour se marier. Et avec le boulangiste (de gauche) Georges Laguerre. Divorce en 1891. Mais entre-temps, Laguerre l'a initiée au journalisme, et elle l'en remercie en le quittant pour... *Le Figaro*. Envoyée par ce quotidien « couvrir » un congrès féministe, elle y découvre, à trente-deux ans, une idéologie passionnante, et décide d'y consacrer le reste de sa vie.

Le moyen (le média) en sera *La Fronde*, quotidien de 1897 à 1903, puis mensuel jusqu'en 1905, et entièrement fabriqué par des femmes (sauf pour la partie salissante et fatigante).

Marguerite Durand a légué sa documentation féministe à la ville de Paris, donnant le départ à la bibliothèque qui porte aujourd'hui son nom. Elle a aussi fondé le cimetière des Chiens à Asnières (Hauts-de-Seine).

Marguerite Duras

« Durasoir », « Duraille »... les petits noms d'amour ne manquent pas à cette chieuse absolument infernale. Impossible de parcourir seulement sa bibliographie sans dormir. Que signifie, par exemple, *Son nom de Venise dans Calcutta désert* ? Ça vous intéresse de le savoir, vous ? Si c'est le cas, courez renseigner la notice Wikipédia® de ce « film », notice aussi vide que ses salles de projection. Personne n'a eu le courage de commenter la chose depuis 1976 ! Je le comprends, car je me suis égaré une fois, il y a très longtemps, dans une salle qui donnait *Hiroshima mon amour*, autre chef-d'œuvre de Duras (réalisé par Alain Resnais). Avant de prendre la fuite, j'ai compté trois spectateurs persistants dont deux endormis.

Et le Chinetoque qui acheta le pucelage de la mémère, quelque part dans le haut Moyen Âge, il arrivait à pied par la Chine ?

Je blague : elle n'est née qu'en 1914. En Indochine, d'une mère assez rusée pour placer toutes ses économies dans des marécages salés qu'elle prenait pour des rizières. Diplômée de sciences politiques à Paris, Marguerite trouve un emploi de... secrétaire au ministère des Colonies.

Au printemps 1940, avant même que les Allemands ne soient à Paris, elle (co)signe déjà un chef-d'œuvre, *L'Empire français*, bien dans le sens du vent

d'alors, et où elle renie son gagne-pain de Saïgon : « On ne peut pas mêler cette race jaune à notre race blanche... » Paris occupé, son mari embauche à la Préfecture de police et elle, au Comité d'organisation du Livre, c'est-à-dire qu'elle gère les attributions de papier aux éditeurs pour le compte des Boches. Formation idéale pour un génie des lettres comme pour une héroïne de la Résistance. Comme telle, l'artiste fricote avec des collabos tel Ramon Fernandez et leur cornac le *Sonderführer* Gerhard Heller, et couche avec un agent de la Gestapo qui fait arrêter son mari. Déporté à Dachau, il échappera de peu à la mort. Le gestapiste n'y échappe pas, car Marguerite le dénonce à la Libération. Puis elle adhère au Parti communiste.

Si vous vous demandez encore pourquoi elle ne rechignait pas face au pinard, c'est à désespérer...

Hélas, l'alcool tue lentement. Et Mémère se lance dans une interminable carrière littéraire, où « elle paraîtra (...) réécrire sans cesse les mêmes histoires », soupire Wikipédia®.

Généralement dans le style de son film *L'Homme atlantique* : écran noir et sa voix pouacre débagoulant son radotage d'ivrogne.

À soixante-dix ans, elle décroche le prix institué par les Goncourt pour encourager la jeune littérature. Quelques années plus tard, elle est refusée par ses propres éditeurs ! C'est-à-dire que Montéty du *Figaro* leur a envoyé une de ses daubes en n'y changeant que le titre et les noms des personnages. Gallimard, POL et Minuit sont unanimes à rejeter la prose alcoolique. Elle se venge en soutenant à la télé que « Sartre, il n'a pas écrit », pas plus que Barthes.

Brouillée avec l'éditeur Jérôme Lindon et les cinéastes Resnais et Annaud, elle est cruellement pastichée par Rambaud et Burnier, régulièrement bafouée par le critique Angelo Rinaldi, par Jean-Edern Hallier, qui stigmatise sa « littérature Tampax à l'usage des attachées de direction et des divorcées sur la quarantaine », comme par l'humoriste Pierre Desproges, qui la baptise « papesse gâteuse des caniveaux bouchés ».

Elle disparaît en 1996. Trois ans plus tard, son fils publie une salade posthume de ses textes. Son ami de cœur, le juvénile Yann Andréa, fait interdire la chose en justice. Enfin un peu de bon sens !

Andrea Dworkin

Cette lesbienne nord-américaine (1946-2005) militait contre la pornographie hétérosexuelle. Anarchiste devenue féministe après un séjour en prison, où elle subit une fouille au corps approfondie, elle a fini par avouer, noir sur blanc, « savoir haïr » les hommes et son pays. Que savait-elle d'autre ? Barboter dans sa graisse en écrivant des livres impubliables, et impubliés aux États-Unis. Son aigreur s'explique – notamment – par le rêve vain¹³⁸ d'être « une artiste de Greenwich Village » (quartier bohème de New York), où elle payait ses fréquents voyages, adolescente, « en trouvant quelque homme stupide (...) et simplement en échangeant du sexe pour de l'argent », a-t-elle déclaré. Son humeur ne s'est pas arrangée lors d'un séjour en Europe, où elle épousa un anarchiste et *hippy (flower child)* hollandais qui la battait et la brûlait avec des cigarettes, racontait-elle. Après des décennies de petits boulots, elle finit par se coller avec un cadre homosexuel de la grosse presse. Et elle finit par suggérer que les femmes vivent dans un pays à elles, « comme les Juifs » !

E

Alia Magda

Ehmahdy

Électre

Émilie

Ève

Alia Magda Ehmahdy



Fin octobre 2011, la « révolution arabe » tourne à l'abattoir pour les Coptes (chrétiens) et les démocrates en Égypte. C'est le moment que choisit Alia (sublime en arabe) Magda (...lena, Madeleine, prénom chrétien d'origine hébraïque) Ehmahdy pour paraître nue sur son blog. Il faut bien admettre que certaines emmerdeuses ne manquent pas de courage. Et laisser aux psychologues (de crainte de devenir psy à son tour) le soin de démêler la part de l'inconscience dans ce courage. Dans une région où l'on trouve une majorité pour imposer le sac-poubelle au corps féminin, la provocation d'Alia embarrasse jusqu'aux féministes locales. Ainsi la Tunisienne Amira Yahyaoui, qui écrit : « Pour l'Égypte, je pense que c'est beaucoup trop fort. Les gens ne vont pas comprendre. Ils vont se dire "les féministes, leur combat

c'est de se foutre à poil". »
Et ce n'est pas vrai ?

Électre

La querelle sied à Électre. Jung et Freud s'empoignent à son sujet, au XX^e siècle. Quel talent d'emmerderesse, quand on songe qu'elle n'est qu'un personnage mythologique !

Ouvrez vos cahiers et notez. L'exquise Atride est la fille d'Agamemnon et Clytemnestre, la sœur d'Oreste et d'Iphigénie. Son père assassiné par sa mère, elle le prend mal. Rumine huit ans. Puis arme le bras d'Oreste pour qu'il assassine leur mère. Les Érinyes (voir Némésis) persécutent Oreste jusqu'à la folie ; mais n'inquiètent pas Électre.

La postérité d'icelle est riche. D'Euripide et Sophocle jusqu'à Giraudoux, Strauss, Sartre. Quant à Carl Jung (la boutique d'en-face à Vienne), il crut pouvoir concurrencer le « complexe d'Œdipe » de Freud avec son « complexe d'Électre », attribué aux femelles. Concept brutalement rejeté par le pape de la psychanalyse, et qui laisse de toute façon Électre aphone (ndle).

Émilie

Cinna, ou la clémence d'Auguste (1642), tragédie de Pierre Corneille, visait à apaiser les derniers remous de La Fronde, selon certains experts. D'autres assurent qu'il n'en est rien. Je ne suis pas compétent pour arbitrer. Je ne suis là que pour esquisser la figure d'Émilie. Aimée de Cinna, neveu du grand Pompée, elle en exige l'assassinat de l'empereur Octave dit Auguste, assassinat qui vengerait celui de son père, victime de la deuxième guerre civile romaine, de 49 à 30 avant Jésus-Christ.

Cependant, les deux conspirateurs ont été mieux traités par l'empereur que ses propres enfants, et ses propres partisans sont jaloux de leur faveur. Cinna hésite et il faut toute la rage vengeresse d'Émilie, jointe à sa beauté souveraine, pour le contraindre à rassembler une bande de bras cassés au nombre desquels Maxime, qui dénonce le complot en espérant se substituer à Cinna dans le cœur de sa maîtresse, après leur échec.

L'impératrice Livie conseille la clémence à un Auguste naturellement furieux, dans la scène 3 de l'acte IV, souvent retranchée à la représentation

du XVIII^e siècle à la fin du XIX^e siècle, par misogynie peut-être, ou au contraire parce qu'aucune actrice ne consentait à attendre l'acte IV en coulisses. L'empereur convoque Cinna, « Prends un siège... » et l'invite à s'expliquer. Le jeune homme avoue et consent aux pires châtements, lorsque Émilie surgit et lui dispute la responsabilité du complot meurtrier.

L'empereur réconcilie tout le monde en pardonnant, en élevant Cinna au consulat et en lui accordant la main de « l'aimable inhumaine », elle-même vaincue par cette générosité. Il fallait bien le maître du monde, « maître de [soi] comme de l'univers », pour désamorcer une vengeance de femme ! Nous n'en connaissons pas d'autre exemple.

Ève

Au commencement, Dieu crée les cieux et la Terre. Puis les eaux, les plantes et les animaux. Enfin, le Seigneur forme l'homme à sa divine ressemblance, avec la poussière du sol, et lui insuffle la vie. Il le place dans le Jardin d'Eden (arrosé par le Tigre et l'Euphrate), lui confiant ce paradis terrestre avec une seule interdiction : le fruit de l'arbre de la connaissance.

Peu après, comme tout créateur, le Créateur a un repentir. Retirant à l'homme une côte (sous anesthésie générale, précise la Bible), il en fait la première femme, Ève. Et il pense avoir donné « une aide assortie »^[39] au premier homme, Adam. Ève commence par lier conversation avec le serpent. Celui-ci conseille de goûter au fruit défendu. Elle croque. Dieu, qui sait tout, survient immédiatement et pose des questions : qui a mangé le fruit de l'arbre de la connaissance ? Le premier procès est ouvert. Adam accuse Ève, qui accuse le serpent.

Avant de chasser toute la bande du paradis terrestre, de condamner Adam à travailler et Ève à enfanter dans la douleur, le Créateur lance cette malédiction au serpent : « Entre toi et la femme je mettrai la haine, entre ta descendance et la sienne. Celle-ci te blessera à la tête, et toi tu la blesseras au talon. » (*Genèse*, 3, 15)

F

« *Fashion Daily* »

Frances Farmer

Fatima

Nadine Fernandez

Paule Rezeau, dite "Folcoche"

Magda Fontanges

Marianne Forsyth

Caroline Fourest

Frédégonde

« **Fashion Daily** »

Massivement semé au salon du Prêt-à-porter, *Fashion Daily* (28 janvier 2005), hebdo et français comme son titre ne l'indique pas, publie près de cinquante pages d'un « Dossier féminin-masculin » à prétention sociologique et ambitions publicitaires.

Mais ce n'est « pas simple de s'adresser aux consommateurs en ces temps de bouleversement des codes masculin et féminin », soupire-t-on page 24, où une brochette de fils de pub font chorus.

Malheureusement, on a déjà lu exactement le contraire (page 18). Un(e) incertain(e) Dominique Cuvillier y invoque *La Dictature du genre* du Pr Guy-Louis Guili (Autrement) pour fulminer que « la culture dominante replace discrètement les hommes et les femmes dans leur rôle » ! Alerte ! Les gays, lesbiennes, bi et trans des médias et du chiffon trahissent la Cause et incitent les hommes à acheter des costumes (plutôt que des porte-jarretelles), les femmes des froufrous (plutôt que des combinaisons d'égoutier) ! « Machisme, féminisme (ah, c'est pas bien ?), homophobie, hétérosexisme, etc., refont surface, sans encore faire de vagues, mais en s'inscrivant doucement dans le courant général. »

M... alors ! « Hétérosexualité : oui à la tolérance, non au prosélytisme », même « discret » ! Vraiment extrémiste, *Fashion Daily* n'absout même pas Jean-Paul Gaultier : ses jupes pour « homme », c'est « faussement féminin » !

Joli trait d'esprit... involontaire.

Frances Farmer

Il était une fois, dans la pluvieuse Seattle (État de Washington, côte Nord-Ouest des États-Unis), une vilaine fille, Frances « *The Bad Girl of West Seattle* » Farmer, née en 1913, et qui se proclamait athée, à dix-huit ans, dans l'Amérique bigote des années trente ! Gagnant ainsi un concours de littérature !

Imaginez le nombre d'amis qu'elle a déjà lorsque, quelques années plus tard, en 1935, étudiante en art dramatique, elle remporte un autre concours et gagne un voyage en Russie communiste, ce qui lui vaut automatiquement le grief de bolchévisme... Au retour, elle s'arrête à New York. Quelques semaines plus tard, elle signe pour sept ans avec les studios Paramount et refait sa valise ; pour la Californie ; Hollywood. « La vilaine fille » a vingt-deux ans. Et c'est une radieuse beauté.

Elle remplit d'abord de son mieux son contrat avec « l'usine à rêves », posant pour des publicités ineptes, épousant un cowboy de cinéma, et surveillant étroitement son poids de corps. Là sans doute est l'égratignure où va s'installer la gangrène. Car les médecins d'avant-guerre distribuent les amphétamines comme des bonbons aux femmes qui veulent maigrir ; sans se soucier des effets secondaires^[40], qui peuvent, selon les individus, s'avérer de graves troubles du comportement, comme ceux, précisément, que va connaître la belle Frances, avec la catalyse de l'alcool et du chagrin...

Mais d'abord elle triomphe à l'écran. Avec la super-star Bing Crosby. Puis sous la direction de Howard Hawks, qui en dit : « C'est la plus grande actrice avec laquelle j'aie jamais travaillé. » Elle commence alors à ruer dans les brancards, snobant les mondanités de Hollywood et négligeant son rôle de *glamour girl*. En 1937, elle tient à faire ses preuves sur scène.

Elle joue *Golden Boy* à Broadway (New York), noue une liaison passionnée avec l'auteur de la pièce, qui n'est pas moins marié qu'elle et qui rompt. La voici de retour en Californie avec un cœur brisé et des rôles contractuels peu valorisants.

En 1942, les choses tournent vraiment mal. Frances est en instance de divorce, enfoncée dans les amphétamines et la saoulographie, autre sport très répandu à l'époque. Mais il lui réussit moins qu'à d'autres. Son humeur se

dégrade. Le 19 octobre 1942, elle conduit pleins phares dans une zone où l'Amérique redoute un débarquement japonais (Spielberg l'a montré dans un film tordant, *1942*, assez mal reçu dans son pays). Elle se prend de bec avec le motard de police qui lui fait des observations. Arrestation, amende, prison avec sursis. Trois mois plus tard, elle frappe une coiffeuse des studios. Arrestation mouvementée à son hôtel. Au flic qui ose lui demander sa profession, elle répond : « *Cocksucker*. » Un juge l'envoie dans un sanatorium pour acteurs en souffrance.

La mère divorcée de Frances vient la chercher et obtient sa garde. À Seattle, les deux femmes finissent par en venir aux mains, et l'actrice atterrit au Western State Hospital. Elle y moisit jusqu'en 1950 ! La légende veut qu'elle y connaisse un véritable martyre : supplice de la baignoire glacée, viols répétés, promiscuité avec des criminels, nourriture jetée en vrac sur le sol malpropre d'une cellule collective, lobotomie qui en fait un légume. Le personnel de cet hôpital certainement mal tenu nie. Le biographe William Arnold pousse les choses au noir, mais il est suspect de militer contre la psychiatrie officielle avec la Scientologie. Une autre biographe, Jean Ratcliffe, avoue avoir exagéré... Le film *Frances* (1982) en rajoute... Ce qui est hors de doute, c'est que la douche glacée, les chocs électriques et insuliniques sont pratiques courantes à l'époque.

Libérée le 23 mars 1950, l'actrice brisée devient d'abord blanchisseuse à Seattle, puis secrétaire d'un photographe d'Eureka (Californie) et ensuite dans un hôtel de San Francisco. Elle se remarie brièvement en 1954 puis 1958.

C'est alors que les télévisions nationales l'invitent pour l'asticoter au sujet de son alcoolisme et de ses problèmes de comportement. C'est peut-être ce qui lui inspire l'idée de devenir animatrice du petit écran. « *Frances Farmer Presents* » fait les beaux jours (six fois par semaine) des cinéphiles d'Indianapolis de 1958 à 1964.

L'athée provocante de 1931 a fini ses jours dans la religion catholique. Mais elle n'a jamais renoncé à la vodka, à la bière ni aux cigarettes Kent, et elle meurt d'un cancer de l'œsophage en 1970. Elle a cinquante-six ans. Sa beauté, son caractère, son talent, ses souffrances ne peuvent être oubliés. Son poème *The Journey* demeure.

Fatima

Le fil (rouge) d'Ariane que suit l'auteur du *Radeau de Mahomet* dans ce livre enchanteur^[41], c'est la trace des conquêtes et des commerces lusitaniens dans le monde entier. Au Brésil, en Inde et en Afrique de l'Ouest, bien sûr, mais aussi au Japon, en Chine, au Kenya, en Malaisie, au Yémen...

Et même au Portugal ! Le reportage (1999) de JPPH à Fatima est peut-être le plus enthousiasmant. Car il y rappelle comment la théocratie iranienne a tenté d'annexer le sanctuaire marial en 1995, en affirmant que la Sainte Vierge y masquait une fatmah du Prophète. Péroncel réplique : « Ce que révèle la toponymie, c'est que, lors des siècles arabes de la région, une demoiselle musulmane nommée Fatima fut bel et bien un enjeu politico-amoureux entre chevaliers du Christ et ceux du Prophète, avant de passer, par mariage, au christianisme. Tous ces éléments pèsent peu, disons-le tout cru, face au spectacle brut, sur le parvis ensoleillé de Fatima, d'une foi irréfléchie, puissante, généreuse, instinctive, irrépressible ; inexplicable comme l'amour, magnétique comme la poésie. »

Foi qui n'a pas l'air d'étouffer les hiérarques catholiques (?) qui protestaient encore en 1995 contre les prétentions chiites, mais qui bradent aujourd'hui Fatima aux hindouistes.

Quant au grand reporter JPPH, avouons que nous le lisions sans déplaisir dans *Le Monde*, où sa pensée était quelque peu... bridée, et proclamons qu'aujourd'hui qu'il a pris le mors aux dents, nous le dévorons avec un plaisir et une admiration extrêmes.

Nadine Fernandez

Nadine Fernandez, postière et membre du « Groupe trotskiste pour la reconstruction de la IV^e Internationale » (ouf), doit travailler au guichet de Paris 11 Popincourt pendant des heures ! De 11 heures à 19 heures 20 et un samedi sur deux ! Les « directeurs bourreaux » se moquent bien de « ses graves problèmes de santé cardiaques, vertébraux et cervicaux », et ils sont aussi indifférents à ses « douleurs au ventre » qu'à son coccyx qui se dévisse. À peine va-t-elle faire un petit tour d'un quart d'heure, ou prend-elle un petit congé de maladie, pour oublier ses misères, qu'elle trouve en revenant plusieurs « PV de sanction ». S'il ne vous saute pas aux yeux qu'il s'agit là d'un odieux complot anti-trotskyiste, vous pourriez bien être anti-trotskyiste vous-même, et ce n'est pas très joli (car après tout ces bienfaiteurs du genre humain ne visent qu'à vous « liquider en tant que classe » à coups de pioche).

Paule Rezeau, dite « Folcoche »

Folcoche, sobriquet en patois angevin, pour désigner la truie qui mange ses petits aussitôt après avoir mis bas. C'est l'étoile noire du roman *Vipère au poing*, plus de cinq millions d'exemplaires vendus entre 1948 et 1993. L'auteur, Hervé Bazin (1911-1996), y a transposé le récit cruel de son enfance.

Ainsi sa rencontre fracassante avec sa mère, quand il a onze ans et qu'elle rentre d'Extrême-Orient avec son père : « En fait, je ne l'avais jamais vue. C'était une étrangère absolue. » Il croit pourtant devoir se jeter dans ses bras. Pif ! Paf ! La première paire de claques tombe.

En plus de sa cruauté, Folcoche est décrite comme plutôt sale et terriblement avare. Elle a les cheveux secs et le menton en galoche. Elle a une passion pour les timbres et les clefs, qu'elle enferme soigneusement dans une armoire. Les enfants n'ont plus droit au café au lait le matin mais à la soupe, ils ont les cheveux tondus sous couleur d'hygiène et, sous prétexte de sécurité, elle ôte les poêles, les édredons et les coussins de leur chambre. Elle confisque tous leurs objets personnels. Quant aux récréations, elles sont consacrées à l'entretien du parc. Pour économiser chaussures et chaussettes, elle impose le port de lourds sabots, qu'ils « peuvent » garnir de paille s'il fait froid...

Les enfants sont affamés, frigorifiés, privés de tout confort, de toute tendresse, et constamment sujets à des brimades, punitions ou humiliations de la part de leur mère, sous l'œil de leur père qui semble préférer ne rien voir pour éviter un conflit avec sa femme.

Après une partie de chasse avec leur père qui a permis aux enfants de connaître quelques instants de bonheur, Folcoche, furieuse de voir les enfants heureux, décide de les priver de ce loisir ; mais le père se met soudain en colère et ordonne à sa femme de laisser les enfants en paix. Humiliée, Folcoche isole les enfants dans une pièce et les bat violemment. Mais Jean, l'aîné, le délégué de l'auteur, tente de se défendre, ce qui exaspère la « maman »^[42]. Elle le frappe jusqu'à épuisement.

Au cours d'un repas, Folcoche est prise de malaise : une crise de foie nécessite une hospitalisation de plusieurs mois. C'est pour les enfants une période douce : ils deviennent proches de leur père et toutes les interdictions d'autrefois sautent. À nouveau, ils peuvent manger beurre et confiture, se promener dans le parc. Ils explosent de joie en apprenant que leur mère est

mourante. Mais leur souhait ne sera pas exaucé car Folcoche survit et revient à la Belle-Angerie.

Le harcèlement de Folcoche prend des tournures grotesques : elle déchire les vêtements de ses fils pour ensuite les accuser, elle sale démesurément leur potage, elle les bouscule dans les encadrements de porte pour leur reprocher de ne pas lui laisser le pas...

La tension devient telle que ses fils décident de la tuer. La première tentative consiste à verser la totalité d'un médicament dans le verre de Folcoche : c'est un échec. Elle n'attrape que la diarrhée. La seconde tentative est plus audacieuse : alors que les enfants naviguent sur une petite barque, ils attendent que Folcoche vienne les chercher. Celle-ci, furieuse que ses fils ne répondent pas à ses appels, décide de sauter dans la barque. Mais Jean donne un coup de rame au dernier moment et Folcoche se retrouve dans l'eau. Mais, à la grande consternation de ses fils, elle sait nager et regagne le bord péniblement.

Le soir, bien persuadée que Jean a tenté de la tuer, elle exige qu'il soit fouetté à son tour. Mais celui-ci entend bien se défendre et après s'être enfermé dans sa chambre, il profite de la nuit pour fuguer à Paris où il trouve refuge chez ses grands-parents maternels. Mais ces derniers, peu désireux de s'occuper d'un petit-fils dont ils ne s'étaient alors jamais soucié, préviennent la famille Rezeau et Jean est ramené à la Belle-Angerie par son père, avec pour seule victoire la promesse faite qu'il n'y aura pas de sanction.

Mais Folcoche, ulcérée de cette escapade, joue sa dernière carte, espérant ainsi l'envoyer en maison de correction : elle cache une grosse somme d'argent dans la chambre de Jean et escompte ainsi le faire accuser de vol. Mais elle ne voit pas que celui-ci l'épie. Avant même qu'elle ne donne l'alerte pour ce vol, Jean lui rapporte la liasse de billets, et pour la première fois, il n'a plus peur d'elle ! Menacée par son fils de révéler cette affaire à tous les membres de la famille, il exige de quitter la maison pour devenir pensionnaire au collège. Acculée, Folcoche ne peut qu'accepter : Jean a enfin gagné, il a étranglé la vipère.

Magda Fontanges

Aragon soupire que « C'était un temps déraisonnable » que celui où le roi d'Angleterre George V conférait à Mussolini l'ordre du Bain, avec des

paroles flatteuses pour « l'homme d'une merveilleuse énergie » qui conduisait l'Italie fasciste.

Un temps où, raconte Jean Dutourd (*La Gauche la plus bête du monde*, Flammarion, 1985) : « Un de nos ambassadeurs à Rome, entre les deux guerres, ne savait pas l'italien. Dans la semaine qui suit son installation, on l'invite à une grande réunion. Discours de Mussolini. Tout le monde applaudit et crie : “*Eviva il Duce !*” Notre ambassadeur croit bien faire en se joignant à l'enthousiasme général. Son attaché, qui l'avait accompagné, le tire par la manche et lui chuchote : “Il vient de demander le retour à l'Italie de la Savoie, de Nice et de la Corse !” »

Quant aux journalistes – qui de nos jours disputent héroïquement la palme de l'antifascisme à l'élite du show-biz –, c'était à qui prodiguerait la plus douce gâterie au *Duce*.

Apprenant que Benito cassait « les reins d'un cheval tous les matins, et ceux d'une femme tous les soirs », Magda Fontanges n'endossa pas une selle. Pas tout à fait. Ancienne actrice, journaliste au *Matin*, envoyée spéciale à Rome de ce quotidien parisien et grande admiratrice du *Duce*, c'est dans le but très précis de devenir sa maîtresse qu'elle avait demandé à être reçue par Mussolini, et obtenu de lui ce qu'elle attendait. Ayant eu connaissance par son service de renseignement des liens que la journaliste était censée entretenir avec le Deuxième Bureau, et au demeurant vite lassé de son exubérante admiration, le dictateur la fit courtoisement reconduire à la frontière, avec une gratification de 15 000 liras pour solde de tout compte.

Mais Magda, qui se disait amoureuse de son héros, et qui ne paraît pas avoir joui d'un parfait équilibre mental, ne l'entendait pas ainsi. Elle tenta d'abord de s'empoisonner puis, en mars 1937, à l'arrivée à la gare d'Orsay de notre ambassadeur de Chambrun – qu'elle accusait de l'avoir dénoncée à Mussolini comme aventurière et espionne –, elle blessa celui-ci d'un coup de revolver dont le représentant de la France à Rome aurait quelque difficulté à se remettre.

Marianne Forsyth

Auprès de quelques anges peu crédibles, les femmes coupables foisonnent dans l'œuvre du romancier nord-américain Charles Williams (1909-1975), dont on a surtout retenu l'hilarant *Fantasia chez les ploucs*. Souvent

intelligentes et cultivées (ce qui aggrave leur culpabilité), elles manipulent des balourds à des fins criminelles avant de sombrer dans le désespoir... Et d'y entraîner leur créateur : Charles Williams a volontairement disparu en mer.

Marianne Forsyth est l'héroïne d'*Allo ! L'Assassin vous parle*^[43].

Elle a « une jolie paire de jambes et de splendides cheveux noirs et lisses. » Jerry, le jobard qu'elle ramasse sur une plage de Floride, l'observe de plus près : « Son visage était maigre, mais elle avait des traits fins ; ses yeux étaient d'un bleu si profond qu'ils en semblaient presque mauves. (...) Elle paraissait la trentaine. »

Hélas ! Elle en annonce trente-quatre ans, finit par en avouer trente-huit, et sa meilleure amie lui en donne quarante. Quand Jerry, vingt-huit ans, tombe amoureux d'elle, Marianne se hâte d'en rire pour ne pas pleurer. Néanmoins, elle couche avec lui, sans trop cacher que c'est une avance sur salaire pour la contribution du jeune aventurier à la vengeance qu'elle prépare contre l'amant pour qui elle a tout sacrifié, avant d'être débarquée grossièrement.

Jerry est le sosie... vocal de Chapman, l'ingrat que Marianne a enrichi. S'aidant d'un magnétophone, elle dresse patiemment le jeune homme à se faire passer au téléphone pour l'homme d'affaires, pendant plusieurs jours après qu'elle l'aura abattu au revolver et se sera forgé un alibi, mille kilomètres plus loin. Jerry imite aussi la signature de Chapman, et capte ainsi ses avoirs.

Seulement voilà : quand son complice réussit à la retrouver en Californie, à l'autre bout des États-Unis, où elle l'a fui, et lui beugle au téléphone « Marianne ! Marianne, mon amour... » elle pousse « un cri terrifiant ». Puisque c'est une voix d'outretombe, la voix de sa victime qui la rattrape... Le soir même, elle se suicide. Jerry finira par se livrer à la police.

Le bonheur dans le crime ? Pas dans un roman américain ! *No way !*

Caroline Fourest

Si vous n'avez pas encore jeté votre télé (au début du XXI^e siècle), vous y avez vu son museau assez décoratif, et plus souvent qu'à votre tour. Et encore plus souvent qu'au tour de son associée intime Fiammetta Venner (voir plus bas), qui lui ressemble étrangement, en plus développée.

Mais Fourest n'est pas incrustée à la télé pour la décorer. Au contraire, c'est pour y prêcher le féminisme, LA doctrine officielle. C'est également sa

besogne à Sciences « pot » Paris, au *Monde*, à France Culture, chez Golias, *Charlie hebdo* (jusqu'en 2009), Calmann-Lévy, Grasset, Dunod, Flammarion, Dalloz, Arte... J'adore ces « rebelles » qui quadrillent toutes les vitrines institutionnelles...

Frédégonde

Cette reine de France n'est d'abord qu'une esclave, concubine de Chilpéric I^{er}, roi mérovingien du Nord, quand en 567 celui-ci épouse à Rouen Galswinthe, sœur aînée de Brunehaut (voir plus haut), et promet conséquemment de renoncer à son harem.

Quelques mois plus tard, Galswinthe meurt étranglée, et Frédégonde est officiellement épousée. Brunehaut entre en fureur, et son mari Sigebert I^{er}, roi de l'Est et frère de Chilpéric, fourbit ses armes. Chilpéric a beau négocier d'importantes concessions territoriales, la guerre éclate, longue et massacrante. En 575, les carottes sont cuites pour Chilpéric, et Sigebert annexe son royaume. Juste avant d'être assassiné par deux émissaires de Frédégonde !

Il reste à celle-ci à s'occuper des enfants et petits-enfants de son époux. Elle les fait massacrer pour assurer la royauté à ses propres enfants. Mais ceux-ci viennent à mourir. Il reste un fils à Chilpéric. Assassiné. On raconte à son père qu'il s'est suicidé. Dans la foulée, Frédégonde fait aussi assassiner sa mère, Audovère. L'évêque de Rouen, Prétextat, lui tient tête ? Il est poignardé en pleine cathédrale, pour cent sous d'or. En 584, c'est Chilpéric I^{er} qui y passe. On n'est pas certain que le coup vienne de sa tendre épouse...

Celle-ci semble alors avoir un peu perdu la main. Elle envoie un assassin à sa chère belle-sœur Brunehaut, mais il manque son coup. Frédégonde lui fait couper mains et pieds. Nouvel échec d'un attentat contre Childebert II, fils de Brunehaut. C'est à la guerre que recourt alors Frédégonde, peu avant de mourir, en 597.

Une emmerdeuse ? C'est peu dire. Sa fureur meurtrière n'épargnait pas ses propres enfants. Sa fille Rigunthe se plaignait d'être dépouillée de sa part de l'héritage paternel.

« Voilà, lui dit un jour Frédégonde, les trésors de ton père, prends-les », et elle lui ouvre un coffre plein d'objets précieux. Et comme sa fille se penche, elle referme sur elle le couvercle du coffre, cherche à l'étouffer. Rigunthe fut sauvée grâce aux servantes qui accoururent à son secours.

G

Hedda Gabler

Anna Gavalda

Sophie Germain

Dolores Ibárruri Gómez, "La Pasionaria"

Ruth Gordon

Olympe de Gouges

Dominique Grange

Élisabeth Guigou

Gwyn

Hedda Gabler

Oscar Wilde a raison : « La Nature imite l'Art. » La trop réelle affaire Dubuisson (Pauline, ci-avant, 1951) se retrouve soixante ans plus... tôt sur le théâtre de Henrik Ibsen (1828-1906), avec *Hedda Gabler* (1890). Le dramaturge norvégien présente « la somptueuse Hedda Gabler » comme « une femme de vingt-neuf ans, visage et allure noble, distinguée. La couleur de la peau est pâle et mate. Les yeux, gris acier, expriment un calme froid et lucide. Les cheveux sont d'un beau châtain, mais pas très fournis. Elle porte une robe du matin élégante... » Elle revient « en toilette de réception » à l'acte II. En grand deuil à l'acte IV. C'est la fille d'un général, elle monte à cheval et tire au pistolet.

Elle vient d'épouser le plus incolore de ses innombrables soupirants, par « pitié », et elle constate qu'elle n'a « sur cette terre, qu'une seule vocation [...]. Celle de [s']ennuyer à mourir. » Une seconde vocation, la vengeance, lui vient en retrouvant Ejlert Lœvborg, amoureux fou qu'elle a éconduit naguère le pistolet à la main. L'homme a d'abord sombré dans l'alcool, la « fête », et la fréquentation déshonorante de « Mlle Diane, chanteuse ». Mais le misérable s'est permis de relever la tête ! L'épouse délaissée du vieux préfet, Théa, l'a consolé si bien qu'il a produit un livre à succès et cessé de boire. Or Théa était à l'école avec Hedda, qui la bizuthait assez rudement !

Ces deux êtres retombent en son pouvoir en l'espace de quelques

répliques. Lœvborg se précipite sur le premier verre (de punch froid) qui passe sur la scène, avant de courir chez « Mlle Diane ». Ce n'est pas assez pour la distraire de son ennui mortel, ni la venger de la révolte de ses esclaves : Hedda s'empare de l'unique manuscrit de son prochain livre et le jette au feu, puis remet un de ses pistolets à l'auteur désespéré. Il s'empresse de se tuer avec.

Hedda rejoint parfaitement Pauline Dubuisson au dernier acte. Un autre soupirant, le juge Brack, esquissant un chantage pour coucher avec elle, elle se tire aussitôt une balle dans la tête. « Ah, elle joue encore avec ses pistolets », émet son petit mari en entendant la détonation. Puis : « S'est tuée. Dans la tempe ! Vous vous rendez compte ! » Le juge Brack aussi est scandalisé : « Mais, Dieu de miséricorde – ce ne sont pas des choses qu'on fait ! »

Rideau.

Anna Gavalda

La romancière Anna Galvauda lance 300 000 exemplaires de son nouveau chef-d'œuvre sur le marché. L'ayant dédié deux jours de suite au Salon du Livre de Paris, elle déclare à Radio France, le 16 mars 2008 : « Je me sens comme [le groupe pop allemand pour pré-ados] *Tokyo Hotel* à moi toute seule. » Si les mots ont un sens, Galvauda nous dit là qu'elle scribouille pour des hordes de pisseuses.

Sophie Germain

Ses pauvres parents ! Ces Parisiens cossus n'ont-ils pas assez de soucis déjà, avec les événements de 1789 ? Leur fille de treize ans ne peut-elle jouer à la poupée et dormir la nuit ? Eh bien non. Elle vient de découvrir l'*Histoire des Mathématiques* dans la bibliothèque de son père, et elle se relève la nuit pour étudier le calcul différentiel ! La famille, assez naturellement, réprime sévèrement cette folie d'emmerderesse : on lui confisque la chandelle, le vêtement, le feu et la plume, tout. Le petit ange baisse les yeux et feint de se résigner. Mais comme un prisonnier rusé, elle cache son matériel et suit sa vocation, enroulée dans ses couvertures, quand bien même l'encre clandestine gèle dans l'encrier volé.

C'est au tour des parents de se résigner, devant cette volonté de fer. À notre tour de saluer – de loin, brièvement – une fierté nationale et non plus une emmerdeuse : Sophie Germain apprend seule le latin et l'anglais pour accéder aux sources mathématiques. Quand est créée l'École polytechnique, elle a dix-huit ans et elle entre en correspondance, sous le pseudonyme équivoque de Le Blanc, avec le professeur Lagrange, puis une pléiade de savants, jusqu'à l'illustre Allemand Gauss, autre enfant prodige.

À partir de 1811, c'est elle qui impulse la recherche sur la « Théorie mathématique des surfaces élastiques », que je vous expliquerai une autre fois.

Son nom décore aujourd'hui plus d'un lycée, avenue, hôtel et bistrot.

Dolores Ibárruri Gómez, « La Pasionaria »

Paul Thorez affirme dans ses souvenirs^[44] qu'elle était la seule dirigeante stalinienne étrangère à trouver grâce aux yeux des enfants de la *Nomenklatura* soviétique des années 1950, avec l'Italien Togliatti et naturellement son père Maurice Thorez.

Née en 1895 dans une famille nombreuse, catholique et monarchiste, elle épouse en 1916 un mineur socialiste auquel elle donne six enfants. Dès 1918 elle se décerne le peu modeste sobriquet de « *Pasionaria* », dans la presse ouvrière.

1920 : elle prend part à la fondation du Parti communiste d'Espagne, et commence son ascension dans l'appareil. Séparée de son mari en 1931, elle s'installe à Madrid où elle dirige *Mundo Obrero*, le journal du Parti. Membre du Politburo en 1932. Déléguée au Komintern, à Moscou, l'année suivante, elle y abritera ses deux enfants survivants dès 1935.

1936 : elle menace de mort en pleins *Cortes* (Parlement) le député Calvo Sotelo. Menace bientôt exécutée. La guerre civile suit de près, et elle lance sa célèbre formule : « *¡ No pasarán !* » (Ils ne passeront pas !)^[45] Il faudra trois ans pour que Franco puisse lui répondre : « Nous sommes passés, et nous passerons ! »

L'héroïne prend alors la fuite en URSS. Sa popularité est à son comble quand son fils Rubén est tué à Stalingrad. Elle devient secrétaire générale du PCE (1942-1960), puis sa présidente jusqu'à sa mort en 1989.

Des phrases choc se détachent de ses discours et sont élevées au rang de

slogans ou de références. Ainsi la mémoire collective a-t-elle retenu quatre phrases historiques, toujours sur le mode « Armons-nous et partez » : « Ils ne passeront pas »^[46], « Le peuple espagnol préfère mourir debout que vivre à genoux », « Les hommes au combat, les femmes au travail », « Mieux vaut être la veuve d'un héros que l'épouse d'un lâche ».

Bref, « *jViva la muerte !* »

Ruth Gordon

Les poursuites ont été abandonnées contre Ruth « Mémé » Gordon, une grand-mère de quatre-vingt-trois ans, circulant en chaise roulante et respirant à l'aide d'une bouteille à oxygène. Elle avait été inculpée d'agression et de violences en raison d'une altercation à l'aéroport Squirrel de Frosbite Falls (Minnesota, USA) avec six agents de sécurité qui ont fini leur journée à l'hôpital.

L'affaire a commencé quand un des gardes a voulu – sans beaucoup d'égards, semble-t-il – fouiller la vieille dame. Les vidéos montrent que Gordon renverse le garde avec sa chaise roulante motorisée et s'installe sur lui en tournant en rond. « Il n'arrêtait pas de crier et il était si gros qu'il ne pouvait pas se relever », a-t-elle dit en rigolant.

Un garde qui essaye par derrière de retirer la chaise de l'homme hurlant par terre reçoit un coup de bouteille à oxygène sur la tête et s'écroule sans connaissance. Un troisième qui tente d'intervenir de face subit le même sort. « Vous voulez porter la main sur une vieille femme ? » glapit Gordon en les assommant tous les deux.

La vidéo montre aussi un quatrième garde cherchant à agripper la chaise roulante. Gordon sort de son sac une aiguille à tricoter et la lui plante dans la fesse gauche. « Quelle poule mouillée ! a dit « Mémé » aux journalistes. Il s'est mis à crier et s'est enfui en se tenant le cul comme un chien qui vient de recevoir un coup de pied ! »

— C'était inouï, a déclaré un témoin, Scott Ryan, professeur de musique dans l'Ohio. La foule s'était amassée et l'acclamait en battant des mains !

Un cinquième garde voit le fond de son pantalon prendre feu, incendié par un briquet qui avait échappé à l'inspection. « L'homme a traversé la salle comme une fusée, a dit Ryan.

Il hurlait en essayant d'éteindre les flammes qui s'échappait de son postérieur ! »

Un sixième garde parvient à ceinturer Gordon. « Ce n'était pas la chose à faire, dit un autre témoin. Elle l'a agrippé par les cheveux et lui en a collé une sur la mâchoire avec son poing osseux. Il s'est écroulé KO ! »

Cependant, la chaise roulante écrase toujours le ventre du premier garde. Les vidéos montrent Gordon se penchant sur lui et l'invectivant : « Demande pardon, espèce de gros tas de m..., ou quand j'en aurai fini avec toi, tu ne seras plus qu'une flaque de graisse sur le sol ! » Et tandis que la foule applaudit, le garde crie : « Je m'excuse, je m'excuse, je ne le ferai plus ! »

Finalement, Gordon se rend et elle est arrêtée, mais elle est relâchée presque aussitôt. « Nous n'avions pas le choix, a dit un magistrat. Plus de deux cents personnes étaient venues pour la soutenir. Si nous l'avions gardée en prison, il y aurait eu une émeute. »

Plus de vingt avocats se sont proposés pour la défendre gratuitement. « Il n'y a pas un jury dans tout le pays qui la jugerait coupable », a dit l'un d'eux.

Les six gardes, employés de la Bullwinkle Security C°, ont été emmenés à l'hôpital Badanov et traités pour des traumatismes mineurs.

« Je revole demain, a conclu « Mémé » Gordon, et je suggère que personne de l'aéroport ne me regarde de travers. »

Bob Wallace, 27 mai 2002

LewRockwell.com

(cité par Balkans infos n° 70)

Olympe de Gouges

Guillotinée en 1793, et enterrée deux cents ans sous les sarcasmes, Marie Gouze dite Marie-Olympe de Gouges avait mal choisi son moment pour se décorer d'une particule. C'était peut-être une protestation contre sa bâtardise, puisqu'elle était probablement née, en 1748 à Montauban, fille biologique d'un littérateur réactionnaire, monsieur de Pompignan, régularisée par un simple Pierre Gouze, boucher.

La protestation, elle en fit d'ailleurs son métier, puisque la fin du XX^e siècle a déterré avec enthousiasme sa « Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne ». D'abord mariée, elle qualifia cette expérience de « tombeau de la confiance et de l'amour ». Elle y préféra donc ultérieurement le statut de femme entretenue, par un homme riche, bien sûr. Dans cette indépendance un peu particulière, la femme « de Gouges » produisit *Zamor et Mirza*, pièce anti-esclavagiste qu'elle tenta si bien d'imposer à la Comédie-française

qu'elle frôla La Bastille.

La Révolution mit cette pièce à l'affiche. Gouges devint une spécialiste du sujet et une adhérente active de la Société des amis des Noirs. Son autre spécialité était l'agitation féministe.

En 1792 et 1793, Girondine, elle polémique contre les terroristes Marat et Robespierre. Arrêtée peu après ses amis girondins, elle se défendit avec intelligence et culot, nouant une liaison en prison pour se déclarer enceinte et faire surseoir au couteau. Exécutée, son fils la renia publiquement et la République maudit cette « virago, la femme-homme, l'impudente Olympe de Gouges ». Aujourd'hui le ministère de l'Intérieur abrite une salle à son nom. Car la police est aussi féministe que le féminisme est policier.

Dominique Grange

Chanteuse yé-yé convertie à l'anarcho-maoïsme ! Progrès si considérable qu'elle ne s'en est jamais remise, « engagée à perpétuité », dit-elle, aujourd'hui aux gages du micro-syndicat anarchiste CNT.

L'auteuse de *J'vais lui coller un pain* est née à Lyon en 1940. Dès 1962 elle joue Dürrenmatt (humoriste suisse) au théâtre de l'Atelier, à Montmartre. Elle enregistre un premier 45-tours en 1963, deux autres l'année suivante. En 1965, elle devient secrétaire du chanteur Guy Béart et de son émission télévisée, avec les avantages afférents.

...Et probablement certains inconvénients, vu la hâte avec laquelle Grange se précipite, à vingt-huit ans, dans le « mouvement » de mai 1968, divine surprise, la guitare autour du cou. La marée (dix millions de grévistes) reflue vite, et le petit poisson imprudent sautille sur le sable. Avant de tomber dans une flaque : la « Gauche prolétarienne » anarcho-maoïste, infiltrée par la police de la cave au grenier. La petite goualeuse se retrouve « installée » à l'usine. Certains y sont encore, mais elle s'évade après quelques mois, pour écrire : « Écoutez-les nos voix \ Qui montent des usines, \ Nos voix de prolétaires \ Qui disent y en a marre. \ Marre de se lever \ Tous les jours à cinq heures \ Pour prendre un car, un train » (...). Conclusion : « C'est la guerre ! » Ah ben oui : marre de se lever le matin. Armons-nous et partez, dit ce chant des « Nouveaux Partisans ».

Dominique Grange déclare avoir vécu dans la clandestinité de 1972 à 1975. Dont « une année dans la famille » du chanteur François Béranger. Et ces idiots de flics qui ne l'ont jamais trouvée ! N'importe qui rit après dix

minutes d'examen du CV de Grange, mais elle barbote là-dedans depuis quarante ans sans rien comprendre. « N'effacez pas nos traces ! » de 1968, implore-t-elle, en 2008 encore, le président Sarközy, qui s'amenait avec une charitable serpillière.

Dès 1969, elle interprétait au théâtre *Je ne veux pas mourir idiot*. C'est mal parti.

Élisabeth Guigou

Entre deux coups de brosse à reluire, une journaliste d'Europe 1 rappelle à dame Guigou (PS) comment son partenaire électoral Bernard Tapie lui avait agité une petite culotte sous le nez, devant les médias, au cours d'une tournée de commerçants. Comme elle a eu dix ans de réflexion, la haridelle de Mitterrand a cette réplique foudroyante : « Aujourd'hui j'en dis que bon voilà. »

Gwyn

Prononcez « Gouine ». Et tâchez de comprendre que nous connaissons une inquiétante pénurie d'emmerdeuses ; qu'il est donc vital d'en inventer.

On l'a bien compris chez Disney, producteur de *La Princesse des voleurs*. La vedette de ce téléfilm (2001) est Keira Knightley, 16 ans à l'époque, fraîche et mignonne à croquer. Elle m'a retenu devant une des histoires les plus stupides que j'aie jamais vues.

Gwyn est la fille de Robin des Bois. On vient de l'inventer. Pourquoi se gêner, puisqu'un personnage aussi important de la légende que Frère Tuck n'a été créé qu'au XIX^e siècle ? Pendant qu'on y est, Gwyn va promener au Moyen Âge un caquetage féministe digne de meubler entre deux pubs Tampax dans nos meilleurs magazines. Elle commence par le postillonner à la figure de son père ! Même de nos jours, elle prendrait une paire de claques. Au XII^e siècle, si elle survivait à cette sortie, ce serait en piteux état, aux oubliettes, dans un couvent au mieux. Mais à la télé, tout est possible.

Gwyn se fout des ordres machistes de Robin des Bois, et dès qu'il a le dos tourné elle se coupe les cheveux, se travestit en homme et saute à cheval. Son projet : sauver Philippe, héritier de Richard Cœur de lion, et que le prince Jean veuille assassiner pour usurper sa couronne. Petite concession à la

vraisemblance : Robine des Bois ne fait que des conneries, et grâce à elle Robin des Bois se retrouve dans la chambre de torture pour la durée du film. Il dégage ainsi du décor (médiocre). Et Robine peut flirter avec Philippe de Cognac et prendre avec lui la tête d'une cinquantaine de paysan(ne)s armé(e)s de bâtons qui vont casser la gueule de l'armée anglo-normande en quelques minutes.

Juste à temps pour arracher la couronne d'Angleterre des mains du méchant Jean, au fond de ce qui semble l'arrière-salle d'un bistrot. En réalité Philippe de Cognac, bâtard de Richard, n'a jamais mis les pieds en Angleterre, et Jean, bel et bien couronné à Westminster, a régné pendant près de vingt ans. Une voix *off* finit par avouer que « l'Histoire n'a pas retenu » les fariboles de *La Princesse des voleurs*. Elle ne les a même pas examinées.

H

Gisèle Halimi

Tania Head

Nathalie Heinich

Helen

Armelle Héliot

Natacha Henry

Paris Hilton

Frances Howard

Gisèle Halimi

Elle est née Zeiza Taïeb, le 27 juillet 1927, en Tunisie. Elle entre au barreau de Tunis en 1949 et poursuit sa carrière d'avocate à Paris en 1956.

Elle a débuté dans le féminisme avec panache, puisqu'elle s'est livrée à une grève de la faim pour ne plus avoir à faire le lit de son frère ! Elle avait treize ans...

Toute sa carrière s'est poursuivie sur ce mode. Mariée en secondes noces à Paul Halimi, administrateur civil au ministère de l'Agriculture – dont elle porte toujours le nom sous lequel elle s'est fait connaître –, puis en troisièmes noces à Claude Faux, ancien secrétaire de Jean-Paul Sartre, dont elle a été l'amie et l'avocate.

Elle milite pour l'indépendance de son pays, la Tunisie, et aussi pour l'Algérie, elle dénonce des tortures imputées à l'armée française et défend les militants du MNA (Mouvement national algérien) poursuivis par la justice française. Elle co-signe avec Simone de Beauvoir un livre à la gloire de la terroriste algérienne Djamila Boupacha.

Gisèle Halimi participe au Mouvement démocratique féminin, sorte d'union de la gauche avant la lettre qui soutient la candidature de François Mitterrand à la présidentielle de 1965 et veut unir socialisme et féminisme.

Elle ne manque pas de signer le *Manifeste des 343 salopes* qui déclarent en 1971 avoir avorté et réclament le libre accès aux moyens anticonceptionnels et à l'avortement libre.

Dans le sillage de Simone de Beauvoir, elle fonde en 1971 le mouvement féministe Choisir la cause des femmes et milite en faveur de la dépénalisation de l'avortement. Elle prend la présidence de cette association à la disparition de Simone de Beauvoir.

Au procès de Bobigny, en 1972, qui a un retentissement considérable, elle défend une mineure qui s'était fait avorter après un viol, en faisant une tribune contre la loi de 1920. Ce procès a contribué à l'évolution vers la loi Veil, votée en décembre 1974 et promulguée en janvier 1975, sur l'interruption volontaire de grossesse.

Gisèle Halimi est également une des fondatrices de l'association alter-mondialiste Attac en 1998. Le terroriste palestinien Marouane Barghouti lui a demandé d'être l'un de ses avocats. Éluë à l'Assemblée nationale (députée de l'Isère à Voiron près de Grenoble) de 1981 à 1984, elle siège comme apparentée au groupe socialiste. Elle constate avec amertume que ses projets n'avancent pas autant qu'elle le souhaiterait et elle dénonce le Parlement comme un bastion de la misogynie. Son amendement instaurant un quota pour les femmes aux élections a pourtant été voté à la quasi-unanimité par les députés, en 1982. La mise en échec de cet amendement revient au Conseil constitutionnel, qui le considéra comme une entrave à la liberté du suffrage et à la libre expression de la souveraineté nationale.

Bien que nommée par lui ambassadrice de la France auprès de l'Unesco, d'avril 1985 à septembre 1986, elle se déclare déçue par Mitterrand, qu'elle juge machiavélique.

Elle rejoint Jean-Pierre Chevènement à l'occasion des élections européennes de 1994 (elle figure en seconde position sur la liste du MDC).

Elle est la mère de Jean-Yves Halimi, avocat, Serge Halimi, directeur du "Monde diplomatique", et d'Emmanuel Faux, journaliste à Europe 1.

Pour la promotion de Pâques 2006, elle est promue au grade d'officier de la Légion d'honneur. En novembre 2009, elle est promue commandeur de l'ordre national du Mérite. Le féminisme est donc bien (ce que soutient l'auteur page après page, ndle) doctrine officiellement officielle !

Tania Head

Sans citer sa source (*La Vanguardia* espagnole), le quotidien (28 septembre 2007) américain pour l'Europe *The International Herald Tribune* démasque Tania Head (une obèse comme seul McDo sait en fabriquer) : elle

se présentait comme une survivante de l'attentat du 11 septembre 2001 contre les tours du *World Trade Center*, et multipliait à ce titre les conférences larmoyantes... Malheureusement, son « employeur » dans la tour Sud ne la connaît pas, et la famille de son « fiancé mort dans la tour Nord » non plus. Pourquoi ces simples vérifications ont-elles demandé six ans ? *The IHT* nous le dira peut-être un autre jour.

Nathalie Heinich

C'est une sociologue ès arts qui date de 1955, nourrie par le CNRS^[47], et qui se fait un malin plaisir de taquiner son troupeau de gauche. Celui-ci, peu sensible à l'humour, bêle de douleur, en 1999, quand Nathalie signe avec un quarteron de penseurs officiels « Ne laissons pas la critique du Pacs^[48] à la droite », tribune dans le bulletin paroissial de référence, *Le Monde*.

En 2009 les bêlements montent dans l'aigu^[49], quand elle publie *Le Bêtisier du sociologue* où elle dénonce les erreurs de raisonnement de ses collègues – un livre qu'elle a dû, à plusieurs reprises, s'arrêter d'écrire, tellement elle riait en l'écrivant ! Plus grave, Nathalie Heinich voit dans l'homoparentalité un « abus de droit » (pages 92-93), dans les années soixante-dix une époque « calamiteuse » (page 110) et elle s'indigne de ce qu'on ne puisse plus utiliser la notion de « race », qu'elle s'emploie donc à « relégitimer » (pages 111-113)...

Helen

Une enquête menée à Londres, Glasgow et Manchester fin 2001 montre que les secrétaires britanniques sont particulièrement vindicatives. L'une sert le café dans des tasses sales pour avoir été appelée « la fille qui fait le café ». L'autre lave les tasses à café, mais dans la cuvette des WC, parce qu'elle trouve son supérieur « misogyne et râleur ». La troisième réserve toujours les voyages aériens les plus incommodes...

Helen les surpasse toutes. Brimée pour avoir héroïquement repoussé les avances de son chef de bureau borgne et chauve, elle réussit à le faire licencier pour harcèlement sexuel, non sans le harceler lui-même d'abord, longuement.

Elle commence par lui voler le texte d'une importante présentation, juste

avant l'arrivée de clients à gros budget. Elle imprègne la mousse de son siège avec du lait. En son absence, elle tartine de la viande hachée, crue, sous la moquette de son bureau : la puanteur est telle à son retour que l'homme doit s'installer dans un couloir. Mais le plus beau – et tant pis pour le nouveau préjudice causé à l'entreprise – consiste à « emprunter » les clefs de voiture de l'ennemi pour verser du talc (pourquoi pas les germes de la peste bubonique ?) dans son système d'aération, juste avant qu'il n'embarque une brochette de gros clients japonais. Hurlements et éjections par les quatre portières au démarrage, dans un nuage de poussière blanche, à la grande joie de la tendre Helen, cachée derrière un pilier du parking souterrain.

Aujourd'hui, elle cherche une autre société à faire jouir de son bon caractère. Demandez son numéro de téléphone à l'ANPE (Pôle Emploi) britiche !

Armelle Héliot

Cheffe de file des rédacteurs de gauche du *Figaro*, ne cache pas au *Masque et la Plume* théâtral (2 juillet 2006) son mépris pour « les lecteurs réactionnaires » de son gagne-pain. Il faut changer de peuple, Armelle. Pourtant, elle raconte dans la foulée qu'on lui a dit au « ministère Culture Communication » (*sic*) qu'il valait mieux ignorer les quatre cents ans de Corneille parce que ses parents avaient trempé dans la traite négrière !

Natacha Henry

J'aime autant vous dire d'emblée que cette journaliste franco-britannique (née en 1968) n'est pas exactement un agent de l'idéologie française dans les terres anglophones. En 2003, elle publie *Les Mecs lourds ou le paternalisme lubrique* chez Robert Laffont. Ça ne marche pas trop, puisqu'elle l'auto-réédite en 2011, sous les sombres couleurs de son association, *Gender Company*. Elle le vend dans la librairie féministe de Paris. Elle le présente ainsi :

« "Avec des yeux comme ça, je ne peux rien vous refuser", "votre téléphone, il est sur le menu ?", "vous êtes mariée ? c'est pas grave, je ne suis pas jaloux..." Du regard appuyé au commentaire déplacé en passant par la remarque "limite", ce livre décrit et analyse ces comportements que l'auteure

baptise du nom de "paternalisme lubrique" et qui ponctuent le quotidien des femmes. »

...Du moins dans les pays latins, où des hommes se permettent encore de draguer des femmes. Il y a belle lurette que c'est interdit, sous peine de procès à cinq millions de dollars, dans le paradis amerloque dont Natacha rêve d'imposer une petite annexe miteuse en France. Elle en rêve à haute voix. Elle jappe, même, comme je viens de l'entendre à la radio.

Lauréate du *German Marshall Fund of the United States* en 2003, employée de *TVE* à Londres, *Broadcasting for Change, International Women's Media Foundation* à Washington D.C. (États-Unis), coordinatrice pour *The Global Report on the Status of Women in the News Media*, ne pourrait-elle pas rester chez elle, à la botte de l'impérialisme américain, à touiller son infecte propagande mondialiste ?

Paris Hilton

Au moment où je rédige sa petite notice (entre deux siestes, le 20 août 2011, par 30 °C), cette créature n'est plus « la personne au monde la plus exposée médiatiquement », comme en 2006. Elle jouit tout de même encore de cent vingt-neuf millions d'entrées dans Google, contre dix millions pour Jeanne d'Arc. Et un sondage Ipsos effectué auprès d'un échantillon de 2 012 adultes américains vient de permettre à la riche héritière de rassembler 60 % d'opinions défavorables. Un véritable plébiscite contre tout ce qu'elle représente, à savoir un style de vie ostensiblement *jet-set* et dispendieux allié à une futilité crasse.

Mais c'est plutôt à Nancy Cunard (traitée plus haut, à la lettre C comme Cu) qu'il faut comparer l'héritière scandaleuse du XXI^e siècle. Leurs mœurs sont assez semblables : sexualité débridée, alcool, drogues, exhibitionnisme. Mais Pierre Daix, le biographe d'Aragon, qu'elle a presque tué, trouve Nancy moralement supérieure à George Sand (une sacrée référence, voir plus loin) et ne veut même pas qu'on la qualifie de « *dévoreuse d'hommes* ». Encore moins de roulure, ce qui lui irait tellement mieux. Car voilà, l'héritière des *Cunard Lines* est une figure de l'extrême gauche intello. Total respect !

L'héritière des hôtels Hilton a du mal à distinguer sa droite de sa gauche. On ne se gêne donc pas pour la présenter comme une « *stupid spoiled whore* » (stupide pute trop gâtée) dans le dessin animé télévisé *South Park* !

Ne l'a-t-elle pas mérité ?

Conçue à Paris (France), d'où son prénom, née à New York en 1981, dès l'âge de dix-neuf ans Paris commence à racler plusieurs millions de dollars par an. Mannequin, chanteuse, comédienne de télé-poubelle, porno-star (malgré elle, bien sûr, mais elle ne rend pas le fric)... Comme actrice, elle collectionne les *Razzie Awards* de la plus mauvaise. Elle accumule aussi les condamnations pour conduite en état d'ivresse, sans permis, détention de drogues dures... Au point d'avoir passé quelques jours en prison !

Si vous désirez devenir « la personne au monde la plus exposée médiatiquement », vous savez ce qu'il vous reste à faire.

Frances Howard

Si les héros d'une affaire crapuleuse sont titrés, traînent un pedigree aussi long qu'un rouleau de papier hygiénique, et jouent un rôle politique, leur affaire crapuleuse est un drame historique, et elle a toutes chances d'être tôt ou tard troussée en vers alexandrins...

Été 1613 : la plus tragique et la plus élizabéthaine des tragédies élizabéthaines se noue à Londres, mais il est trop tard ; Kyd et Marlowe sont morts, Elizabeth elle-même est partie avec la tête de *Mary Queen of Scots* sous le bras, et Shakespeare n'en a plus pour longtemps. Ainsi la vengeance de Lady Frances Howard, *Countess of Essex*, n'est-elle enregistrée que par les tribunaux du temps.

Les tribunaux, d'abord, sont pour elle, parce que ses volontés s'accordent avec celles des dirigeants du puissant parti hispano-catholique en Angleterre, ses parents, et que le roi Jacques I^{er} lui-même les favorise.

Lady Frances, encore enfant, a été mariée au comte d'Essex, qui n'avait pas quatorze ans. Pour une raison ou pour une autre, elle le hait de toute son âme, et lorsqu'il revient d'un long séjour sur le continent, destiné à parfaire ses humanités, elle se refuse à lui avec un entêtement de trois années, sans cesser d'intriguer pour faire annuler leur mariage. Le comte de Suffolk, son père, et son grand-oncle le comte de Northampton s'opposent à ce dessein jusqu'au moment où Frances l'assortit d'une perspective d'alliance avec Robert Carr, favori écossais du roi, et qui vient d'être créé par lui vicomte Rochester, individu aussi influençable qu'influent, qu'il sera facile de jeter dans les intérêts et les intrigues du parti catholique.

Jacques I^{er}, entiché de Rochester, voit également ce mariage d'un bon œil, et c'est ainsi que la commission judiciaire (le « tribunal de l'impuissance ») chargée de statuer en toute indépendance sur le mariage – toujours blanc – de Lady Frances et du comte d'Essex prononce par sept voix contre cinq que le jeune homme est frappé d'une impuissance particulière, à l'endroit particulier de son épouse, quelle déveine. « *No Essex, please, we 're British !* » Cet arbitrage n'est toutefois pas sans rapport avec la réalité, puisque nous avons vu que la jeune dame avait la migraine tous les soirs depuis trois ans, et que sans que nous en ayons rien vu tout porte à croire que le comte s'en consolait.

Les amours de la jeune comtesse et de Rochester avaient d'abord été favorisées par Overbury, le découvreur, manager et ami intime du favori royal, Rochester. Cet Overbury était allé jusqu'à prêter sa plume au Pierrot enamouré, ne le croyant engagé que dans un flirt sans conséquence pour leur belle amitié. Mais se voyant bientôt supplanté auprès du joli jeune homme qui a l'oreille du roi, Overbury se bat de toutes ses forces pour contrecarrer son mariage avec Frances. Il lui met journallement devant les yeux le comportement vindicatif et obstiné qu'a montré la dangereuse jeune personne envers son premier époux... Et son "ami" commet "l'erreur" de rapporter ces avis à la dame, qui en conçoit toute la fureur meurtrière dont elle est capable ; et si elle n'était capable que de peu, je n'en parlerais pas quatre cents ans plus tard. Cette fureur transcroît naturellement en projet de vengeance implacable lorsque commence à circuler un manuscrit intitulé *The Wife* (L'Épouse) que la rumeur attribue à Overbury : c'est un catalogue des vertus conjugales qui semble à Lady Essex un exposé *a contrario* de ses vices. Maintenant, il lui faut la peau d'Overbury, et elle l'aura. Après quelques mois de manigances habiles, Sir Thomas Overbury est tombé aussi bas qu'il se peut dans la faveur royale, et il n'a que le temps de refuser avec un joli mouvement de menton une mission diplomatique à Pétaouchnok avant d'être enfermé à la Tour de Londres, l'antichambre de tant de destinées fameuses, mais funestes.

Une petite garce contemporaine serait comblée par un tel résultat : l'ennemi embastillé sans même qu'elle ait eu à forger de chef, viol, ou impuissance comme ci-dessus, ou cruauté mentale comme on a inventé depuis. Mais pour Lady Essex, en ce bel été de 1613, le complot ne fait que commencer. Dès qu'Overbury est sous les verrous, Frances s'emploie à faire licencier le gouverneur de la Tour ; et elle le fait remplacer par un Gervase

Helwys, de même qu'elle fait attacher un nommé Richard Weston à la personne d'Overbury. Helwys est manipulé, au point de bégayer plaisamment à l'audience qu'il aura laisser assassiner son prisonnier sans aboyer ni seulement remuer une oreille parce qu'il croyait que... Jacques Ier bénissait le meurtre ! C'est dire si Frances argumentait subtilement. Weston est un instrument conscient : c'est lui qui sert à Overbury les *tarts* et les *jellies* nappées d'acide sulfurique que lui envoie Lady Essex. Charmante attention, dira n'importe quel continental, mais y faut-il vraiment du vitriol pour qu'on en crève, de ces redoutables *jellies* ?

Un autre détail délectable, en sus des *jellies*, c'est que le bon Rochester écrit deux fois par jour au malheureux Overbury, son cher ami, lequel se roule par terre dans des coliques épouvantables, l'été durant ! mais ne se résout pas à crever. Il lui écrit, et il ne lui cache rien du mal qu'il se donne, lui Rochester, pour faire libérer son bon Overbury. Mieux : il lui fait tenir des « poudres » qui le rendront malade, colossale finesse, juste assez pour que les bons amis qui s'agitent audehors puissent s'entremettre, apitoyer le roi, obtenir son élargissement.

Jellies, vitriol, poudres, amitié, rien y fait ; Overbury souffre comme un damné mais ne meurt pas. C'est un point de l'affaire demeuré obscur. Gens prudents, les *dealers* de poison passaient-ils de la camelote baptisée, selon leur immémoriale coutume envers leurs pigeons immémoriaux ? Ou bien Helwys exécutait-il les ordres sans les exécuter, en attendant d'acquérir la certitude du patronage royal de cet assassinat ?

Toujours est-il que l'été passe sans que le prisonnier trépasse. La patience de Frances Howard est à bout. Les tartes et les gelées ne font rien ? Que l'on administre le remède *another way*, comme dit le très victorien *Dictionary of National Biography*. Bref, un clystère empoisonné a raison de l'empoisonneur. Il claque, il est enterré à la six-quatre-deux, et les tourtereaux jolis peuvent enfin convoler la paix dans l'âme.

Bonheur dans le crime, bien entendu, jusqu'au moment où d'autres criminels, d'autres crabes, se fraient un chemin jusqu'au dessus du panier, bousculant la clique absolutiste : la Chambre Basse, la bourgeoisie, les protestants guettent l'époux flambant neuf de Lady Essex, instrument voyant du parti catholique, de la Chambre des Lords, favori écossais d'un James qui est le VI^e d'Écosse avant d'être le I^{er} d'Angleterre.

Un Villiers est poussé dans la faveur du roi et le brouille avec Rochester ; le terrain est prêt : on déterre l'affaire Overbury.

Et que pensez-vous qu'il en advient ?

Les exécutants du crime sont hachés menu, bien entendu. Rochester, lui, se tord comme un ver, pleure qu'il n'y est pour rien, brûle des papiers à enfumer tout Londres, menace le roi des foudres de ses beaux-parents, tente de se faire porter pâle le jour du procès.

Frances, elle, plaide coupable.

L'un et l'autre sont condamnés à avoir la tête tranchée jusqu'à ce que mort s'ensuive. Jacques I^{er} intervient, et après un petit tour à la Tour, le couple est assigné à résidence dans une campagne où il se fait oublier...

Est-ce qu'ils ont eu beaucoup d'enfants ?

Ah, ça, je n'ai pas pu le savoir.

J

Jeanne Jelinek
Edna Johnson
Eva Joly
Julie 1/2
Julie 2/2

Jeanne

« Elle est passée ici, avant de faire étape là-bas », me dit simplement Alain, l'écrivain local, en montrant le droit chemin à flanc de colline où nous nous baguenaudons, puis Clairvaux, à une lieue environ.

Il ne m'en faut pas plus pour me voir distinctement en 1429, vieux soudard du dernier rang, délicieusement engueulé par la Pucelle ; ainsi que le raconte Jean, duc d'Alençon : « Jeanne se courrouçait très fort quand elle entendait les soldats jurer, et les grondait beaucoup, et moi aussi, qui jurais de temps à autre. Quand je la voyais, je refrénais mes jurons. »^{50}

Mais qui n'engueule-t-elle pas ? Au roi d'Angleterre et à ses gens, elle écrit le 22 mars 1429 : «...allez-vous en en votre pays, de par Dieu. Et si ainsi ne le faites, attendez les nouvelles de la Pucelle qui vous ira voir brièvement, à vos bien grands dommages... »^{51}

Brièvement... « Je durerai un an, guère plus », a prédit exactement la prodigieuse fille. Foudroyante, elle délivre Orléans, vainc à Patay, conduit Charles VII pour son sacre à Reims, en pleine zone occupée, renverse le cours de la guerre de Cent Ans !

Elle tente de réconcilier le roi de France avec le duc de Bourgogne : « Pardonnez l'un à l'autre de bon cœur, entièrement, ainsi que doivent faire loyaux chrétiens ; et s'il vous plaît à guerroyer, si allez sur les Sarrasins... »^{52}

Délaissée par un prince cauteleux et ingrat, elle échoue devant Paris, acquis à l'occupant. Des collabos la capturent à Compiègne et la vendent – 10 000 livres tournois – aux Anglais, qui « conçurent une vaste opération politique. Il fallait discréditer, à travers Jeanne, le dauphin Charles, petit roi pour rire. Il fallait le désacraliser. On réunit, sous la bannière anglaise, le ban et l'arrière-ban de l'Église et de l'Université. On fit à Jeanne un procès en

sorcellerie. On choisit des juges français. On assura une large publicité des débats. Les meilleurs esprits de la théologie universitaire se rendirent à Rouen pour la condamner. Elle y fut brûlée vive, le 30 mai 1431. Comme une sorcière. »^[53]

Il fut des siècles entiers pour oublier la Sainte de la Patrie. Puis il y eut l'an 1940 pour (se) la rappeler, tel le national-communiste Aragon, car :

Il est un temps pour la souffrance
Quand Jeanne vint à Vaucouleurs
Ah coupez en morceaux la France

Le jour avait cette pâleur
Je reste roi de mes douleurs.

Jelinek

Le camarade Lebrun de *L'Humanité* approuve hautement l'attribution du Nobel de littérature 2004 à « l'Autrichienne » Jelinek : «...le quotidien d'opérette mièvre de l'Autriche, avec son culte béat de la nature, ses deux chaînes de télévision d'un autre âge, son folklore musical joué en boucle, son apolitisme de bon ton, sa convivialité obligée. Et débusquant là, derrière les effarouchements, les vieilles nostalgies d'empire, l'attachement forcené au sol et à la terre, la méfiance devant les étrangers, la puissance d'un catholicisme rétrograde et son alliance avec les rémanences de l'idéologie nazie. »

Jelinek : « Mon prix Nobel ne doit pas être considéré comme une fleur à la boutonnière de l'Autriche. » Non. Plutôt comme un coup d'épluche-légumes dans le dos.

Edna Johnson

Jeune vieillard, je suis d'autant plus gérontophobe. Une de mes grand-mères était un ange. L'autre un démon. Le hasard m'a favorisé, je crois. Car je rencontre d'autres proportions, à la caisse du supermarché, et ailleurs : s'il y a une vieille derrière moi, il est bien rare qu'elle n'essaie pas de passer devant, ou au moins de m'écraser les pieds. Au moindre geste de défense, à la plus timide protestation, elle hurle : on égorge une pauvre mamie éclopée ! Les gens à qui je m'en plains me toisent d'un air sceptique et vaguement écœuré. Ils ne connaissent, eux, que des grand-mères de conte de fées, qui sentent la lavande et qui sont si fragiles, comme dit Pagnol dans ses souvenirs

d'enfance.

Mais voici que *Le Figaro* vient à mon secours, avec cette lettre mauve et parfumée qu'il a recopiée dans un journal australien du Queensland, et que je recopie à mon tour, parce qu'elle est trop belle, c'est-à-dire trop vraie :

« Chère École, Que Dieu vous bénisse pour ce magnifique poste de radio que vous m'avez remis lors du goûter pour le troisième âge. J'ai quatre-vingt-quatorze ans et je vis dans une maison de retraite, tous mes proches sont morts depuis longtemps et je n'ai donc que peu de visites. Mes contacts avec le monde extérieur étant très limités, cela rend votre radio d'autant plus précieuse. Ma colocataire, Maggie Cook, depuis que je la connais, a toujours eu sa propre radio. Elle l'écoute tout le temps, mais, habituellement, c'est avec une oreillette ou un volume si bas que je n'entends rien. Pour une raison qui m'échappe, elle ne veut pas la partager. Dimanche matin, en écoutant son service religieux, elle a malencontreusement fait tomber son récepteur de l'étagère. Il s'est brisé en mille morceaux et elle s'est mise à pleurer. C'était si triste ! Heureusement, j'avais ma nouvelle radio ! Maggie me demanda si elle pouvait l'écouter. Je lui ai dit d'aller se faire foutre. Que Dieu vous bénisse ! Edna Johnson. »

Eva Joly

Gro Eva Farseth est née le 5 décembre 1943, dans un quartier laborieux d'Oslo (Norvège). Arrivée 3^e au concours de Miss Norvège, elle s'exile à 18 ans. Vexée ?

Après mille et un métiers, la voici au pair dans la famille bourgeoise Joly (Paris VI^e). Elle met le grappin sur le fils, Pascal, étudiant en médecine, malgré l'opposition des parents. L'homme sombrera dans l'alcool avant de se suicider.

Mais Eva, épouse Joly, réussit licence en droit, DEA de sciences politiques, et concours de la magistrature, en 1980 (à trente-sept ans seulement ; elle faisait la course avec Dati ?). Dix ans plus tard, la voici juge d'instruction à Paris, recueillant sa part de la notoriété attachée aux affaires Tapie, Bidermann, Elf, Frégates de Taïwan, Roland Dumas. Pour ce dernier (président du Conseil constitutionnel qu'elle a contraint à la démission), c'est simple, elle est folle. Loïk Le Floch-Prigent, ex-PDG d'Elf (incarcéré en 1996), affirme : « Mme Joly a utilisé des méthodes inacceptables. »

Méthodes soulevant assez de haines pour qu'Eva, pas si folle, prenne la

tangente aussitôt après l'affaire Elf, réfugiée dans sa Norvège natale. Les gouvernements norvégien puis islandais la consultent.

Christian Chadeaux rappelle dans *Le Journal de l'Île* (de la Réunion, 26 novembre 2011) les exploits d'Eva Joly à Madagascar. Conseillère personnelle pendant quatre ans du sanglant président francophobe Ravalomanana (déchu et exilé depuis 2009), c'est « sous son autorité, au moins morale » que des journalistes français ont été expulsés sans explications, tandis qu'« une dizaine de paysans malgaches ont été condamnés à mort (...) pour s'être opposés au vol de leurs terres par le glouton tyran (...) qu'elle conseillait... »

En 2006, elle prend sa retraite de magistrate.

En 2007, de retour en France, elle recherche l'investiture du Modem (centre) de François Bayrou. Ne l'obtenant pas, elle se tourne vers les Verts. Elle devient leur candidate à la présidentielle 2012, nonobstant sa double nationalité, et l'accent pittoresque qu'elle n'a pas pu atténuer en près d'un demi-siècle d'immersion linguistique.

Julie 1/2

Joyeux dimanche (4 janvier 2007) sur France Inter avec un reportage chez les traumatisés crâniens. Sous curatelle, Julie ne peut ni prendre le bus seule, ni gérer ses trois sous. Mais elle peut voter. Pour qui ?

— Mour Zégolaine Nrouyal, je le nis haut et vort !

Julie 2/2

Ken Bliss se penche galamment sur une « balustrade qui lui venait un peu au-dessus du genou », pour sauver une écharpe à douze dollars (1940), et aussitôt il valdingue dix-sept étages plus bas.

Mitchell déguste un verre d'arak à l'arsenic, offert par la femme de ses rêves. Ses dernières paroles : «...vous rendre heureuse... »

Le bon papa Frank Moran meurt asphyxié, dans un débarras où l'a enfermé une séduisante aide ménagère.

Le peintre Ferguson a le cœur percé par une flèche tirée par Diane en personne.

L'écrivain T. Holmes survit par miracle ; et c'est le bout du chemin pour

la tueuse en série. Ses victimes ne la connaissaient pas. Elle ne les connaissait pas. Mais elles avaient le tort d'avoir traîné dans le secteur, quand le truand qu'elle venait d'épouser avait été « rectifié » par un autre truand, à la sortie de l'église. D'où le titre, *La Mariée était en noir*, de ce roman de William Irish. François Truffaut l'a porté à l'écran en 1967. *Kill Bill* de Tarantino en est une parodie stupide et dégoulinante.

K

Natascha

Agnès Kampusch

Alexandra Kollontai

Eva Kowalewska

Julia Kristeva

Diane Kruger

Natascha Agnès Kampusch

Je dîne à La Criée, boulevard du Montparnasse, le 22 septembre 2006, en compagnie de Serge et Danièle de Beketch, Françoise Chard et Camille Galic, quand la conversation tombe sur la séquestrée de Strasshof (Autriche), Natascha Kampusch. Son ravisseur Wolfgang Priklopil est un « monstre absolu », lâche Serge ; tandis que Camille s'étonne de la santé éclatante de sa victime... On ne me demande pas mon avis. Eh bien, le voici tout de même.

C'est celui du professeur Ferreri, qui explique l'évidence à *Paris Match* (14 septembre 2006) : le malheureux Wolfgang (il en est tout de même un peu mort) « rêvait sans doute de se construire une compagne idéale. » Nouvel Arnolphe, qui dans *L'École des femmes* de Molière achète Agnès à quatre ans (Natascha est enlevée à huit ans) et la séquestre pour en faire une épouse ignorante et soumise. Idéale.

Malheureux fous ! « Je l'aime, et cet amour est mon grand embarras » (acte IV, scène 1). Car en amour « une sotte en sait plus que le plus habile homme » (acte V, scène 4). Agnès et Natascha se jouent de leurs pauvres bourreaux. L'amour est gratuit, et l'Occidental qui s'avise de l'obtenir par la seule force s'expose à la mort (Wolfgang) et au désespoir (Arnolphe).

Alexandra Kollontai

Cette communiste de gauche est d'origine aristocratique, et l'on ne peut que s'étonner de ce qu'elle ait échappé aux massacres staliniens... Elle est née à Saint-Pétersbourg en 1872 ; à dix-sept ans, elle refuse un mariage

arrangé pour épouser à vingt ans un jeune officier qu'elle aime. Mais trois ans plus tard, lasse de la vie de couple, elle rompt avec son milieu pour aller étudier l'économie politique à l'université de Zürich ; où nous retrouverons plus loin les camarades Rosa Luxembourg et Clara Zetkin. La capitale économique et financière de la Suisse était décidément aussi une pépinière de femmes rouges (et encore le berceau du mouvement Dada, en 1916).

Kollontaï adhère au marxisme révolutionnaire en 1898, mais choisit les mencheviks en 1903. La guerre de 1914 l'amène aux bolcheviks. En 1917, commissaire du peuple à la Santé, elle est la première femme au monde à entrer dans un gouvernement. Dès 1918, c'est une opposante de gauche, hostile notamment à la NEP (1921).

On s'en débarrasse en en faisant la première femme ambassadeur au monde, et en l'expédiant en Norvège. Elle récupère pour les Soviets l'or russe caché par Kerensky en Finlande, pays avec lequel elle négocie les armistices de 1940 et 1944.

Elle renonce à ses fonctions en 1945 (elle a 73 ans). Elle rentre à Moscou, et Staline lui permet d'y terminer tranquillement ses jours, en 1952.

Elle était hostile au féminisme bourgeois et subordonnait l'émancipation des femmes à la lutte des classes. Sa vie privée, néanmoins, faisait scandale. Elle approuvait la « théorie du verre d'eau », en vogue alors à l'extrême gauche, selon laquelle on devrait satisfaire ses besoins sexuels aussi aisément que sa soif. Mais Lénine, échaudé par sa syphilis, récoltée auprès d'une prostituée, exigeait la stabilité familiale pour l'URSS. Il demandait rageusement à Clara Zetkin en 1924 : « Certes, quand on a soif, on veut boire. Mais est-ce qu'un homme normal, placé dans des conditions normales, consentirait à se coucher dans la boue et à boire dans les flaques d'eau de la rue ? Boira-t-il dans un verre dont le bord a été sali par d'autres ? »

Eva Kowalewska

L'écrivain industriel Paul-Loup Sulitzer aime la chair fraîche. En 2003 il fête le premier anniversaire de son collage (2002-2007) avec une Polonaise de vingt ans. Où ça ? Chez Dominique (rue Bréa, VIe), « la seule table russe digne de ce nom à Paris » (Gault & Millau – table malheureusement disparue depuis) ! Comme si les Polaks ne haïssaient pas tout ce qui est russe. Comme s'il n'y avait pas assez de restaurants polonais à Paris. Mais une seule gaffe ne peut suffire à occuper la soirée d'un Paul-Loup. Chez Dominique, il salue

cérémonieusement le chef, Françoise Dépée, quand il la rencontre en robe du soir, mais il ne la reconnaît pas, et il la snobe quand elle reparaît en tenue de travail. Il ne cesse pas un instant de se donner en spectacle, de se faire photographier avec sa Lolita (« précoce génie littéraire », dit-il), ou de... mendier des cigarettes de table en table !

C'est dans un salon du Tana Plaza Hotel*** (Madagascar) que j'ai lu quelques mois plus tard, dans un vieux *Match* (avec Saddam barbu en couverture), la suite des aventures sentimentales de Sulitzer. Le barbon, cinquante-sept ans, a vite eu le dessous contre sa poulette de vingt ans. Une nuit, ils rentrent à une heure et demie du matin comme d'habitude. Les voisins entendent des cris, des chocs. Peu après, la gentille poupée appelle les secours. Elle va très bien. Mais l'appartement est un capharnaüm, et Paul-Loup a le visage en sang, avec une crise cardiaque en prime. Ils le nient tous les deux, chacun pour ses raisons évidentes, et nous n'aurons donc pas d'affaire Cantat-Trintignant retournée... Mais il est évident que le petit ange a bien cassé la gueule de son vieil amant, après l'avoir usé pendant des mois en fêtes qui ne sont plus de son âge.

Julia Kristeva

Bulgare de 1941, épouse de Philippe Sollers, psychanalyste lacanienne, théoricienne du langage, romancière, universitaire, féministe (non ? !), prix Holberg, prix Hannah-Arendt, prix Simone de Beauvoir (jurée), prix de la BNF (jurée), officier de la Légion d'honneur, commandeur de l'ordre national du Mérite, à peine atteinte par le livre *Impostures intellectuelles* des professeurs de physique Sokal et Bricmont (éditions O. Jacob, 1997).

Diane Kruger

Un mannequin de vingt-six ans, c'est « un cintre au bord de la retraite », constate l'héroïne du film *Frankie* (2006). Son agent complète : « Si tu refuses de travailler avec des c..., tu chômeras 50 semaines sur 52. » Alors Frankie déprime assez pour atterrir dans une clinique psychiatrique. Un sujet intéressant, non ? Massacré par une romancière incohérente. Vidéo baveuse. Pas un plan « raccord ». Pas une allusion à la drogue, à l'alcool, ni à la prostitution qui pourrissent « le hideux business des belles femmes ». Il ne

reste à voir que la beauté nordique de Diane Kruger (Frankie), coproductrice de cette foirade.

L

Marie-Reine Le Gougne

Nathalie Lemel

Madame Lepic

Élizabeth Levy

Lindsay Lohan

Tracy Lords

Linda Lovelace

Daniela Lumbroso

Liliane Lurçat

Rosa Luxembourg

Lysistrata

Marie-Reine Le Gougne

« Ben Laden du patinage » ! La juge française de patinage artistique Marie-Reine Le Gougne a reçu ce petit nom charmant, et quelques autres, de la presse anglo-saxonne.

Pour quel crime ? Pour avoir préféré le couple russe au canadien, aux jeux Olympiques d'hiver de Salt Lake City (Utah, États-Unis), en février 2002. Cinq juges contre quatre avaient fait ce choix. Curieusement, seule la Française a été en butte à la vindicte du lobby nord-américain. Le monde entier a retenti de cette vengeance, et pendant quelques semaines notre compatriote a connu une gloire planétaire dont elle se serait bien passée.

Bousculée violemment dans l'enceinte de la patinoire, injuriée en boucle dans les médias, terrorisée par les officiels du sport, elle a eu la stupeur de voir l'ISU (*International Skating Union*, Fédération internationale de Patinage) remettre une médaille en chocolat aux Canadiens, une « deuxième médaille d'or », arbitrairement, avant toute enquête.

Puis c'est le procès ! Marie-Reine Le Gougne est traînée devant un tribunal à huis clos de l'ISU, qui la chasse pour trois ans. Et dans sa charrette monte aussi Didier Gailhaguet, le président de la Fédération française des Sports de glace !

Une astuce juridique l'empêche de faire appel devant le Tribunal arbitral du Sport. Alors la "petite juge" présente sa défense dans un livre^[54]. Ou plutôt elle attaque. Après un résumé de sa carrière de patineuse, d'officielle et de juge, elle offre un reportage exceptionnel dans les coulisses du patin à glace olympique.

Extrait : « La réunion des juges qui précède la compétition (des couples à SLC 2002) est un chef-d'œuvre de surréalisme. Le juge-arbitre, l'Américain Ronald Pfenning, nous explique qu'il ne faut pas attribuer plus de 5.8 au couple russe, ceci afin de se laisser de la marge pour les autres couples. Beaucoup de juges se regardent, médusés, devant ce conseil que l'on donne aux débutants, et que je n'ai jamais vu accompagné d'une allusion précise à un concurrent. »

Coulisses scandaleuses. Le juge canadien invite (en vain) la Française à diverses fiestas, puis la traque jusqu'aux... toilettes ! pour lui murmurer « Peux-tu m'aider ? » en toute discrétion... et bon goût. « On » avait décidé que les Canadiens gagneraient, pour des enjeux qui n'ont rien à voir avec l'idéal olympique. Notre compatriote a ignoré les différents « messages » qu'elle a reçus en ce sens. Et tel est son crime.

Son second reportage, dans les coulisses de l'ISU, cette fois, à Lausanne, en Suisse, où on la « juge » avec une mauvaise foi insigne, ce reportage n'est pas moins accablant pour les instances du sport international. « Je suis d'abord interrogée par l'un de mes avocats, pendant environ quarante-cinq minutes, et réponds à chacune des accusations portées contre moi. Au fil de mon témoignage, la partie droite du Conseil, représentant le patinage de vitesse, ouvre des yeux de plus en plus grands. Ces gens, habitués aux chronomètres, découvrent visiblement certains secrets peu avouables du Comité technique de Patinage artistique. »

Le congrès suivant de l'ISU se déroule à Kyoto, au Japon, début juin 2002. Plusieurs protagonistes de l'affaire de Salt Lake City, sicaire éhontés du lobby nord-américain, ne sont pas réélus. Mieux encore : le congrès vote des réformes révolutionnaires, afin de rétablir l'indépendance des juges. « Finalement, même décapitée, j'ai eu ma révolution ! » conclut Mme Le Gougne, mi-figue, mi-raisin...

Que manque-t-il à ce feuilleton scandaleux ? Rien. Le FBI et la mafia caucasienne y font leur apparition à point nommé.

Coubertin, pourquoi tu pleures ?

Nathalie Lemel

Née en 1827 à Brest, elle grandit dans le bistrot de ses parents, mais fréquente l'école jusqu'à douze ans. Mariée à 18 ans, elle ouvre une boutique de librairie et de reliure à Quimper, en 1849. C'est la faillite en 1861, et le couple frappé d'infamie doit quitter la Bretagne. À Paris, ratée du petit commerce, Nathalie devient ouvrière et socialiste, avant d'abandonner sa famille. « Elle s'était fait remarquer par son exaltation, elle s'occupait de politique ; dans les ateliers, elle lisait à haute voix les mauvais journaux ; elle fréquentait assidument les clubs », lit-on dans un rapport de la police impériale.

La camarade Lemel ne se calme pas à l'occasion de la Commune, vous pensez bien. Elle se distingue sur la barricade de la rue Pigalle. Déportée en Nouvelle-Calédonie en compagnie notamment de Louise Michel (voir plus bas), elle l'aurait influencée en faveur de l'anarchisme.

Amnistiée en 1880, elle revient en métropole et trouve un emploi au journal *L'Intransigeant*. Tristement, elle mourra aveugle et dans la misère, en 1921. Le féminisme ne payait alors pas encore très bien.

Madame Lepic

« Tout le monde ne peut pas être orphelin », soupire « Poil de Carotte ». Un demi-siècle avant Hervé Bazin (voir Folcoche), Jules Renard (1864-1910) connaît ces débuts terribles dans l'existence : ne pas savoir plaire à sa mère. À qui diable saura-t-on plaire ensuite ?

Entre tous les enfants martyrs, du moins le rouquin Jules Renard a le privilège de sublimer son malheur dans un roman mémorable, *Poil de Carotte*.

Le gosse a peur d'aller fermer la porte du poulailler dans le noir : « Tu iras la fermer tous les soirs. »

Il ronfle la nuit ? La mégère le pince jusqu'au sang.

Monsieur Lepic rapporte des perdrix blessées. On oblige le rouquin à les achever. Ensuite on l'appelle bourreau.

On l'enferme à clef dans une chambre sans pot. Il finit par se soulager dans la cheminée. Sa mère ameute toute la famille au matin, après avoir

glissé un pot sous le lit.

— Il ne reste plus de melon pour toi, dit madame Lepic ; d'ailleurs, tu es comme moi, tu ne l'aimes pas.

— Ça se trouve bien, ironise Poil de Carotte *in pectore*.

Madame Lepic : Poil de Carotte, réponds donc, quand on te parle.

Poil de Carotte : Boui, banban.

Madame Lepic : Il me semble t'avoir déjà dit que les enfants ne doivent jamais parler la bouche pleine.

Le même finit par se révolter. Il arrache le privilège d'être mis en pension. Une prison où l'on n'est pas l'unique victime d'un tortionnaire spécialisé.

Le 5 août 1909, la mère de Jules Renard (Madame Lepic dans *Poil de Carotte*) meurt sans que l'on sache si ce fut un accident ou un suicide. Le 22 mai 1910, moins d'un an plus tard, à 46 ans, Renard meurt à Paris.

Élisabeth Lévy

Pas très correcte, politiquement, cette journaliste née en 1964. Sa carrière s'en ressent. Licenciée par Kahn de l'hebdomadaire *Marianne*, virée de RTL par Clark, jetée par Ruquier d'Europe 1, chassée de France cul par je ne sais qui... Il faut dire qu'elle s'est permis de critiquer « l'insoutenable légèreté de l'information », systématiquement serbophobe, lors de la crise du Kosovo, en 2000. Puis de s'en prendre à nos plus éminents maîtres penseurs^[55]. Ces maîtres censeurs « n'ont pas de mains, mais elles sont sales », écrit-elle. BHL, Glücksmann et compagnie sont « impuissants à agir sur la réalité » (pas de mains) mais ils « prétendent la plier à leur verbe » (les mains sales).

Elle ridiculise la campagne « antifasciste » du demi-dingue Didier Dæninckx contre... Gilles Perrault ! Fondateur trotskisant de Ras l'Front ! Et surtout doué d'un talent jaloué par le misérable inspecteur Œil-Dæninckx, Jdanov de banlieue (Aubervilliers centre) et médiocre scribouillard.

Et rire de l'art officiel, c'est quoi ? Du fascisme encore. « Ne pas aimer [le boucan grinçant de] Boulez revient peu ou prou à nier l'existence des chambres à gaz », persifle Élisabeth Lévy, avant de citer Guy Debord : « Depuis que l'art est mort, on sait qu'il est extrêmement facile de déguiser les policiers en artistes. »

Lindsay Lohan

Cette starlette nord-américaine encombre les tribunaux et les prisons du comté de Los Angeles (Les Anges !). Car ses produits de beauté sont la cocaïne, la kleptomanie et l'alcool.

À vingt-six ans (en 2011), elle commence à en être marquée. Dans son visage et dans son comportement : virée des films *Manson Girls*, *All's Fair in Love (and war, Honey, and war)*, *The other Side*, *Inferno*, du feuilleton *Ugly Betty*, *Razzie Award* de la pire actrice pour l'année 2008...

Je lui trouve une excuse : c'est qu'elle est prostituée à la pub depuis l'âge de trois ans. Mais quand elle palpe un million de dollars pour se déculotter dans *Playboy* (janvier-février 2012), je suis un peu déconcerté d'apprendre que c'est une manifestation féministe : « Le monde est dominé par les hommes alors bien se connaître et être à l'aise avec son corps est très important pour moi en tant que femme. » La journaliste qui recueillait ces propos devait faire aussi une drôle de tête, car Lilo ajoute : « Tout le monde a le droit d'avoir une opinion et je vous ai fait part de la mienne ».

Et toc.

Traci Lords

Le crime organisé la laisse vivre, et l'on peut s'en étonner : cette actrice pornographique a failli tuer l'industrie X ! Industrie mafieuse dont le chiffre d'affaires dépasse celui du cinéma courant depuis 1998.

Elle est née (en mai 1968 !) Nora Kuzma, de mère russe et de père juif ukrainien, dans un trou de l'Ohio, Middle West, États-Unis. Comme beaucoup de prostituées, elle est violée très jeune. Un voisin, puis son beau-père, si l'on en croit son autobiographie^[56] : « Tout était beau avant cet instant. Quand cela se produit, vous êtes fascinée, puis embarrassée, horrifiée et, pour finir, honteuse. Ce genre d'événement vous fait mûrir vite, très vite. Vous n'avez plus votre place à l'école, vous n'êtes plus comme les autres, vous en savez trop. »

Septembre 1984 : immigrée en Californie avec sa mère divorcée, rebaptisée Traci Lords, elle occupe la page centrale du magazine de « charme » *Penthouse*, très dénudée. Elle a seize ans, et elle a falsifié son identité pour se donner vingt-deux ans. Tout le monde la croit, y compris l'administration, tant son corps épanoui dégage de *sex appeal*, comme disent les Américains. Naturellement, l'école aussi trouve qu'elle n'a plus sa place à

l'école, et Traci passe professionnelle : « J'en avais assez de coucher avec des mecs horribles pour obtenir des séances photos minables. C'était finalement beaucoup plus rentable de se taper de vrais mecs devant des caméras. »

Très vite, c'est une célébrité mondiale. La mieux payée du *business*. Et la mieux traitée : dispensée de certaines pratiques douloureuses et/ou dégradantes. Elle tourne une centaine de films en deux ans. Arrive 1986 : elle a dix-huit ans et elle crée sa propre (hem) maison de production. Et c'est juste à ce moment que le FBI reçoit une dénonciation anonyme la concernant : « La super star du porno est mineure ! » Énorme scandale. Traci est encore soupçonnée, à ce jour, de s'être elle-même dénoncée pour s'émanciper des maquereaux et des tueurs de l'industrie. Et celle-ci en prend un sacré coup. Ses films et ses photos sont retirés de la vente, les frais pour les rappeler ne sont pas minces. La police et les ligues de vertu deviennent agressifs.

Traci Lords n'était pas seulement la plus excitante petite salope jamais filmée, c'était et c'est encore la plus intelligente ; ou du moins rusée. Non seulement elle a survécu après avoir ravagé un des domaines de prédilection de la Mafia, mais elle réussit une seconde carrière, assez honorable, dans le cinéma courant, la musique, et à la télévision. En 2007, à près de quarante ans, elle est devenue mère. Gageons que son enfant sera mieux protégé qu'elle ne l'a été.

Linda Lovelace

Staline promulgue « la Constitution la plus démocratique du monde » (1936) au plus fort de la terreur qui porte aussi son nom. *Arbeit macht frei* (« le travail rend libre »), inscrivent les nationaux-socialistes au portail de leurs camps d'extermination. L'anarcho-libéralisme mondialiste, qui a supplanté, de nos jours, les totalitaires (mais commence à se « totalitariser » aussi, faute d'opposition, montre Alexandre Zinoviev dans *La Grande Rupture*, L'Âge d'Homme éd.), se présente aussi en champion de la liberté... au moment où l'ONU estime les esclaves à 10 % la population mondiale, à peu près comme dans l'empire romain de Trajan !

Ainsi en 1972 – dans la foulée du Mai 1968 des petits-bourgeois, Wilhelm Reich *and C°* – le film porno *Deep Throat* (Gorge profonde) est le premier à sortir du ghetto des salles spécialisées. Sa vedette, l'avaleuse de sabres Linda Boreman dite Linda Lovelace, est présentée par les gros médias en

pasionaria de la libération sexuelle... Dix ans plus tard, peu avant d'avoir un accident de voiture fatal, Linda balance la vérité dans son autobiographie *Ordeal* (L'Épreuve) : elle a tourné ce film sous la contrainte ; droguée, battue, menacée de mort par son proxénète Jack Traynor. Et trente ans après, voici le documentaire *Inside Deep Throat*, où des survivants témoignent en tremblant encore : le film a coûté 26 000 \$ à son producteur Gerard Damiano. Il a rapporté 600 millions à... la Mafia italo-américaine, qui a racheté les droits 25 000 \$ à Damiano, en lui appliquant un pistolet sur la tempe.

« Il est pratiquement impossible d'être dans le commerce de la pornographie sans traiter de façon ou d'autre avec le crime organisé », assure William P. Kelly, agent du FBI qui a suivi la question 23 ans durant.

Si vous avez le cœur bien accroché, entrez dans un sex-shop quelconque. Vous verrez des rayons entiers de spécialités vidéo scatologiques et zoophiles. À votre avis, y a-t-il beaucoup de (très) jeunes femmes volontaires pour faire une gâterie à un chien ou à un cheval ? Elles y sont évidemment contraintes par des criminels, menacées de mort – menace exécutée de loin en loin pour l'exemple (on ramasse des centaines de cadavres de jeunes femmes non identifiées, tous les ans rien qu'en France ; les médias en parlent rarement, brièvement). Si vous « visionnez » même des K7 ou DVD présentant des actes sexuels (à peu près) normaux, vous y trouverez de plus en plus de brutalité, d'humiliations pour les « actrices », et souvent de terreur manifeste dans leurs yeux, quand ils ne sont pas chavirés par la drogue.

Non, nous ne sommes pas là en train de patauger dans les bas-fonds pour vendre du papier (quoique ça nous changerait un peu). C'est un phénomène de masse dont nous parlons, puisque le chiffre d'affaires du « ciné cochon », aux États-Unis, a dépassé celui du cinéma normal depuis déjà plusieurs années. Alors que ce dernier est encore la troisième industrie exportatrice de la première puissance mondiale !

« Actrice de X et pute, c'est pareil, seul le décor change », assène dans son livre (*Hard*, Grasset 2001) Raffaëla Anderson (sic) de Gagny, 93, porno-star du film *Baise-moi* (2000) de Virginie Despentes (voir plus haut), horreur sanglante présentée comme une œuvre d'art émancipatrice (brimée par l'odieuse censure, bien sûr)... Il y a en effet une solution de continuité entre la pornographie et la prostitution générale, et c'est encore le crime organisé.

Citons seulement quelques chiffres de la traite internationale des êtres humains, femmes et enfants essentiellement. 400 000 vendus par an en Asie du Sud et du Sud-Est. Est de l'Europe : 175 000 par an. Amérique latine : 100

000. Afrique 50 000.

Si vous vouliez entrer dans le *business* (mais la concurrence albanaise et tchéchène est rude, on vous en prévient : nos gentils maquereaux corses et maghrébins sont terrifiés par ces gens-là, qui vous travaillent la gueule à la perceuse pour un oui ou pour un non) voici, par exemple, les tarifs du bétail déporté (par centaines de milliers de têtes) de l'Est de l'Europe : une Moldave est vendue à un proxo albanais de 1 000 à 5 000 US\$. Après dressage (très violent : meurtres pour l'exemple, etc.), elle vaut 15 000 à 30 000 US\$ à l'Ouest de l'Europe. Hein ? Que fait la police ? Ben, des statistiques, vous voyez bien.

Le viol et la prostitution d'enfants vous semblent une perversion hallucinante ? Vous avez raison. C'est pourtant aussi un phénomène de masse. L'Unicef estime que 300 000 petits sont prostitués aux États-Unis, que 200 000 Népalaises de moins de 14 ans sont esclaves en Inde, que 10 000 enfants sont prisonniers de bordels à Ceylan, que 600 000 enfants thaïlandais et 15 000 Cambodgiennes mineures ont été vendu(e)s entre 1991 et 97. Et certains déplorent que ces gosses ne viennent pas deux fois plus nombreux dans ce monde merveilleux... Ce qui ferait encore baisser le cours de la viande infantine.

Au contraire des idéaux proclamés par l'anarcho-libéralisme triomphant, la valeur de la vie humaine – grouillante et étouffant peu à peu le reste de la Création – est en chute libre. On le constate dans les phénomènes esclavagistes que nous venons d'évoquer, comme dans *La Ville qui tue les femmes* (Hachette littérature, septembre 2005 ; Canal +, 3 oct.) : Ciudad Juarez, à la frontière du Mexique avec les États-Unis, où 4 000 femmes ont disparu depuis 1993 sans réaction sérieuse des autorités. Sans qu'on lui consacre de livre, Guatemala City, elle, a impunément exterminé 1 188 femmes ces trois dernières années !

Si vous êtes arrivé(e) au bout de cet article (assez lugubre, nous en convenons), vous pensez peut-être : « Je paie assez d'impôts pour entretenir 400 000 flics, et sous la conduite de Sarkö le Terrible, il vont mettre bon ordre à cela... » Comptez-y : dès 2004 *Paris Match* a publié un reportage photos sur les « boulevards des maréchaux » à Paris. Une patrouille y demande ses papiers à un groupe de malheureuses gamines de l'Est vendues (battues, droguées, rackettées) sur ces lieux sinistres. Elles indiquent que leurs passeports ont été confisqués par Monsieur le Mac, dans la Mercedes, là-bas. Les flics examinent les documents présentés par le proxénète, saluent

et se replie en bon ordre, sans un geste ni un mot contre le délit flagrant de proxénétisme, activité réprimée en France...

Un ouvrage de gauche, mais formidablement documenté quand même : Richard Poulin, *La Mondialisation des industries du sexe*, Imago, 2005, 248 p., 21 €.

Daniela Lumbroso

Le DRH de RTL est sourdine, ou quoi ? J'admets que l'animatrice télé, née en 1961, n'a plus guère qu'un physique de radio. Mais je viens (26 décembre 2011) de l'y entendre, et j'en ai le poil dressé, comme du grincement d'une craie sur un tableau. Qui l'a dit le premier ? « Il y a des gens qui chantent faux. Daniela Lumbroso parle faux. » Et c'est exaspérant.

Liliane Lurçat

Oui, la télé est criminogène ! montre une étude de la revue *Science*. Oui, la télé est pathogène ! prouve une autre série d'études parue aux États-Unis. Pays le plus atteint : 98 % des

foyers y ont au moins un téléviseur, et qui tourne sept heures trente par jour en moyenne !

- L'Académie des Sciences américaine relève que les malades d'Alzheimer regardaient *significantly* plus la télé dans leur jeunesse que leurs contemporains sains.

- Les enfants obèses sont généralement des patates sur canapé.

- L'acteur Tom Cruise autorise à ses enfants trois heures trente de télé par semaine.

- Le réalisateur Steven Spielberg permet aux siens une heure par jour, si les devoirs sont faits.

- Pour Robert Putnam, professeur de sciences sociales à Harvard, la télévision est un ferment de décomposition sociale, familiale et démocratique (voilà vingt ans que je le braille au bistrot ; je ne me croyais pas si savant).

- Et le réseau *TV-Turnoff* (TV-extinction) se développe rapidement, au pays de la télé universelle et permanente.

En France, nous sommes déjà 3 millions de sans-télé. Nous avons largement devancé les Américains sur ce point (et quelques autres). Alors,

quand est-ce que vous évacuez la poubelle qui trône au milieu de votre salon ? Y a quoi ce soir à la télé ? Rien, comme d'habitude.

Ça ne vous impressionne pas, mes « coups de gueule » ? Alors, lisez la même chose sous la plume d'une personne raisonnable, à la voix douce : Liliane Lurçat, qui publie *La Manipulation des esprits – Nos enfants face à la violence des images* aux éditions du Rocher.

Rosa Luxembourg

Un mètre cinquante, une jambe plus courte que l'autre... La carrière de mannequin de « Rosa la Rouge » était mal embarquée. Difficile même de la marier. Heureusement, elle était douée pour les études.

Elle les a faites d'abord à Varsovie. Elle était née en 1871, en Pologne, d'une famille de commerçants juifs. Elle poursuit ses études à Zürich, en Suisse alémanique, préparant une thèse d'économie politique.

En 1896, elle devient allemande grâce à un mariage blanc. Elle adhère aussitôt au Parti social-démocrate (SPD). À l'aile gauche, elle critique le « réformisme » d'Edouard Bernstein.

Lors de la révolution russe de 1905, elle tente d'instiller la contagion en Pologne. Échec. Arrêtée puis libérée, elle revient en Allemagne. Retour aussi à la théorie, professeur d'économie politique à l'école de la social-démocratie de Berlin, de 1907 à 1914.

1914 ? Socialauds de tous les pays, votez les crédits de guerre. Rosa est d'emblée de la minorité internationaliste qui s'oppose à la boucherie mondiale. Emprisonnée, elle rédige le programme de la Ligue Spartakus.

En 1917, elle accueille avec enthousiasme la révolution russe. Dès 1918, elle lui reproche pourtant, déjà, de « supprimer toute démocratie ». À l'insurrection spartakiste à Berlin, c'est un rapport de forces défavorable qu'elle objecte. On ne l'entend pas. Elle retourne en prison, sur ordre de ses ex-camarades sociaux-démocrates Noske et Scheidemann. Pas longtemps. Des officiers de corps francs l'en sortent pour l'assassiner et la balancer dans le *Landwehrkanal*, le 15 janvier 1919.

Elle a eu le temps de critiquer l'abattoir bolchévique, dès 1918 : « La liberté seulement pour les partisans du gouvernement, pour les membres d'un parti, aussi nombreux soient-ils, ce n'est pas la liberté. La liberté, c'est toujours la liberté de celui qui pense autrement. » De naïfs soudards pensaient

la mettre hors d'état de nuire... Mais elle emmerde encore mieux morte que vivante...

Soixante-dix ans après, à Berlin-Est, le 17 janvier 1988, deux cent mille Berlinoises rassemblés au cimetière de Friedrichsfelde écoutent les discours des officiels du SED, le parti unique en RDA, République "démocratique" allemande. Depuis la fondation du régime, on rend hommage à « Karl (Liebknecht) et Rosa » tous les deuxièmes dimanches du mois de janvier. Les deux révolutionnaires allemands sont les emblèmes du régime. Mais ce jour-là, cependant, les opposants à la dictature défilent avec des citations résolument démocratiques de Rosa Luxemburg comme « La liberté est toujours la liberté de celui qui pense autrement ». Les banderoles sont arrachées et leurs porteurs arrêtés. Puis expulsés vers l'Ouest. Rentrés au pays, ils deviendront, à l'hiver 1989, les cadres de la « Révolution de velours ».

Quatre-vingt dix ans après sa disparition, la naine rouge frappe encore. « Rosa la Rouge (...) a disparu. Le lieu où repose son corps est inconnu », écrivait Bertolt Brecht en 1919. En 2009 elle refait surface ! Et ce sont les adeptes de *Die Linke* (décus du SPD et anciens du défunt Parti communiste est-allemand) qui enragent le plus. Car ils apprennent qu'ils fleurissaient chaque année une tombe vide. Pire : la dépouille de leur idole serait en fait exposée depuis des décennies dans une vitrine de l'institut de médecine légale de l'hôpital universitaire de la Charité. Dans un bocal ?

En 2010, une chanteuse française charmante, Claire Diterzi, a proposé un album et un spectacle intitulés *Rosa la Rouge*. Courage ou inconscience ? C'est un épouvantable flop. Un clip de qualité, mis en ligne le 13 janvier 2010, n'a été vu que 6 205 fois un an et demi plus tard, le 6 juin 2011. Même en jupons, même à la guitare électrique, le communisme fatigue. Pour le moment.

Lysistrata

Nous sommes en 411 avant Jésus-Christ. En Grèce, la guerre entre Sparte et Athènes ravage le pays. Deux coalitions : Athènes avec Corcyre, Thèbes, Potidée, contre Sparte, Égine, Corinthe, Épidamne et Jabuse. On compte des dizaines de milliers de morts, ce qui est considérable pour l'Antiquité (même si c'est le bilan d'une seule journée de la bataille de Koursk, en 1943).

Une femme, Lysistrata, convoque les femmes d'Athènes et celles de toutes les autres cités grecques pour leur soumettre son idée. Après l'arrivée de Dora de Sparte, elle dévoile son projet : elles feront la grève de l'amour. Lysistrata persuade les autres femmes qu'en agissant ainsi, les maris finiront par déposer les armes afin de regagner l'amour de leur épouse. Les femmes se laissent convaincre et prêtent serment. Lysistrata et les conspiratrices s'emparent de la citadelle de la ville d'Athènes et se barricadent à l'intérieur.

Les femmes tiennent bon. À bout de nerfs, les hommes finissent par céder. Un héraut spartiate arrive et annonce que sa cité consent à signer la paix avec Athènes. Athéniens et Spartiates partagent un repas dans la bonne humeur.

Quelle belle histoire ! Elle est souvent citée, depuis des siècles, pour illustrer le rôle positif des femmes dans l'Histoire... Dommage que ce ne soit qu'une fiction ! La guerre du Péloponnèse ne s'est pas arrêtée en 411. Elle a duré vingt-sept années, de 431 à 404 avant Jésus-Christ. Et *Lysistrata* n'est qu'une pièce de théâtre d'Aristophane (450 à 386 avant J.-C.).

M

Wangari Maatha

Madonna

Françoise marquise de Maintenon

Marguerite de Valois, “la reine Margot”

Marie ?

Marie-Caroline Maddalena

Marliani Elizabeth Martens

Martine Gabrielle de Mascaret

Médée

Catherine de Médicis

Marie de Médicis

Natalia Medvedeva

Mélanie

Juliette de Merteuil

Messaline

Louise Michel

Heather Mills

Mi-Putes Mi-Soumises

Danielle Mitterrand

Marilyn Monroe

Morgane, fée mineure

Mathilde de Morny

Violette Morris

Geneviève Mulmann dite de Fontenay

Wangari Maatha

Autour de la rade compliquée de Mombasa (Kenya, Est africain), on glose maintenant beaucoup sur une universitaire afro-kényane : Wangari Maatha (1940-2011, Nobel de la Paix 2004) mène depuis 1977 le mouvement Ceinture verte qu'elle a fondé. Née en 1940, cette mama en

boubou et tresses est en fait une intellectuelle, incollable notamment en biologie vétérinaire, spécialité qu'elle a acquise aux États-Unis. Agressée en janvier 1999 par des vigiles privés, elle dérange de gros intérêts en s'obstinant à vouloir sauver les forêts du Kenya ; dont celle d'Arabouko-Sokoké, pour le moment paradis écologique sur le littoral, dans un pays où les taches vertes ne couvrent plus que 2 % du territoire...

C'est donc une campagne salubre et solitaire qu'anime Mama Maatha pour empêcher copains et coquins du régime politique et du système économique de livrer encore quelques précieux lambeaux boisés aux diverses formes de spéculation, agraire ou immobilière, qui enfièvrent le Kenya en même temps qu'elle le grignotent. N'ayant aucun argument sérieux à opposer à « la Wangari », les bouffeurs de forêt lui ont reproché tour à tour son « tribalisme pro-kikouyou » et son « adultère public », alors que, mère de trois enfants, elle était mariée à un député. L'accusation de tribalisme – en fait une assez naturelle sympathie appuyée pour sa propre ethnie, y compris ses traditions comme l'horrible excision des fillettes – porta, au moins un temps, auprès de ses vertueux commanditaires occidentaux écolo-protestants, qui lui coupèrent alors les vivres. Quant au procès en coucherie, contre toute attente, il tourna à l'avantage de la dame adultère, lorsqu'elle mit les rieurs de son côté en dévoilant que son malheureux mari ne bandait plus – si tant est que ce soit risible...

J.-P. Péroncel-Hugoz^[57]

Madonna

La vieille chanteuse italo-américaine qui se fait appeler Madonna et se fait passer pour blonde a écrit un livre ! Et un livre pour enfants, exercice des plus difficiles. Ce sont les éditions Gallimard qui vous prient de le croire. Elles ont organisé à cette fin, le 15 septembre 2003, une conférence de presse « mondiale » suivie d'une *garden party* fastueuse à leur siège, rue Sébastien-Bottin (Paris VII^e, rebaptisée rue Gaston-Gallimard le 15 juin 2011). Voici donc la *material girl* dans la même écurie littéraire que l'immense Philippe Chian et ce prestigieux nain de Jardin III. Ça fait rêver...

Plus onirique encore : cette « madone » de grande surface a abjuré la religion catholique (trop peu enthousiaste pour le vagabondage sexuel, l'exhibitionnisme et la prostitution) pour s'initier aux vraies valeurs dans la Kabbale, fatras ésotéro-hébraïque. Un expert m'assure qu'il faut en

inférer que la roulure s'adonne à la sorcellerie. Un titre de plus pour s'occuper des enfants...

Bon, alors, comment s'appelle son livre pour enfants ? *Sex* !... Euh, non, pardon, ça c'était son « livre » de photos de Q, il y a une dizaine d'années. Euh... *In bed with Madonna* ! Non, non ! Ça c'était son film de Q, il y a une quarantaine d'années. Ah, voilà : pour les enfants c'est *Les Roses anglaises*.

Quelle fraîcheur !

Madonna, « Les Roses anglaises », éditions Gallimard, 3 pages, 450 euros.

Françoise marquise de Maintenon

Elle est née, en 1635, en prison, et il est regrettable qu'elle n'y soit point restée. En effet, devenue la dernière et la plus influente parmi la douzaine de concubines officielles de Louis XIV, elle a indéniablement inspiré la Révocation de l'Edit de Nantes, la plus lourde faute politique de l'Histoire de France.

Son fanatisme ultra-catholique s'explique assez bien, et non seulement par le proverbe « Les jeunes putains font les vieilles bigotes ». Car elle était la petite-fille d'Agrippa d'Aubigné, l'agitateur huguenot du règne de Henri IV.

À 16 ans elle épouse le vieux mais riche humoriste Scarron. Veuve, à 50 ans elle a supplanté les autres maîtresses du Roi Soleil, et celui-ci l'épouse secrètement, en 1683. Deux ans plus tard, la Cour est confite en dévotion, et l'Édit de Nantes, qui autorisait le culte parpaillot depuis 1598, est révoqué. Résultat : 300 000 protestants dynamiques émigrent. Au profit immédiat de l'Angleterre, de l'Allemagne et des Pays-Bas. Deux siècles plus tard, les noms français abondent dans la hiérarchie de la Wehrmacht qui nous casse la gueule en juin 1940... C'est l'œuvre persistante de Mme de Maintenon.

Marguerite de Valois, « la reine Margot »

C'est la fille de Catherine de Médicis (réhabilitée un peu plus loin) et Henri II. Son *curriculum vitae* a été noirci par la propagande protestante (relayée par un fameux roman d'Alexandre Dumas au XIX^e siècle et les élucubrations érotiques de Guy Breton au XX^e), mais la réalité fut déjà plutôt sombre.

La belle Margot devait pourtant apaiser les guerres de Religion en

épousant le chef parpaillot Henri de Navarre, futur Henri IV, le 18 août 1572. Cette combinaison de Catherine de Médicis échoua dans le sang, le 24 août suivant. Margot, stérile, vite en froid avec son mari volage, et collectionnant les amants sans trop s'en cacher, se mêla de plus de toutes les querelles du temps, complotant avec son cadet François d'Alençon et les Malcontents (catholiques en tiers contre les deux factions religieuses, mais penchant vers les huguenots) contre son frère aîné Henri III, puis adhérant à la Ligue ultra-catholique de son très cher duc de Guise et le payant de vingt ans d'exil. Celui-ci, au fond de l'Auvergne, est spartiate, mais Margot peut s'estimer heureuse de vivre, son frère Henri III allant jusqu'à écrire : « Plus je vais en avant, plus je ressens et reconnais l'ignominie que cette misérable nous fait. Le mieux que Dieu fera pour elle et pour nous, c'est de la prendre. »

C'est pourtant lui que Dieu « prend », dès 1589. Et Margot qu'Il fait reine de France. Elle se réconcilie avec Henri IV pour en divorcer et lui permettre un remariage fécond. Elle lui survit cinq ans, disparaissant en 1615 protectrice des arts et lettres, et chantre de l'amour... platonique.

Marie ?

En feuilletant *L'Histoire des Francs* (livre IX) de saint Grégoire (539-594), évêque de Tours, on rencontre une jeune fille anonyme mais « née libre » et qui fit une défense héroïque de sa chasteté. Cette jeune fille avait attiré l'attention et le désir du duc d'Aumale. Celui-ci n'a pas peur des petites filles, et il envoie à celle-là, en guise de fleurs, une douzaine de bonshommes qui la conduisent à sa chambre avec force gifles, coups de poing, etc. Enfin seuls !

Le duc, plein de vin, fait une cour pressante à la vierge effarouchée : coups de pied, baffes, torsion du nez. Quand il parvient enfin à la tenir dans ses bras... il s'endort ! C'est du moins ce qu'affirme Grégoire de Tours. Mais nous qui ne sommes ni saint, ni évêque, ni même hypocrite, et qui avons une vague idée des sensations que procure le catch avec une jeune personne, nous jurerions que la victime du duc a davantage à lui faire expier qu'une embrassade, lorsqu'il se tourne contre le mur, repu, et s'endort.

La jeune fille s'empare de l'épée de son seigneur et le frappe à coups redoublés sur la tête. Les serviteurs font irruption et se mettent en devoir, pour ce beau coup, de la tuer sur place.

— N'en faites rien ! ordonne le duc agonisant, je suis seul coupable de ce qui arrive, ayant voulu lui ravir sa chasteté par la force.

Dans le désordre du deuil qu'on improvise, la jeune fille parvient à s'enfuir ; elle parcourt à pied les quinze à trente-cinq kilomètres (selon les uns, selon les autres) qui séparent la scène de Châlons, et là se réfugie dans la basilique Saint-Marcel. Le roi Childebert, également touché de son héroïque pudeur, la prend sous sa protection et fait défense à la parenté du duc d'exercer contre elle son droit de vengeance.

Marie-Caroline

Je suis un lâche.

Et je le prouve.

Dans la nuit du 19 au 20 février 2003, j'entends Marie-Caroline, trente-et-un ans (qu'elle dit), téléphoner à Franc Sphincter.

— Allo, Macha ? Bon ben mon portable il est à plat, on va être coupées, mais je voulais parler de la gente (*sic*) masculine. Ils (*sic*) sont plus que des demi-zhommes (*sic*). Ils ont trop peur de s'engager. Oualà, moi, je viens de connaître un homme, et après le moment X (*sic*), je lui dis : « Es-tu sincère ? » Et qu'est-ce qu'il me répond ? « Tu me casses la tête avec tes questions stupides ! » Les hommes... (Couic, l'insup/portable foire).

« Les hommes sont des lâches, c'est bien connu, c'est généralement admis, tout le monde est d'accord... » La Standardiste des Paumés, Macha Béranger (1941-2009), casquette, chien-chiant et clope au bec, a seriné ça pendant trente ans, toutes les nuits.

Eh bien, moi aussi je suis d'accord : quand j'entends une emmerdeuse appeler la radio d'État avec un téléphone en panne, pour raconter ses coucheries à 300 000 personnes en alignant un pataqués par phrase, en appelant l'amour « le moment X » (la séquence pornographique ? Une croix à porter ? Une croix sur un point de passage obligé ?) et en précisant que chez elle ce "moment" grandiose se paie d'un interrogatoire de police stupide (celui qui n'est pas sincère, andouille, il va te le dire sincèrement ?), quand j'entends ça je n'ai plus qu'une idée : fuir.

Je suis un lâche.

CQFD.

Maddalena Marliani

La Femme vindicative (1753) du grand dramaturge vénitien Carlo Goldoni est une fiction, bien entendu. C'est dire que pour trouver pire, il n'est pas besoin de chercher plus loin que... la créatrice du rôle !

La pièce montre une « servante maîtresse », Corallina, qui tente d'exploiter à la fois son vieux maître, Ottavio, riche et amoureux d'elle, et le joli fiancé, Florindo, de Rosaura, fille d'Ottavio. Toujours le « délicat équilibre de la banque et du lit » ! Les échecs répétés de ses manœuvres enragent Corallina : « Je suis dominée par l'esprit de vengeance. » Elle perdra tout, jusqu'à son emploi, trop heureuse de n'être pas livrée à la justice.

Maddalena Marliani, première interprète de Corallina, est furieuse de ce que Goldoni quitte sa troupe après n'avoir mis que quarante comédies à ses pieds en quatre ans. Elle s'en venge en récitant aux premiers spectateurs de *La Femme vindicative* un sonnet de l'abbé Chiari – ennemi juré de Goldoni – qui s'indigne hautement de cette fiction misogynne et invraisemblable : une femme animée de l'esprit de vengeance. L'auteur lui répond (en français) dans ses Mémoires : « Je fis la galanterie de lui destiner le rôle de *La Femme vindicative* ; elle ne le joua pas (tout de suite) ; mais j'étais bien aise de répondre à la vivacité de sa colère par une douce et honnête plaisanterie. »

À la tentative d'ameuter contre lui la moitié du monde, Goldoni répond aussi (tel son modèle Molière, in *La Critique de « L'École des femmes »*), dans la préface de sa pièce, première édition : « Chères et aimables Dames, je ne suis pas l'ennemi de votre sexe, même si parfois je le fustige un peu, mais je dois le faire parce que l'art de la comédie ne nous exempte pas de la critique. Qu'il vous plaise toutefois de reconnaître que les hommes ne sont pas mieux traités dans mes œuvres et que je ne manque pas de vous prodiguer aussi des louanges lorsque la raison et les circonstances le permettent. »

Elizabeth Martens

Elle m'apprend que la Chine annexa le Tibet au XIII^e siècle, et non en 1950, comme le prétendent nos mass médias. Que les émeutiers sinophobes « non-violents », au Tibet, sont d'une violence meurtrière. Passionnante interview d'une vraie spécialiste de la région, parue dans *Le Courrier de Genève* et intégrale sur <michelcollon.info>.

Martine

Martine est la femme battue du fagotier Sganarelle, dans *Le Médecin malgré lui* (1666) de Molière. En effet, nous explique doctement le professeur Robert Jouanny, dans le Théâtre complet (Garnier, 1960) du poète national, Sganarelle « aime sa femme. S'il la bâtonne de bien bon cœur, c'est par saine politique domestique, car elle aime à être battue, et il faut affirmer de temps à autre la supériorité de l'homme. Martine est la première à le comprendre. »

Elle semble, du moins, le comprendre, quand un Mossieu Robert veut s'interposer : « Voyez un peu cet impertinent, qui veut empêcher les maris de battre leurs femmes », rugit-elle en giflant le grotesque « thérapeute de couple ».

C'est une autre affaire quand son mari veut faire la paix : « Je te pardonne ; (elle dit le reste bas) mais tu le payeras. » Puis, restée seule : « Je sais bien qu'une femme a toujours dans les mains de quoi se venger d'un mari ; mais c'est une punition trop délicate pour mon pendants : je veux une vengeance qui se fasse un peu mieux sentir... »

Mais voici venir deux domestiques à la recherche désespérée d'un médecin pour la fille de leur maître, soudainement devenue muette, juste au moment où son père allait lui imposer un mari peu à son goût. Martine saute sur l'occasion : il y a, dit-elle, dans les bois voisins un médecin miraculeux, mais capricieux. Il s'amuse à faire des fagots, et il n'avouera son génie qu'après une bonne volée de coups de bâton.

L'ignorant Sganarelle saura-t-il guérir la jolie muette Lucinde ? Celle-ci épousera-t-elle le Léandre de son cœur ? Martine aura-t-elle le plaisir de voir son pendants pendu ? Tout cela vous fut conté à l'école, je pense.

Gabrielle de Mascaret

La comtesse sort à cinq heures et demie. Sa victoria l'attend devant le perron, et la victoire au bout de l'avenue des Champs-Élysées. M. de Mascaret, un athlète à barbe rousse, a pris d'assaut la voiture de sa femme, et de son regard exercé note immédiatement qu'elle n'est pas enceinte. Du coup, il la trouve adorable. Le lecteur voit où il veut en venir. Mme de Mascaret aussi. Or – et c'est l'objet de cette histoire de Maupassant, *L'Inutile*

Beauté, 1890 – la dame se refuse effrontément au devoir conjugal. Il lui suffit de sept enfants en onze années, dit-elle. À trente ans, apparemment « indéformable » et belle encore « malgré les efforts » du comte, Mme de Mascaret pense pouvoir cesser de pondre en conscience, et jouir comme d'un droit de la vie mondaine.

Quoi ? Quel droit ? Le comte, décidément très épris, s'efforce de broyer les phalanges de son épouse, qui gémit doucement, en lui rappelant que c'est lui qui est le maître, et qui a la loi pour lui. Ces démonstrations conduisent la dame à entrer dans des précisions :

— Vous m'avez toujours été antipathique, murmure-t-elle avant d'esquisser une peinture psychologique du père de ses sept nains : affolé de jalousie, fouaillé en permanence « d'ignobles soupçons », il ne veut voir sa femme que grosse, afin d'éteindre ses succès masculins, de dégoûter d'elle les autres hommes. C'est, accuse-t-elle, cette sujétion où il la tient qu'il chérit en ses enfants, qui alimente le plaisir qu'il trouve à jouer en public les pères exemplaires. Il l'a acquise de ses parents comme une jument poulinière, mais c'est fini, premièrement, et deuxièmement elle va se venger tout de suite, cocher, à l'église Saint-Philippe-du-Roule !

Mme de Mascaret prête un serment solennel, la main étendue sur l'autel : un de ses sept enfants, elle le jure, n'est pas du comte ; il ne saura jamais lequel. On lui gardait cette révélation pour la bonne bouche – puisqu'un homme n'est vraiment cornu qu'autant qu'il le sait –, mais il vient de se montrer suffisamment odieux pour la recevoir dès aujourd'hui.

La comtesse s'attend à être tuée sur place, mais elle reprend seule et intacte sa voiture, sans que le comte ait proféré une parole ni levé la main. Le soir, il paraît à table, pourtant. Fixant ses enfants avec hébétude, il demande : « Lequel ? »

— Vous ne le saurez jamais, répète la maman, sur quoi le papa fait exploser sa chaise contre le mur, aussi aisément qu'un meuble de balsa hollywoodien.

Mme de Mascaret s'attend à d'autres violences encore, et gagne ses appartements avec anxiété, étreignant dans sa paume moite un petit pistolet (dont n'importe quel freudien de bistrot vous expliquera la fonction symbolique), décidée à vendre chèrement sa vie. Mais la brute reste invisible.

L'étalon est maté, d'un mot. Brisé par une idée. Ici éclate la sagesse des Hébreux et de leur filiation utérine : quant au ventre d'où sort un enfant, pas de doute possible (sauf peut-être dans l'esprit de Lucien Leuwen), à la

différence de tout ce qui peut y entrer (demandez un peu aux urgences hospitalières ce qu'elle voient tous les matins). Ici éclate aussi l'angoisse d'un auteur (Maupassant) dont la propre filiation est sujette à caution. Ici éclate enfin la vengeance d'une femme qui, délivrée de la grossesse perpétuelle, peut enfin retourner à l'Opéra montrer ses épaules et ses diadèmes (victoire féministe propre à réjouir Jenny l'ouvrière), cependant que son mari perd la tête, fait la foire, et vieillit de vingt ans en un lustre.

Six ans après le serment dans l'église, Gabrielle de Mascaret parachève sa vengeance et déguste un plat qui se mange froid, le pardon.

Au comte qui l'implore de mettre un terme à ses souffrances, elle demande d'abord s'il a donc bien souffert, ce qui va sans dire, mais va considérablement plus mal en le disant. Puis : eh bien, elle s'est parjurée, elle ne l'a jamais trompé, elle a dit ça pour qu'il la laisse en paix.

Le malheureux refait un tour de manège à une vitesse redoublée : Mon Dieu ! Elle mentait la main étendue sur l'autel... Mais pourquoi pas maintenant ?

Ce manège peut s'emballer complètement et briser son passager, l'éjecter dans la folie. Il peut aussi s'arrêter : cela signifie accepter la vérité du jour de la comtesse, s'en remettre à elle, cela signifie se liquéfier pour ne pas être brisé, à ce qu'il me semble. Mais le pauvre comte goûte cela comme un plaisir (et c'était écrit depuis qu'il s'en prenait au mobilier, abandonnant une petite arme glacée aux mains de sa femme), il goûte cela, ébloui, comme différent et supérieur à « l'antique amour ».

C'est sûrement très différent. Supérieur ? Ouais, comme l'homme supérieur, Nietzsche, qui au même moment se fait photographier attelé au charroi d'une nymphomane armée d'un fouet. Il l'avait bien dit, l'*untermensch* : « Si tu vas chez une femme, prends un fouet », mais sans préciser : pour qu'elle te mette sur la gueule. Et fouette, cocher, en route pour le cabanon.

Bref, on touche à la Belle Époque : les ouvrières acquièrent la liberté de ramer seize heures par jour dans les filatures, dès l'âge de huit ans. De leur côté, les bourgeoises s'avisent de botter le train de leurs maris, ils aiment ça, l'amour prend rang d'antiquité, le XX^e siècle peut commencer, il va être joli.

Médée

Son Altesse Royale Médée relève forcément de la chronique mondaine,

rebaptisée « rubrique pipeaule » à la fin du XX^e siècle. Ses talents d'équarri-seuse la placent plutôt à la page des faits divers. Synthèse : la mythologie. Le reportage est du dramaturge grec Euripide, puis du Romain Sénèque, puis du Français Corneille, et tant d'autres, jusqu'à nos jours.

Cette histoire n'est qu'un épisode de la geste des Argonautes, dont le chef est Jason, fils d'Eson, roi d'Iolcos en Thessalie. Pélias, le frère d'Eson, s'empare du trône et envoie son neveu Jason – *Go East, young man !* et débarrasse le plancher... – conquérir la Toison d'Or en Colchide. Il s'agit de la peau d'un bélier grâce auquel Phrixos a pu traverser la mer Égée. Accueilli par Aétès, roi de Colchide, il a sacrifié l'animal et offert sa peau à son hôte.

Jason construit le premier navire, la nef Argô, avec l'aide de la déesse Athéna. Il embarque un équipage prestigieux : Orphée, Hercule, Tiphys, le premier pilote...

En Colchide, le roi Aétès impose à Jason des épreuves dont il ne triomphe qu'avec l'assistance de Médée, la fille du roi, qu'il séduit et promet d'épouser.

Il parvient ainsi à juguler deux taureaux qui soufflent le feu, puis à endormir le dragon qui garde la Toison d'Or. Le héros s'empare du trophée et prend la fuite sur un char, en compagnie de Médée et du frère de celle-ci, Absyrtos. Aétès les poursuit. Pour le retarder, la charmante fiancée tue son frère, l'équarrit et jette ses membres un à un sur la route.

De retour à Iolcos, Jason réclame son trône à son oncle Pélias. Celui-ci refuse. Médée n'est pas en peine de stratagèmes, toujours de la variété sanglante : elle persuade aux filles de Pélias qu'elle peut rajeunir leur père. Démonstration sur un vieux bélier, découpé en morceaux jetés dans un chaudron bouillant : un agneau vivant en sort. Les filles de l'usurpateur s'empressent de soumettre leur père à la même cure, mais, mauvaise surprise, rien de vivant ne sort du chaudron.

Les citoyens d'Iolcos ne s'y trompent pas et chassent Jason avec sa Médée. Acaste, fils de Pélias, n'y trouve pas son compte et se lance à leur poursuite. Ils se réfugient à Corinthe, auprès du roi Créon. Celui-ci, menacé par Acaste, exige de Jason qu'il répudie Médée pour épouser sa fille Créüse. On s'en doute, la dame qui dépèce son frère pour créer une simple diversion ne va pas réagir avec modération...

Par magie, Créüse meurt brûlée par sa parure nuptiale, tandis que Créon disparaît dans l'incendie de son palais. Puis Médée égorge les enfants qu'elle a eus de Jason, avant de connaître une intéressante assumption : elle retrouve

sa virginité et s'envole sur le char du Soleil, son aïeul.

Comme le lui dit en substance le Jason de Sénèque : « Bon voyage, et prends tout ton temps pour nous revenir ! »

Catherine de Médicis

Emmerdeuse ? C'est peu dire. Empoisonneuse, Florentine, massacreuse de la Saint-Barthélemy... Aucune reine de France n'a plus mauvaise réputation.

Elle est née à Florence en 1519. Française par sa mère, Madeleine de la Tour d'Auvergne. Elle épouse en 1533 Henri d'Orléans, fils cadet de François I^{er}. Trois ans plus tard, le Dauphin meurt d'une coupe d'eau glacée offerte, après une partie de paume acharnée, par un Italien de l'entourage de la Florentine. Elle est aussitôt soupçonnée d'empoisonnement, puisque ce malheur fait de son mari le successeur de François I^{er}. Celui-ci disparu en 1547, Catherine est bel et bien reine de France à 28 ans, auprès de Henri II. Et son ascension est loin d'être terminée !

Quand le roi est tué en tournoi (1559), elle ne lui a pas donné moins de dix enfants, dont les trois derniers Valois : François II, Charles IX et Henri III. Ils sont très jeunes, et la reine mère va exercer une influence politique considérable pendant une trentaine d'années. Dans une situation dramatique, celle des guerres de Religion. 10 % de la population et un tiers de la noblesse sont convertis au protestantisme et se livrent à des sacrilèges et à des massacres, quand ce n'est pas à la guerre en ligne, avec souvent l'appui de l'étranger, anglais, allemand ou flamand. À plusieurs reprises, les huguenots menacent la vie de la famille royale, comme lors de la Conjuration d'Amboise (1560) ou de la Surprise de Meaux (1567), déjouées de justesse.

Catherine de Médicis s'efforce d'apaiser le conflit. Elle se montre si conciliante qu'elle se met en difficulté avec la papauté comme avec l'Espagne ultra-catholique, première puissance du monde à l'époque.

Le massacre de la Saint-Barthélemy ? Les historiens d'aujourd'hui^[58] font litière des calomnies : Catherine et le petit Charles IX n'avaient pas les moyens de s'opposer au pogrome organisé et accompli par les princes catholiques et la foule fanatique de Paris.

Catherine fut une grande reine. Elle n'emmerda que les mauvais Français et leurs complices à l'extérieur.

Marie de Médicis

Marie de Médicis, dont toutes les actions ont été préjudiciables à la France, échappe à la honte qui devrait couvrir son nom. Marie a dissipé les trésors amassés par Henri IV, elle ne s'est jamais lavée du reproche d'avoir connu l'assassinat du roi, elle a eu pour intime Épernon qui n'a point paré le coup de Ravallac et qui connaissait cet homme de longue main ; elle a forcé son fils de la bannir de France, où elle encourageait les révoltes de son autre fils Gaston ; enfin, la victoire de Richelieu sur elle, à la journée des Dupes, ne fut due qu'à la découverte que le cardinal fit à Louis XIII des documents tenus secrets sur la mort d'Henri IV.

Honoré de Balzac

Natalia Medvedeva

Longtemps on se croit immortel. Parce qu'on est entouré d'immortels. Et puis les premiers parents et amis disparaissent... En 1997, assommé par la mort, en auto, à quarante ans, de mon merveilleux ami Brian Stonehill, universitaire californien spécialiste des médias audio-visuels, j'écrivais à mon dernier amour, ma cadette de trente ans :

*Dans mon agenda cimetièrè
Ton renom fleurit neuve et fièrè
Fiancée du bon fossoyeur...*

Indice de l'âge qui nous accable, bientôt la fin de nos amis nous est apprise par la presse ! Et il faut lire quelque chose comme ça : « Moscou, 4 février 2003 (AFP) - La chanteuse punk-rock et écrivain Natalia Medvedeva, figure des milieux alternatifs russes et ex-femme de l'écrivain Edouard Limonov avec lequel elle était rentrée d'un exil en France après la chute de l'URSS, est décédée dans la nuit de dimanche à lundi... »

Ô Natalia ! Je ne vais certes pas raconter ce qu'il s'est passé entre nous, fin 1993, juste avant ton retour au vieux pays... D'ailleurs, on se moquerait de moi : une relation chaste avec une chanteuse, ci-devant mannequin... Notre intimité fraternelle de deux semaines, je la garde pour moi. Avec l'ourse (medveditsa) à balalaïka que tu m'as envoyée de Moscou, ton disque, rapporté de « Piter », la « roubachka » que j'attends encore, pour l'éternité...

Mélanie

Fashion Victim (2002) : un film qui fait enrager *Le Monde* et *Télérama* ne peut pas être totalement mauvais. Et une « comédie romantique » américaine est toujours soigneusement agencée pour plaire à un vaste public. Eh bien, avouons que nous en sommes, de ce vaste public, aux goûts simples et sentimentaux, et acceptons les malédictions, le mépris des nobles organes précités.

Oui, avouons que nous avons ri, que nous avons soupiré aux aventures de Mélanie (Reese Witherspoon). La même triomphe à New York avec ses créations de mode (d'où le stupide titre français). Le même soir, le fils de « la maire » Démocrate (Candice Bergen, impériale) lui (re)demande sa main genou en terre, chez le bijoutier Tiffany's qui fait nocturne pour elle seule. Mélanie accepte, et c'est l'occasion de se rappeler qu'elle a déjà un mari, abandonné depuis des années dans le Sud profond (d'où le titre original : *Sweet home Alabama*). Ce sale péquenot n'a jamais voulu divorcer !

Pour assurer son brillant avenir chez les *Yankees*, Mélanie retourne dans son Sud natal, bien décidée à arracher son divorce, suivie à quelque distance par le *New York Post*, son fiancé, sa maire, son copain le nègre couturier... Le choc de civilisations est hilarant, pittoresque, émouvant selon les séquences. Le public est heureux. 85 % des journalistes sont furieux.

Juliette de Merteuil

Juliette (selon Roger Vadim en 1959) ou Isabelle (pour Wikipédia® en 2009) marquise de Merteuil est le pivot et l'âme (noire et vengeresse) des *Liaisons dangereuses* (1782). Un roman assez scandaleux pour que ma mère me l'arrachât des mains en 1964, alors que j'avais tout de même 15 ans...

La marquise de Merteuil a manqué de tendresse maternelle, carence qui se retrouve chez tous les tueurs en série (montre une récente recherche dans leur fief, les États-Unis d'Amérique). Elle a observé, réfléchi et dissimulé dès l'enfance. Elle s'est faite libertine, cynique et manipulatrice. Elle connaît les plaisirs charnels de l'amour, mais en méprise les sentiments et les émotions.

Lorsque le roman épistolaire (par lettres) de Laclos commence, Juliette de Merteuil convoque un de ses ci-devant amants, le séduisant vicomte de

Valmont, pour en faire l'instrument d'une vengeance. La victime en sera le comte de Gercourt. Cet individu a osé quitter la marquise sans attendre son congé ! Il a osé lui préférer l'Intendante de ***, laquelle lui a sacrifié, précisément, Valmont. Et voici que Gercourt met un comble à ses audaces en préparant son mariage avec une jolie héritière, Cécile de Volanges, quinze ans. La vengeance de la marquise sera de le faire cocu avant même son mariage. Cent-soixante-quinze lettres sur cinq cents pages (Folio n° 894) détaillent l'intrigue. Valmont l'exécute sous la direction de Merteuil, sans cesser de poursuivre d'une passion perverse et ingénieuse la Présidente de Tourvel, vingt-deux ans, qui offre les difficultés excitantes d'être mariée, prude et dévote.

Les intrigants favorisent d'abord le flirt de Cécile avec un bon jeune homme, le chevalier Danceny. Puis Valmont parvient dans le lit de la petite, échappée de couvent qui s'avère aussitôt d'une lubricité bestiale. La malheureuse Isabelle de Tourvel tombe follement amoureuse du vicomte, et l'on peut croire qu'il exploite bien ses sentiments...

L'autorité militaire a blâmé l'auteur, général Pierre Choderlos de Laclos, qui ne cachait pas son intention de faire du bruit jusqu'après sa mort avec *Les Liaisons dangereuses*. Il y est si bien parvenu qu'elles sont le sujet d'une bonne dizaine de films au XX^e siècle. Mais comme son contemporain le marquis de Sade, Laclos a fait un tableau – érotique, psychologique, sociologique et de grand style – si odieux de l'aristocratie qu'il est permis de penser qu'il a d'abord préparé 1789. La Grande Révolution française le trouva d'ailleurs orléaniste, puis carrément républicain.

Messaline

Deux mille ans après, le nom de l'impératrice Messaline reste synonyme de « nymphomane », dans le langage courant. Est-ce fondé ? Est-ce pour sa nymphomanie que la mère de Britannicus a été sommairement exécutée en 48 après Jésus-Christ ?

Elle était la troisième épouse de l'empereur Claude. Né à Lyon dix ans avant le Christ, ce bègue baveux s'est longtemps réfugié dans l'érudition, le donjuanisme et le vin. Il a cinquante-et-un ans quand son neveu, l'empereur fou Caligula, est assassiné : « Terrifié par la nouvelle du crime, il se glissa en rampant vers une terrasse voisine et se dissimula dans les plis de la tenture placée devant la porte. Un soldat qui courait de tous côtés [à la poursuite des

assassins], ayant par hasard aperçu ses pieds, fut curieux de savoir qui ce pouvait bien être, le reconnut, le tira de sa cachette et, comme Claude, terrifié, se jetait à ses genoux, le salua empereur », écrit Suétone.

Un tel personnage est naturellement dominé par ses esclaves affranchis, parvenus aux plus hautes fonctions officielles, et par ses épouses successives. La faute au Destin, dit-il : « Mon destin à moi aussi veut que toutes mes femmes soient impudiques, mais non impunies. » Messaline est d'autant plus influente qu'elle a 14 ou 15 ans quand elle épouse Claude, cinquante ans, qui aime la chair fraîche. Son influence s'étend quand elle donne un héritier mâle, Britannicus, à l'empire. Elle se croit désormais tout permis.

Et pas seulement la débauche ! Ses intrigues et ses crimes relèvent aussi de son souci dynastique et de sa cupidité. Silanus, fiancé de sa propre mère, Domitia, est accusé de comploter contre la vie du craintif empereur et exécuté. Son crime réel serait d'avoir refusé de coucher avec Messaline. L'exil de Sénèque en Corse lui est aussi attribué. Comme l'assassinat de Julia, sœur de l'empereur Caligula.

Elle trouve vite fades ses liaisons avec l'aristocratie et le sénat. Juvénal affirme qu'elle se prostitue ouvertement dans les bordels les plus sordides de Rome.

C'est Tacite qui détaille les circonstances où elle passe fatalement les bornes. « Car elle brûlait pour C. Silius, le plus beau des jeunes Romains, d'une ardeur telle qu'elle fit rompre son mariage avec Junia Silana, une femme noble, et voulut avoir son amant pour elle seule. Silius de son côté était conscient du scandale et du danger ; mais, sachant qu'il périrait à coup sûr s'il refusait, et gardant quelque espoir de tromper l'opinion, considérant, aussi, les avantages considérables de l'aventure, il fermait les yeux sur ce qui se passerait et se consolait en profitant du présent. Et elle, sans se cacher, mais avec une suite nombreuse, venait souvent chez lui, l'accompagnait quand il sortait, lui prodiguait richesses, honneurs ; enfin, comme si les situations eussent été d'ores et déjà inversées, les esclaves, les affranchis, tout ce qui faisait le luxe du prince, tout cela, on le voyait chez l'amant de sa femme. »

L'affaire dégénère en complot politique quand la folle épouse solennellement son amant. Les ministres de Claude font sommairement abattre le couple.

Louise Michel



La grande figure de l'anarchie au XIX^e siècle est née dans un château. C'est un paradoxe (défi à l'opinion, *doxa*, commune) et il est pourtant classique que la bâtardise mène à la révolte, et la révolte à la révolution. En effet, « La Vierge rouge » est née, en 1830, d'une servante engrossée par le châtelain de Vroncourt (Haute-Marne). Les parents dudit châtelain ont élevé la petite fille illégitime, entre Voltaire et Rousseau, sans aller tout de même jusqu'à lui donner leur nom.

Encore moins leur héritage. Louise doit acquérir un métier. Elle devient institutrice. Sans doute eût-elle préféré vivre de sa plume. Ainsi publie-t-elle des poèmes, et entre-t-elle en correspondance avec Victor Hugo, dès 1851. Elle s'introduit également dans le milieu d'extrême gauche et suit le putschiste partageux Auguste Blanqui.

En 1870, elle se déchaîne en faveur de la Commune de Paris, proposant d'aller elle-même tuer Thiers à Versailles, faisant feu sur l'hôtel de ville, et finalement prenant part aux derniers combats. Arrêtée, elle voit fusiller

plusieurs de ses amis, mais on lui refuse ce sort et en 1873 on la déporte en Nouvelle-Calédonie, à quatre mois de bateau.

Elle y passe sept années, y devient anarchiste, redevient institutrice et défend les Canaques révoltés, en 1878, contre la plupart des Communards ! Clémenceau, rencontré à Montmartre, lui envoie des lettres et des mandats.

Rentrée en France en 1880, elle ne défend pas le capitaine Dreyfus, car son frère en franc-maçonnerie Henri Rochefort orchestre la campagne antisémite (de gauche). En 1882, elle se prononce pour le drapeau noir contre le drapeau rouge et le socialisme autoritaire qu'il représente. Elle fomenté émeute sur émeute, perpétuellement graciée pour sa notoriété, jusqu'en 1890, date à laquelle elle doit s'exiler à Londres pour cinq ans.

Elle tâtera encore de la prison et ne désarmera jamais, jusqu'à sa mort, en 1905, âgée de soixante-quinze ans. Une station du métro parisien porte son nom, ainsi qu'un prix de démocratie politique, attribué notamment au Tunisien Ben Ali et à l'Égyptien Moubarak.

Heather Mills

2006 : Paul McCartney divorce. L'ex-Beatle sera bientôt un ex-milliardaire. Car la Chambre des Lords – bien dans sa tradition progressiste – vient de majorer considérablement la facture du divorce. Pour les hommes, bien sûr. Vous ne voudriez pas que l'on poussât l'égalité des sexes jusqu'à écorner le magot de Madame, si bien gagné, n'est-ce pas ? « *All you need is love !* »

Les médias britanniques calculent que McCartney, soixante-quatre ans (« *Will you still need me, will you still feed me, when I'm 64 ?* »), pourrait être tondu de 825 millions £ ! Pour quatre ans de mariage avec Heather Mills, trente-huit ans, exmannequin.

Le quotidien à gros tirage (quinze fois *Le Monde*) *The Sun* choisit ce moment délicat dans la relation du couple pour publier les photos de jeunesse X de Heather. Il propose même une vidéo particulièrement... glamour sur son site.

News of the World va plus loin et révèle qu'à vingt ans, Heather facturait 5 000 £ la passe aux Arabes pétrolifères. Contre un million la semaine de mariage à Sir McCartney ! Tout augmente, mon pauvre monsieur... « *She loves you, yeah, yeah, yeah... And, with a love like that, you know, you*

should be glad ! »

Mais comme le temps (1962) est loin où le bon Dr Peck pouvait impunément écrire dans *Life with women and how to survive it* : « J'estime que nombre de femmes méritent un règlement de divorce fondé sur leur contribution au mariage. Je suis même prêt à admettre en tant que telle les rapports sexuels, à deux dollars la séance, en retranchant de cette somme ses frais d'entretien personnel pendant la durée du mariage ; j'ajouterai aussi les gages d'une bonne si c'est elle qui a tenu la maison. Ce qui revient à dire que le règlement final, dans de nombreux cas, se résoudrait en un bon coup de pied bien appliqué. »

Paul, si l'arthrose laisse tes doigts en repos, prends ta guitare et chante-nous Brel : « Comment fais-tu, Dame Bêtise, pour nous faire oublier que les putains, les vraies, sont celles qui font payer pas avant, mais après ? »

Mi-Putes, Mi-Soumises

« Une association subventionnée par la mairie, le département et la région à hauteur de 90 %, ça ne s'appelle plus une association mais une administration », remarque Christophe Lekieffre, élu d'opposition à la mairie de Paris.

NPNS réagit crânement : « étant de création récente (2002 !), NPNS n'est pas en mesure de présenter des comptes sociaux » ! Les chiffres avancés dans les budgets « prévisionnels » ou dans des interviews de la présidente Fadela Amara sont donc à prendre avec des pincettes... Ils n'en sont pas moins accablants.

NPNS annonce une cinquantaine (toujours le flou) d'antennes (c'est quoi ?) en province et même à l'étranger. Tout ça pour quatre cents militant(e)s... environ ! Et alors que le centre n'est pas fichu de payer le loyer de son siège ! Cette foule de quatre cents membres, en 2003, cotise 5 700 euros, soit 1,12 % du budget, 508 760 euros.

En 2004, par on ne sait quel miracle prévisionnel, les cotisations quadruplent, de 5 700 à 19 500 euros, ce qui n'est encore guère que 4,2 % des 464 528 euros de budget.

Le magazine *Elle* (31 janvier 2005) gobe ces chiffres et la ligne avec. Mais *Valeurs actuelles* (26 mai 2005) titre « Les Mille et un comptes de NPNS » et note : « La subvention de 30 000 euros (...) a été votée à l'unanimité du

Conseil de Paris (droite comprise). Or, son dossier de présentation était "incomplet". Son budget de plus de 500 000 euros, provenant à plus de 90 % des pouvoirs publics (pour quatre cents membres) équivaut à une donation de 1 200 euros par adhérent. »

Et sous cette pluie d'or, pas moyen de payer son loyer ! NPNS a été condamnée et expulsée pour cela en mars 2004. Mais le même article de *Valeurs actuelles* rassure : NPNS a été relogée « en octobre 2004 dans un nouveau local situé rue de Charenton. Dans un immeuble de l'OPAC appartenant à... la Mairie de Paris. »

Pas moyen de payer quoi que ce soit d'autre, insinue d'ailleurs *Le Perroquet libéré* (brûlot oppositionnel à l'Hôtel de Ville) n° 22, pour lequel « les dépenses de téléphone (21 603 euros) sont suspectes car la ligne est au nom de la Fédération nationale des maisons de potes, une excroissance SOS-Racisme (...).

De même on peut s'interroger sur la réalité des dépenses de transport (15 250 euros) et d'hébergement (53 000 euros) dans la mesure où la SNCF fournissait des billets gratuits et où les militantes de l'association étaient logées gracieusement dans les hôtels du groupe Accor. »

NPNS, un repaire socialaud ? C'est au *Journal officiel* (31 mai 2003) : présidente Fadela Amara, élue et cadre du PS dans le Puy-de-Dôme. Vice-présidente Safia Lebdi, permanente de la Fédération nationale des maisons de potes (*sic*), faux nez de SOS-Racisme, cache-sexe du PS. Secrétaire général Mohamed Abdi, membre du Parti socialiste. Et ainsi de suite, pour les autres bureaucrates du bureau national : toujours le même prestigieux proxénète.

Pour Bertrand Delanoë, maire PS de Paris, les contribuables parisiens doivent entretenir ces dames « rebelles », car leurs contorsions « s'inscrivent dans le cadre d'une politique municipale volontariste de lutte contre les discriminations et la violence. » Tous les contribuables sous la coupe de l'UMPS, d'ailleurs, doivent casquer : Fadela Amara se vante de toucher non seulement de la mairie de Paris, mais aussi du ministère de la Parité et à l'Égalité professionnelle, du Fonds d'Action sociale et du Conseil régional d'Ile-de-France. Et c'est le Premier ministre qui finance son *Guide de l'éducation au respect*, promu gratuitement par Euro-RSCG et bradé un euro pièce.

Danielle Mitterrand

Première épouse du harem présidentiel¹⁵⁹, castriste, dame de charité de la *jet set*, veuve à gros tirages... Qu'importait qu'elle fût de mauvaise foi, puisque c'était toujours pour la mauvaise cause ?

Certains de ses amis, sur sa gauche, l'appelaient « E.T. », la comparaient à l'extraterrestre fripé du cinéaste Spielberg. Ils exagéraient. L'important, c'est l'âme, la belle âme de Danielle Mitterrand. Sa « délicieuse mauvaise foi », minaudait Daniel Schneidermann du *Monde* (30 mai 1991). Sans songer à la dissimuler, cette mauvaise foi. Il y eût fallu Cristo, l'emballeur du Pont-Neuf.

Ainsi, elle clamait l'indépendance de sa fondation politico-humanitaire, France-Libertés¹⁶⁰. 40 % de fonds publics ! Des ponctions jusqu'au conseil régional de Picardie ! Quant aux fonds privés, elle disait rejeter ceux qui n'étaient « pas blanc bleu avec le fisc » ou bien « provenant du commerce des armes ». Elle encaissait pourtant des subventions de Matra et Thompson, puis 400 000 francs de la secte japonaise Soka Gakkai.

Une nuit d'août 1983, le « professeur » Choron, saoul à son habitude, chante cette sérénade rue de Bièvre (Paris V^e), sous les fenêtres de Tatïe Danielle : « Qui c'est qui s'vautre à l'Élysée ? \ C'est Mitterrand et sa traînée. (...) \ Qui c'est qu'habite les HLM ? \ Toujours les mêmes. » Une dizaine d'agents de police l'embarquent. Sur plainte de Mme Mitterrand, lui disent-ils. Elle fait démentir.

C'est en public qu'elle se jette au cou de Fidel Castro. On objecte à son castrisme bécoté ? Elle réplique vertement : « Il y a des prisonniers à Cuba. Politiques ? Je ne sais pas. »

À la mort de François Mitterrand, les actes démentent encore les paroles, et réciproquement. *Le grand Secret* du Dr Gubler (médecin du feu président) est interdit, sur plainte des (!) familles Mitterrand, diligentée par leur fidèle M^e Kiejman. Cela n'entrave nullement la première épouse pour clamer qu'elle est contre la censure, qu'elle n'a rien demandé.

Elle n'a rien demandé, mais l'interdiction de ce concurrent (certes crapoteux et point trop déontologique), elle la trouve insuffisante ! Regrettant dans une lettre du 7 mars 1996 « que nulle sanction judiciaire ne contrebalance l'outrage... » Fallait-il couper Gubler en morceaux, mais sans qu'elle s'abaissât à le demander ?

Au cours de l'été 1995, les rumeurs couraient les rédactions sur la fin prochaine de son auguste époux. « Les chiens », comme Mitterrand appela les journalistes contrariants, les chiens s'agitaient au chenil. Cyniquement, ils se bousculaient autour de la « viande froide » du président. C'est-à-dire qu'ils

préparaient les articles et les photos à publier immédiatement après le triste événement. La « viande froide », elle était aussi sur la planche de Danielle, dans sa cuisine de Latche (Landes). Assistée d'un « chien » de *Paris Match*, Patrick Amory, et tandis que le sultan agonisait, la première épouse mettait tranquillement la dernière main à une « nécro » de 350 pages, au titre primesautier : *En toutes libertés* (Ramsay). Lancé après un délai de décence minimal, un deuil express, ce livre était promis aux gros tirages, aux bons rapports. Les « chiens » y aideraient. Les hebdomadaires se partageraient les bonnes feuilles « en exclusivité » universelle. Bernard Pivot, critique télévisé réputé incorruptible, passerait par toutes les conditions de la veuve laborieuse pour la recevoir à Bouillon de culture. Il accepterait de négocier la composition de son plateau, sur lequel on verrait les histrions Sophie Marceau et Pierre Arditi servir la soupe froide^{61}.

Marilyn Monroe

La plus belle chieuse du monde ? Oh, n'exagérons pas : elle ne fait guère perdre leur emploi qu'à une centaine de personnes, quand le tournage de *Something's got to give* (1962) est abandonné du fait de ses retards, de ses absences, de ses caprices et de ses vapeurs.

Née à Los Angeles (Californie) en 1926 Norma Jean (ou Jeane) Baker (ou Mortenson) de père indéterminé et de mère déséquilibrée, trimballée d'orphelinat en famille d'accueil, Marilyn fut certainement une petite fille très malheureuse. Circonstance qui fait aussi des femmes solides, pas seulement des exhibitionnistes vindicatives.

À seize ans, elle épouse un ouvrier, qui s'empresse de s'engager... dans la marine.

À partir de 1944, ce sont les premières photos, puis les premières apparitions au cinéma, les premiers contrats d'une fille belle et talentueuse.

En 1953, elle a la grosse tête et refuse de parler à Otto Preminger, réalisateur de *La Rivière sans retour*, western qu'elle trouve indigne d'elle, et son partenaire Robert Mitchum doit jouer... le médiateur. Le film suivant, avec Sinatra, elle refuse de le tourner, et la Fox la suspend.

En 1954, elle épouse le joueur de base-ball retraité Di Maggio. Divorce neuf mois plus tard.

Marilyn, blonde peroxydée, bien roulée, échappée de l'usine (d'aviation

de Los Angeles), rêve naturellement d'être une tragédienne shakespearienne. Ce fantasme est exploité par la famille Strasberg de l'*Actor's Studio*, et à partir de 1956 Miss Monroe est sous la coupe permanente de Paula Strasberg, qui envenime encore ses relations avec les équipes de tournage.

En 1959, s'ajoute la dépendance à l'alcool, aux médicaments et à la psychiatrie. C'est aussi l'année de *Certains l'aiment chaud*. Un film hilarant qui connaîtra un grand succès. Mais Marilyn a fait un tel enfer du tournage (incapable de retenir une réplique de cinq mots quand par miracle elle est présente) que son partenaire Tony Curtis déclare à la sortie : « Embrasser Marilyn ? C'est comme d'embrasser Hitler. »

En 1961, son mariage avec l'écrivain Arthur Miller s'effondre à son tour et l'actrice est internée quelques semaines en psychiatrie. Tandis que son ex la décrit comme « un monstre narcissique et méchant ».

L'année suivante est celle de la catastrophe finale. Son comportement sur le tournage de *Something's got to give* est tel (quand elle est présente, chose rare) que la Fox annule et la licencie ! La belle, trente-six ans, se lance dans une campagne de relations publiques – consistant principalement en photos dénudées sur la plage – pour faire plier la *Major Company*, et elle va y réussir quand survient sa mort mystérieuse.

Suicide ? Accident ? Erreur médicale ? Assassinat politique ou crapuleux ? La controverse est toujours en cours cinquante ans après.

Morgane, fée mineure

Convoqué à 17 heures 15 dans une brasserie du Boul' Mich' par une beauté de dix-sept ans aussi royale qu'impérieuse, j'ai d'abord regardé mes cinquante-sept ans dans le miroir, et j'y ai vu la forte probabilité de manger du lapin à ce rendez-vous. J'ai donc apporté du travail et à 17 heures 10 je siège

en compagnie d'une théière (goût russe) et de quelques épreuves (à corriger). *Bilibilibili...* mon (insup)portable vibre et pépie. SMS : « 17:24 - *Vs n'etes pas je M. en vais* » (texto textuel, poésie involontaire). Affolé, je m'arrache de l'arrière-salle (où j'espérais échapper à la jalousie vertueuse des autres barbons), j'appelle le portable de la petite (répondeur !), je me rue à la terrasse, personne en vue, et je tape en hâte un SOS (sauvez mon âme) : « Je suis ! »

Morgane rappelle. Je réponds : « Je suis dans l'arrière-salle ! » Elle fait son apparition, comme d'une fée, nixe, dryade, je ne sais quel monstre surhumain qui coupe le souffle et pousse le cœur à cent vingt. Le comble, c'est qu'elle est chaperonnée ! Je tombe de l'armoire. Mais ce n'est pas tout : le chaperon (confidente, bonne copine), c'est à peu près Marilyn Monroe jeune (avant que Hollywood ne la javellise).

Pour première épreuve, la tyrannique beauté m'a ordonné de lui procurer... les sujets du bac ! Je lui présente piteusement les annales du bac 2003 : « Vous n'avez pas dit quelle année ! » bredouillé-je pour ma défense, m'attendant vaguement à être pendu par le cou à un platane du Boul' Mich'... Mais la fée daigne sourire de ma pauvre astuce, et en hâte je présente quelques autres menues offrandes, qui sont examinées avec l'indulgence d'une reine en voyage pour la corbeille de légumes terreux tendue par un serf en loques, au carrefour où elle laisse reposer ses chevaux.

La demoiselle d'honneur a beau m'encourager (en ricanant) à faire ma cour comme si elle n'était pas là, je n'ose (pauvre vieux lion jeté aux chrétiennes) soutenir qu'une conversation d'intérêt général :

— Euh, et alors Votre Majesté condescendra-t-elle à foutre le feu à quelques bagnoles ?

— Pfff, moi le C.P.E.^{62} je m'en fiche complètement. Évidemment, si j'étais dans le public je serais en train de manifester, pour m'amuser, parce que je suis une grosse glandeuse (*sic*). Seulement je suis dans un lycée catholique, les cours continuent et mes parents paient, alors...

Bientôt je m'enfuis pour renouer le fil de mes rêves, le cœur en fête : une autre entrevue n'est pas exclue (chaperonnée par Marlene Dietrich, je présume), et je suis autorisé à y apporter des fleurs, les parents (Aphrodite les bénisse) ne s'en étonneront pas.

Mathilde de Morny

Cette extravagante lesbienne est née en 1863 du duc de Morny, demi-frère de Napoléon III et cheville ouvrière de son coup d'État en 1851. Elle était aussi apparentée à Talleyrand, à Joséphine impératrice, peut-être au tsar Nicolas I^{er} !

La plus célèbre de ses amantes^{63} est l'écrivain Colette, sitôt débarrassée de son souteneur Willy. Ensemble elles organisent un des scandales les plus fracassants de la Belle Époque. La sculpturale littéraire est à peu près nue

sur la scène du Moulin-Rouge, le 3 janvier 1907, et la marquise de Morny – blason à l’affiche – y représente un homme très entreprenant... Cette pantomime pornographique, *Rêve d’Égypte*, est aussitôt interdite par le préfet de police. Mais c’est le coup de grâce pour le parti bonapartiste déclinant, bientôt restreint à Ajaccio, et encore, sur le mode sentimental et mémoriel.

En 1910, après ablation des seins et de l’utérus, cigare au bec, en complet-veston, Mathilde veut acheter le manoir de Rozven en Bretagne pour y abriter ses amours avec Colette. C’est cette dernière qui signe l’acte de propriété, la vendeuse, baronne du Crest, refusant de traiter avec une travestie. Un an plus tard, la liaison homosexuelle s’achève, mais la grande écrivaine garde le manoir !

Elle contribue ainsi à la ruine de la marquise, ce qui la conduira au suicide en 1944.

Première source de cet article : mon frère Michel, à la brasserie Balzar (Paris V^e) le 9 janvier 2012^[64].

Violette Morris



Encore une idole féministe (à droite sur la photo) dont le culte est d’une

discrétion excessive. Quelle injustice ! Pourtant la modeste Violette (1893-1944) fut d'abord une héroïne de la guerre de 1914, ambulancière sur la Somme puis estafette à Verdun.

Ensuite elle a été pionnière du sport féminin. Meilleure mondiale au lancer du poids pendant des années, elle s'est également distinguée au disque, au javelot, football, course automobile, cyclisme, motocyclisme, natation, tennis, water polo, boxe, équitation, aviation, tir à l'arc, plongeon de haut vol, haltérophilie, lutte gréco-romaine...

L'Amazone va jusqu'à subir une mastectomie bilatérale (c'est-à-dire l'ablation des deux seins) qu'elle a très opulents et qui la gênent au volant, dit-elle.

Évidemment, les institutions patriarcales la persécutent. On lui sucre sa licence à la veille des jeux Olympiques de 1928, sous prétexte d'atteinte aux bonnes mœurs. Elle riposte par un procès contre la Fédération française sportive féminine, qui interdisait le port du pantalon à ses affiliées. Le tribunal sexiste la déboute et la condamne aux dépens, en invoquant la célèbre ordonnance du 16 brumaire an IX (toujours valide, en principe, au moment où j'écris – août 2011 – malgré les grincements de dents des Khmers verts).

Violette Morris en conçoit une profonde amertume, qui explique peut-être en partie qu'invitée d'honneur aux J.O. de Berlin, en 1936, elle y accepte de devenir une espionne nazie rétribuée.

Elle aggrave son cas lorsque l'Allemagne nationale-socialiste occupe la France. Elle rejoint les truands qu'elle fréquentait de longue date dans la Carlingue, la Gestapo française, et s'y livre à des atrocités, se spécialisant dans la torture des femmes. Mais c'est son activité de contre-espionnage en Normandie qui attire l'attention de l'*Intelligence Service* et du BCRA (service secret de la France libre à Londres), qui la condamnent à mort.

Le 26 avril 1944, huit mitrailleurs du maquis arrosent sa Traction. Elle bondit au-dehors, pistolet au poing, achevée immédiatement.

En 2011, un livre de Marie-Jo Bonnet conteste ceux de Raymond Ruffin et Jean-Émile Néaumet, sur les points les plus noirs du pedigree de Violette. Ah ! Nos amies féministes pourront bientôt récupérer une idole particulièrement décorative !

Geneviève Mulmann dite Geneviève de Fontenay

Elle est née en Lorraine en 1932. On ne la garde malheureusement pas à l'école hôtelière de Strasbourg, et à dix-sept ans la voici apprentie « esthéticienne » à Paris, puis mannequin pour Balenciaga. Elle « rencontre » en 1954 Louis Poirot, président du Comité Miss France, lui fait deux enfants et son secrétariat. Elle lui succède à son décès, en 1981.

Assistée de son fils Xaxier Poirot de Fontenay⁴⁶⁵¹, Geneviève gère bien son petit *business*, sans écouter les jaloux. D'ailleurs elle arrache leur couronne à toutes les *misses* photographiées ou filmées dans l'érotique ou le pornographique. Et ce n'est pas rare. Le record est établi en 1985 : Isabelle Chaudieu est destituée pour des photos de charme dans *Lui*. Carole Tredille la remplace... et s'empresse de faire carrière dans le porno le plus crade et violent (au point que la police doit y mettre son nez), sous le nom de « Tenessy (*sic*), ancienne Miss France ».

Ces incidents ne ralentissent pas l'ascension du Comité Miss France. Voici son élection finale à la télé. On raconte aux jobards qu'ils peuvent voter en payant. Ils le croient. Ils paient.

En 2002, Madame a soixante-dix ans tout ronds, et elle vend sa société à Endemol (*Loft Story*, *Star Academy*, *Secret Story* pour TF1) pour plusieurs millions d'euros plus cinq mille euros par mois comme directrice adjointe. En 2010, à soixante-dix-huit ans, elle lance un concours rival ! Procès. Endemol ouvre la marque en première instance. Geneviève égalise en appel. Octobre 2011 : la Cour de cassation, dernier recours judiciaire possible, revient sur l'arrêt rendu par la Cour d'appel de Paris, qui avait tranché en faveur de Geneviève « de Fontenay » en estimant que la clause de non-concurrence qu'elle avait signée était illicite. La Cour statue que le concours de TF1 invariablement animé par Jean-Pierre Foucault est en droit d'ordonner à l'ancienne présidente « de cesser tout acte de quelque nature que ce soit en vue d'organiser une élection concurrente de l'élection Miss France 2011. »

Pour se rafraîchir la bouche, pense-t-elle, après toutes ces intrigues faisandées, elle n'hésite pas à soutenir la stArlette Laguiller (trotskiste) à la présidentielle 2002, et même Ségolène Royal (PS) en 2007.

Élue femme la plus méchante de l'année en 2009 par le magazine *FHM*. De l'année ? !

N

Nadia

Némésis

Amélie Nothomb

Noyoud

Violette Nozière

Nulles 2005 (Journée mondiale des)

Nadia

Dans la nuit du 10 au 11 avril 2006, Nadia se répand dans le Bureau des Pleurs (téléphoniques) de la radio Europe 1 (voir plus haut l'entrée en piste de Caroline Dublanche) : en sortant de prison, le premier soin de son fils adoré a été de lui casser la gueule. Elle ne comprend pas, elle se sent « impuissante » (un mot bien choisi), elle va fuir sa région ! Elle ne précise pas que pour mieux adorer ce fils, elle l'a privé de père et d'autorité : on a deviné.

La victoire proclamée du féminisme, c'est pour les femmes « une victoire à la Pyrrhus. Les hommes jettent par-dessus bord les devoirs jadis attachés à leurs privilèges. »^[66] La famille se décompose, la sécurité explose : « Les êtres humains ont laborieusement appris à être humains », et ils peuvent l'oublier en une nuit, avertissait l'ethnologue américaine Margaret Mead dès 1966.

Pour citer encore Éric Zemmour : comme les cliques homosexuelle et féministe les y incitaient aigrement, « les nouveaux hommes en ont eu assez d'incarner la loi. La répression. D'abord, ils ont voulu incarner l'amour, la vie. Des papas poules. Et puis ils s'en sont lassés aussi. Adieu couches, biberons, poussette. Maintenant les femmes restent seules avec leur progéniture. Au mieux, les hommes paient pour se débarrasser de leurs responsabilités. Au pire, ils ne paient pas. Les mères célibataires n'ont jamais été aussi nombreuses ; jamais aussi pauvres. »^[67]

Némésis

La vengeance est un mot féminin – comme d’ailleurs la miséricorde. Mais il se trouve aussi que, dans la mythologie gréco-romaine, le dieu de la Vengeance est une déesse, et même tout une ribambelle de déesses !

La plus connue est Némésis. Ce n’est pas que la clarté règne sur ses bienfaits ni même sur sa filiation. Enfantée par la Nuit (Nyx) ou peut-être par l’Océan (Téthys), elle est de père inconnu. Mais son nom nous est vaguement resté pour orner les notions de vengeance, de vengeur, châtiment, fléau, malédiction...

Pourtant, Némésis ne représentait à l’origine que la justice distributive et la roue de la Fortune, châtiant l’excès de bonheur ou d’orgueil, plutôt que des méfaits bien précis. C’est dans la tragédie grecque que son rôle sera stylisé en celui de vengeresse des crimes. A Rome elle deviendra patronne des gladiateurs, sous le nom d’Invidia.

Une seule Némésis ne suffirait pas à rendre la vie des hommes aussi misérable qu’elle l’est, nous enseigne le poète latin Virgile : « Il est, dit-on, deux fléaux nommés Furies dont la Nuit accoucha en même temps que de la Tartaréenne Mègère ; elle les enlaça des mêmes anneaux de serpent et les dota en outre des ailes du vent. Ces Furies se tiennent près du trône de Jupiter et sur le seuil de ce roi redoutable. Elles aiguissent la crainte au cœur des mortels affligés quand il arrive au roi des Dieux de leur réserver des maladies et un trépas effrayant, ou de terrifier par la guerre les cités qui méritaient ce châtiment. » (*L’Énéide*, XII, 844 sq).

Tisiphone « la Vengeance », Mègère « la Haine » et Alecto « l’Implacable », les Érynies, déesses infernales, portent de grandes ailes, des serpents pour cheveux, des fouets et des torches, et le sang coule de leurs yeux. Elles terrifient même les dieux de l’Olympe, jusqu’au jour où Oreste est acquitté

du meurtre de sa mère Clytemnestre (meurtrière de son père Agamemnon). Athéna, rapporte Eschyle, les persuade alors d’accorder leur protection à Athènes, devenant les Euménides, les Bienveillantes !

Je vous parlerai une autre fois des Gorgones, Harpies et autres Grées... Je viens encore de me faire assez d’amies charmantes en un seul chapitre !

Amélie Nothomb

J’irais bien cracher sur Nothomb, la chatouiller sur son grand-père rexiste, ses déguisements et ses excentricités ridicules, si elle n’avait écrit *Stupeur et*

tremblements. Jamais Grand Prix de l'Académie française (1999) ne fut mieux mérité.

5 € (si le Livre de poche est resté raisonnable) pour voir ce qu'il arrive à une jeune Belge née au Japon, amoureuse de cet archipel, quand elle tente de se faire adopter par les champions du monde de la xénophobie. Ses premiers mouvements au sein de la bureaucratie d'une grande firme de Tokyo lui valent une immédiate semonce, d'un chef bégayant de colère : « Vous avez servi le café avec des formules qui suggéraient que vous parliez le japonais à la perfection ! » L'impertinente emmerderesse « long nez » subira toutes les brimades possibles, et sera peu à peu rétrogradée, jusqu'au rang de dame Pipi, qu'elle tiendra sans une plainte, sept mois, jusqu'à l'expiration de son contrat. De ce roman vécu, plein d'amour et d'esprit, l'on garde l'impression que le pays du Soleil levant est aussi réticent à « accueillir l'Autre » que désireux, il n'y a guère, d'aller chez lui « l'Enrichir de sa Différence »...

En 2003, ma satisfaction a redoublé devant le film *Stupeur et tremblements*. Il ne m'aura donc fallu qu'une cinquantaine d'années de patience pour enfin voir un cinéaste

(Alain Corneau) adapter fidèlement un livre. Une comédienne (Sylvie Testud) faire son travail proprement (et en japonais phonétique), sans outrance dans aucune direction. Nothomb a écrit à Testud qu'elle s'en « roulait par terre de bonheur », et même que son interprète était son « double ».

Noyoud

Huit ans, divorcée ! « Une première au Yémen », précise *Le Figaro* (19-20 avril 2008). La première fois qu'une enfant de 8 ans est mariée ? Non : 52,1 % des filles sont mariées avant leur majorité, dans ce pays du Proche-Orient, contre 6,7 % des garçons. La première, c'est qu'une victime de la pédophilie coutumière se défende avec succès. Noyoud a été mariée à un homme de 30 ans. La lune de miel : « Chaque fois que je voulais jouer dans la cour, il me frappait et m'entraînait dans la chambre à coucher. Je n'avais aucune idée de ce qu'était le mariage. Je pleurais tout le temps. Il me faisait des choses désagréables. Je courais de pièce en pièce, mais il arrivait à me rattraper. Ensuite, il faisait ce qu'il voulait. »

La gamine réussit à s'enfuir et a la bonne idée de se réfugier dans un

tribunal : la loi yéménite interdit le mariage avant 15 ans. Mais qu'est-ce que son « mari » en à secouer, de la loi ? Pourquoi devrait-il être seul à la respecter ? La coutume islamique, c'est tellement mieux : « C'est mon droit de la garder ! Ce n'est pas une question d'amour : je ne l'aime pas. C'est une question d'honneur : comment a-t-elle osé se plaindre de moi ? »

L'honneur d'un pédophile coutumier, c'est quoi ? Égorger les victimes qui se défendent, bien sûr. Apprenez-le, et enrichissez-vous de la différence : « ...j'ai bien peur que les malheurs de Noyoud ne soient pas terminés, explique au *Figaro* une spécialiste. En obtenant le divorce, elle a entaché l'honneur de sa famille : il n'est pas impossible qu'on essaie de la marier à nouveau, ou même qu'on la tue... »

Ainsi la coutume musulmane entre en conflit avec la loi yéménite ? Sans doute, mais comment entrerait-elle jamais en contradiction avec la loi française ?

Violette Nozière



Empoisonnante, cette Violette... « Paresseuse, sournoise, hypocrite et dévergondée. D'un exemple déplorable pour ses camarades », peut-on lire sur ses bulletins scolaires.

Elle est née en 1915 d'une couturière et d'un cheminot bien noté. Mais elle a honte de ses parents, et elle étouffe dans leur deux-pièces-cuisine du XII^e arrondissement de Paris.

Dès 1932, à dix-sept ans donc, elle apprend qu'elle est syphilitique. Elle persuade (on ne se demande pas comment) son médecin de raconter à ses

parents qu'il s'agit de syphilis héréditaire. En réalité, c'est le fruit de la vie de débauche qu'elle mène depuis longtemps déjà : pornographie, prostitution occasionnelle. Elle vole, aussi.

À dix-huit ans, ses besoins d'argent croissent, car elle s'offre un gigolo exigeant, étudiant en droit et... Camelot du Roy ! Pour mieux dépouiller ses parents, elle leur administre une

dose mortelle de Soménal, un somnifère, le 21 août 1933. Puis elle ouvre le gaz pour faire croire à un double suicide. Mais sa mère survit. Violette prend la fuite. Elle est arrêtée le 28 août.

Son affaire passionne l'opinion publique ; et les surréalistes, toujours aux aguets d'un scandale subversif, lui tressent des couronnes versifiées. Aragon la présente en victime du patriarcat dans *L'Humanité*, le quotidien stalinien. En effet, pour sa défense, la parricide accuse son père d'inceste. Elle rétractera cette accusation en 1937. Malgré tout, elle est condamnée à mort. Symboliquement, cette peine n'étant jamais appliquée aux femmes (discrimination dont les féministes se plaignent si discrètement qu'on ne les entend pas).

En 1942, Pétain réduit sa peine à douze ans. Libérée (elle aussi) en 1945, elle se marie. Elle aura cinq enfants, et elle sera même réhabilitée en 1963, avant de mourir en 1966, d'un cancer des os.

Nulles 2005 (Journée mondiale des)

Trotsky raconte^[68] avec délectation la Journée internationale des Femmes à Pétrograd, en 1917 : « Une foule de femmes, qui n'étaient pas toutes des ouvrières, se dirigea vers la Douma municipale pour réclamer du pain. Autant demander du lait à un bouc. » Hin, hin, hin... Les bolchéviks, bonnes chèvres, leur en donneraient bientôt, du pain à la sciure de bois, avec le plaisir de creuser le canal de la mer Blanche, dans la boue glacée jusqu'aux aisselles. Et ce serait l'aboutissement fatal des convulsions politico-sociales inaugurées par cette Journée des Femmes de 1917.

Il ne faut donc pas s'étonner quand le Turc célèbre cette même Journée du 8 mars, édition 2005, à coups de matraque et de gaz pleurard. Il faut remercier la Sublime Porte de nous envoyer cette belle image, qui mettra un baume secret au cœur des Roumis, et incitera les emmerderesses les plus bornées à voter « non » au référendum turconstitutionnel.

On peut cependant s'étonner d'entendre nos gros médias soudain tempêter

contre l'IVG... C'est qu'ils viennent de découvrir dans *National Geographic* qu'en Inde « Élever une fille c'est arroser le jardin du voisin » et que l'échographie permet d'éliminer un quart des femelles avant la naissance, comme en Chine.

À Riyad, les femmes n'ont pas le droit de voter ni de conduire. Mais elles peuvent apporter leurs riyals au Crédit Agricole et à son partenaire la Banque Franco-Séoudite, dans des cages spéciales, par des couloirs grillagés.

À Tokyo, on envisage de confier davantage de responsabilités aux femmes dans l'industrie. Car devant le déclin démographique, c'est ça ou l'immigration. Les Japs sont machos, mais pas fous.

À Palo Alto (Californie), Hewlett-Packard (HP), numéro deux mondial de l'informatique, vient de balancer son P-DG, Mme Carly Fiorina, hors de l'avion avec un parachute à vingt-et-un millions de dollars. Elle avait trouvé l'action HP à soixante-huit dollars, en 2000. Elle l'a ramenée à moins de vingt dollars en quatre ans^[69].

À Londres, Marjorie Scardino reste P-DG du groupe Pearson (*The Financial Times*, Penguin Books, etc.). Elle avait promis, en 1999, de doubler l'action Pearson en cinq ans, et elle ne lui a fait perdre que 3,3 %^[70].

Voilà donc enfin satisfaite une des plus vieilles revendications féministes : « Des incompetentes à des postes de direction ! » En cherchant bien, on en trouvera d'autres.

Moi, je rempile au Club des Solitaires. Nous sommes quatorze millions en France à ne plus subir à domicile l'Autre et sa criarde Différence.

O

Christine Ockrent

Christine Ockrent

Je me frotte les yeux devant le tract « hilarant » servi en guise d'éditorial aux lectrices de *Madame Figaro* (19 janvier 2008). Imprimé gros, avec du **gras**. C'est signé Christine Ockrent (photo hilare, racines noires après 60 ans de blondeur intégrale). Ce pourrait être signé <hillary.com>, SOS Racisme ou Arlette Laguiller : « **Triompher du racisme avant que du sexisme ?** » (en **gras** dans le texte). Compris ? Si vous votez Obama, vous êtes sexiste. Si vous votez Hillary, vous êtes raciste. Et ce ne sont pas des opinions, mais des délits.

Hillary ? « *On la voyait en héroïne de conte de fées.* » On, c'est Ockrent. Et aussi Bernadette Chirac. M^e Barbara Olson (*Hell to Pay*, 1999), qui a dirigé une enquête parlementaire sur quelques petits scandales clintoniens, voit plutôt l'héroïne dans la seringue : «...aux limites de la criminalité pour amasser richesse et pouvoir. »

Mrs Clinton mathématiquement dans les choux le 20 mai 2008, Christine Ockrent choisit le téléphone pour révéler enfin sur Europe 1 qu'elle s'y attendait depuis la primaire de l'Indiana, début mai. Là, Obama lui est apparu soudain (après un an de campagne) comme « un nouveau Kennedy », tandis que Hillary « avait l'air d'un personnage du passé ». Jusqu'alors, Ockrent cirait les escarpins de Hillary sans désespérer. De mon côté, à la même époque, je mettais en librairie *Hillary démasquée*, où j'écrivais notamment : « Éligible ? Dans son propre parti, on pense qu'elle ne l'est pas... » Europe 1 m'avait invité à commenter le « Super-Mardi », le 6 février. Mais s'est fait un plaisir de me désinviter (juste à temps pour que j'aie me consoler sur LCI). Il était sans doute naturel que je cédasse la place à une extra-lucide, et si indépendante, comme la mère O'Crainte...

Mais Mrs Ockrent aurait tort de se gêner. Promue officier de la Légion d'honneur (parmi plus de 100 000 héros) le 14 juillet 2008, sur le contingent de son mari, ministre des Affaires étrangères, elle palpait cent vingt mille

euros par an sur la télé confidentielle France 24.

P

Emmeline Pankhurst

Bonnie Parker

Madeleine Pelletier

Pepita

Clara Petacci

Anna Politkovskaïa

Hélène marquise de La Pommeraye

Putiphar

Emmeline Pankhurst

Pankhurst est l'anagramme de « *spank hurt* » (fesser, faire mal). Approprié pour une suffragette violente (1858-1928) qui a fini dans le bellicisme social-traître. Elle est arrêtée cinq fois entre 1908 et 1913 pour crimes d'incendie volontaire ou dégradations du télégraphe. On la libère en 1914 pour qu'elle fasse la promotion travailliste du massacre de 14-18. Il reste que, grâce à elle, les femmes britanniques ont obtenu le droit de vote en 1928, vingt ans avant les Françaises.

Bonnie Parker

Amoureuse et complice de Clyde Barrow, née en 1910 et morte criblée de balles en 1934, elle souffrait d'un tropisme manifeste vers le crime puisque mariée (et jamais divorcée) à seize ans avec un individu, Roy Thornton, presque aussitôt condamné à 99 ans de placard.

En 1930, elle rencontre le criminel endurci^[71] Clyde Barrow, vingt-et-un ans, dans le restaurant de Dallas (Texas) où elle est serveuse. C'est le coup de foudre et le départ d'une fuite perpétuelle en auto tout autour du Sud-Est des États-Unis, ponctuée de braquages minables (record : deux mille cinq cents dollars^[72], d'épicerie en station-service, et de meurtres de plus en plus brutaux, sanglants, où l'on voit mal le « romantisme ».

En 1934, les deux jeunes crapules en arrivent à assassiner des policiers à

tous les carrefours, comme pour le plaisir, et le FBI naissant les prend dans son collimateur, tandis que l'opinion publique tourne le dos aux ci-devant « Robins des Bois ». Le 23 mai, une embuscade leur est tendue sur une petite route de Louisiane, avec la collaboration plus ou moins volontaire de la famille d'un affidé du gang^[73]. La puissante Ford V8 de Bonnie & Clyde arrive à toute allure, ralentit à la vue du complice retourné. Six policiers ouvrent le feu sans sommations. Barrow meurt instantanément d'une rafale en pleine tête. Parker a le temps de hurler avant de manger une cinquantaine d'impacts, ce qui n'apitoie personne. À l'époque...

Mais par la suite et jusqu'à nos jours, la mémoire du couple est célébrée dans une véritable avalanche de films et de chansons. En arrangeant un peu la réalité assez sordide et bisexuelle d'un ménage à trois avec le tueur Raymond Hamilton. C'est ainsi que Bonnie Parker continue à nous les casser depuis quatrevingts ans. Il faut tout de même, *in fine*, porter à son crédit le poème *The Trail's End* (Le Bout du chemin), assez réussi pour que le génie pop Serge Gainsbourg en recopie des lignes et des strophes entières, et dont voici les derniers vers :

*Some day they'll go down together^[74]
they'll bury them side by side.
To few it'll be grief,
to the law a relief
but it's death for Bonnie and Clyde.*

« Un style imagé (*fancy prose style*) est la marque du bon assassin », écrit le narrateur (Humbert Humbert, né en 1910 comme Bonnie) dans les premières lignes de *Lolita* (de Nabokov), autre *road novel* criminel en Amérique.

Madeleine Pelletier



Il est troublant de voir cette ultra-féministe (1874-1939) me sauter à la figure depuis les pages du quotidien national-catholique *Présent*^[75]... Et je suis obligé d'avouer que je ne la connaissais même pas de nom. Il était grand temps pour moi de composer ce dictionnaire, pour y trouver les connaissances de base de ma spécialité.

Et puis, quel parcours, cette Madeleine ! D'abord interne en psychiatrie, puis internée en psychiatrie. Entre-temps, elle a étudié le rapport entre le volume du crâne et l'intelligence, avant d'abandonner l'anthropologie, vexée. Tournée vers la psychiatrie, elle n'en fut pas moins avorteuse, suffragette, franc-maçon(ne), bolchévique jusqu'en 1926 puis anarchiste.

Elle a écrit quantité de brochures féministes contre la « maternité aliénante » (voir plus haut É. Badinter), rencontrant le malthusianisme (anti-natalisme) de l'époque, m'apprend *Présent*^[76] en commentant Anne Cova^[77].

Perpétuellement déguisée en homme, elle vécut une « virginité militante », attitude féministe minoritaire, car il est notoire qu'un godemichet ne sort pas les poubelles.

Pepita

Acteur de dernière catégorie – au début du XX^e siècle –, « pataugeant dans la gadoue des tournées de province », Groucho Marx échoue avec ses trois frères à Orange (Texas), dans une pension de famille tenue par une Mexicaine et sa fille Pepita, dont « l'apparence extérieure comprenait une rangée de dents pourries, une poitrine en oreilles de cocker, et un nez évoquant irrésistiblement une carte en relief de la Cordillère des Andes ».

Les frères Marx sont à la merci des deux hideuses *Latinas*, car leur crédit est alors strictement proportionnel aux jours payés d'avance. Or ils ont signé pour une semaine, se délestant de leurs deniers derniers. Ils sont très jeunes et l'inconfort de la cabane leur importe peu. Mais les menus ! Au petit déjeuner, quelques *tamales*, sortes de crêpes desséchées. Le déjeuner comporte des *frijoles*, « haricots évoquant la balle dum-dum », noyés dans une sauce de piment, puis des *frijoles*, quelques *frijoles* et enfin des *frijoles*. Le dîner vient en apothéose avec un *chili con carne* où, selon l'analyse marxiste, la *carne* est remplacée par le *chili*, et le *chili* par du poivre rouge. Aucune trace de *con*.

Conseil de guerre. Les frères tirent à la courte paille pour désigner le héros et martyr qui va séduire Pepita pour en obtenir des repas comestibles. Le sort désigne Groucho pour animer une nuit d'amour mémorable pour les deux parties.

Dès le lendemain, œufs au bacon, poularde, côte de bœuf, crème glacée apparaissent miraculeusement sur la table des comiques. Acclamations.

Mais le soir venu, Pepita, mauve d'émotion, attend sa juste récompense... Las ! Groucho, dès qu'il aperçoit sa Dulcinée, « *assoiffée d'une nuit d'extase, respirant une rose et attendant impatiemment son preux chevalier* », Groucho regagne sa chambre par de savants détours, et s'y barricade solidement.

Il passe d'ailleurs une excellente nuit, réconcilié avec ses entrailles et dormant du sommeil réparateur que l'on réserve habituellement aux justes, aux innocents.

L'innocent ne peut donc nous apporter nulle précision sur la nuit de Pepita. Tout porte à croire cependant qu'elle la partagea, comme la journée consécutive, entre l'art culinaire et la musculation, puisqu'elle ne reparut, le lendemain, que pour projeter avec une violence inouïe, sur la table et sous les regards bouleversés de quatre estomacs, *tamales, frijoles y chili con carne*.

Clara Petacci

Cette grande bourgeoise romaine était encore d'une beauté sublime après son massacre barbare. Son crime avait été d'aimer le dictateur fasciste Benito Mussolini, et d'avoir refusé de l'abandonner quand les choses eurent mal tourné pour lui. Le 28 avril 1945, livrée avec son amant à l'agent de Staline Walther Audisio, elle est assassinée par lui^[78], puis pendue par les pieds sur une place de Milan, son cadavre profané par une meute de héros de la onzième heure.

Une emmerdeuse ? J'espère ! J'espère qu'elle vienne tirer par les pieds les Rouges jusqu'à la fin des temps. Mais comment la reconnaîtront-ils, entre les millions de morts qu'ils ont fait « pour le bonheur de l'humanité » ?

Anna Politkovskaïa

Abattue comme une chienne enragée à Moscou le 7 octobre 2006, Anya Mazepa dite « Anna Politkovskaïa » travaillait sous un faux nom... Sur le conseil, peut-être, de son père, officier de haut rang du KGB. Qui l'avait probablement pistonnée pour qu'elle débutât sa carrière d'informatrice aux *Izvestia*, en 1980. Où elle servit prudemment le stalinisme brejnevien. Contre les intérêts de son pays, déjà...

Née à New York, elle a donné sa dernière interview à *Radio Free Europe*, le moulin à propagande américaine anti-soviétique, reconverti dans la russophobie. Elle appartenait à cette variété très spéciale de « journalistes » qui donnent plus d'interviews qu'ils n'en recueillent, et toujours à l'étranger. Où ils ont beaucoup plus d'influence que « chez eux », comme l'a fait remarquer Son Excellence V. V. Poutine, en même temps qu'il annonçait « une enquête approfondie » sur l'assassinat de Politkovskaïa.

Les six cents mille morts inutiles causées depuis 2003 par l'Oncle Sam en Irak, où son blocus avait auparavant tué près d'un million d'enfants, de faim et de maladie ? Les centres de torture secrets de la CIA par toute l'Europe ? Elle n'en soufflait jamais mot. Elle préférait tirer dans le dos de ses compatriotes, soldat russe héroïque et soldat tchéchène loyal, insulter, salir leurs sacrifices et leur réussite contre le terrorisme islamiste dans le Caucase, accomplie avec infiniment moins de dégâts que l'échec *yankee* au Proche-Orient.

L'interprète officielle des égorgeurs abattue à son tour, « l'émotion est mondiale et l'enquête bouclée avant même d'avoir commencé. La faute à Vladimir Poutine, évidemment », ironise Béatrice Pereire dans *National hebdo* (12 octobre).

C'est en France la thèse absurde des francophobes, comme par hasard : de Sarközy, ministre d'État qui vient à Washington de diffamer la diplomatie française (!), de BHL et de Glücksman, bavant de haine contre la France, contre la Russie, et contre leur alliance millénaire. Cette thèse trouve aussi, pour la soutenir en Russie, des émules de Politkovskaïa, qui démontrent involontairement que la liberté de la presse est peut-être trop bien garantie chez Poutine. Tel Alexandre Minkine du *Moskovskii Komsomolets*, pour lequel le président est « responsable », mais qui note toutefois au passage : « Si Anna Politkovskaïa a été tuée par vos ennemis, c'est dans le but de vous nuire. Si elle a été tuée par vos partisans, ils ont mis le président dans de sales draps. »

On attend depuis un demi-siècle de savoir qui a fait tuer le président Kennedy, mais à Moscou le quotidien du *business Kommersant* sait déjà que « Politkovskaïa était filée par un couple. Une femme d'une trentaine d'années, chargée de la suivre lors de ses déplacements, et un *killer* chargé de l'abattre dans l'entrée de son immeuble. »

Quelques heures après le crime, un policier moscovite confie à newsru.com qu'à son idée l'assassin a été « supprimé à son tour, pour minimiser les chances de remonter jusqu'aux commanditaires. »

Qui ?

Le Monde (13 octobre) fait état des listes de gens à abattre dressées par les droites radicales russes. Tout le monde devine que l'armée n'aimait guère sa calomniatrice acharnée. Les *Izvestia* évoquent ceux qui auraient voulu discréditer le Kremlin, *Kommersant* suspecte le président tchéchène Kadyrov...

On apprend de *La Tribune* (10 octobre) que le Russe Gazprom exploitera son gisement géant de Chtokman sans les Américains, et que le gaz sera livré en Europe, non aux États-Unis... Quel rapport ? En rétorsion de quel coup fourré des « services » impérialistes ? Nous ne le savons pas.

Un détail pour finir : Politkovskaïa a été abattue le jour anniversaire de Poutine. Un sacré cadeau !

Hélène marquise de La Pommeraye

Hélène soupçonne son amant, le marquis des Arcis, de tiédeur à son égard. Ses visites s'espacent, toujours plus courtes et désinvoltes... Elle lui tend un premier piège, s'accusant elle-même de désamour. L'homme s'éveille en sursaut, se « précipite à ses genoux », et lui baisant les mains offre son amitié. « Mme de La Pommeraye, renfermant en elle-même le dépit mortel dont elle [est] déchirée » accepte de revoir en ami son amant : ce sera l'occasion de lui savonner la planche.

Elle offre à deux prostituées, mère et fille dites d'Aisnon, de les sortir de leur sale métier si elles se font l'instrument docile de sa vengeance. Marché conclu. La première manœuvre consiste à installer les deux femmes au large du quartier de leurs exploits tarifés, et à leur conférer le mode de vie de dévotes pauvres mais distinguées. Quand elles ont déjà meilleur teint, la marquise organise une rencontre « accidentelle » avec le marquis, dans un lieu public. Le pauvre homme disjoncte immédiatement à la vue de la fille d'Aisnon, « la tête d'une vierge de Raphaël sur le corps de sa Galathée... » Et toutes ces beautés inaccessibles, conduites par l'esprit d'une dévote ! Quoi de plus excitant ?

Les trois femmes multiplient les obstacles. Un « écrin de riches pierreries » est renvoyé fièrement. La moitié de sa fortune lui est rejetée au visage. M. des Arcis oscille entre le libertinage et la dévotion, la folie et le désespoir, jusqu'à ce qu'il croie ne pas pouvoir devenir plus malheureux et tombe dans la fosse que la marquise enragée lui a creusée : il épouse ! Dès le lendemain, « sa bonne amie » lui prouve qu'il a donné son nom et son titre à une putain notoire. Il est déshonoré, elle est vengée.

Ce récit de Diderot, dans *Jacques le Fataliste*, offre encore quelques rebondissements dont je laisse la surprise agréable aux toutes jeunes gens qui n'ont point encore abordé la littérature du XVIII^e siècle. Et je me borne à signaler quelques rebondissements de l'œuvre. L'épisode de La Pommeraye est traduit en allemand (1785) par Schiller lui-même avant que Diderot n'ait pris la peine de confier *Jacques le Fataliste* à l'imprimeur. Mieux : en 1793, l'histoire revient en France, traduite de l'allemand sous le titre *Exemple singulier de la vengeance d'une femme !*

En 1944 Robert Bresson en fait un film, *Les Dames du Bois de Boulogne*, dialogué par Cocteau, et fort mal reçu. Anachronique, serine-t-on à Bresson, jusqu'à ce qu'il renie son œuvre. On voulait dire, sans l'avouer tout à fait,

que le point d'honneur s'était quelque peu dégradé en cent cinquante ans...

Alors on se demande quelle mouche tsé-tsé de l'impuissance a piqué Éric-Emmanuel Schmitt, deux cents ans après Diderot, pour qu'il recopie si maladroitement son épisode Pommeraye, au théâtre, avec sa *Tectonique des sentiments*... Et l'on s'effare de voir un certain Bernard Thomas (*Le Canard enchaîné*, 27 février 2008) éreinter Diderot sans pitié, et surtout sans reconnaître « l'épisode le plus célèbre de *Jacques* » (selon l'édition Gallimard) dans la daube « tectonique » de Schmitt (proto-académicien en 2012 !).

Pour ne pas finir dans la médiocrité contemporaine, j'en reviens un instant à Diderot. J'ai été tenté de l'enrôler frauduleusement sous ma bannière, celle de la misogynie à front de taureau. N'écrit-il pas dans son *Essai sur les femmes* : « Impénétrables dans la dissimulation, cruelles dans la vengeance, constantes dans leurs projets, sans scrupules sur les moyens de réussir, animées d'une haine profonde et secrète contre le despotisme de l'homme... »

Mais j'ai aussi la sottise d'être un peu honnête : l'homme des Lumières défend les femmes, et jusqu'à Mme de La Pommeraye : « ...lorsqu'elle se venge d'une perfidie, vous vous révoltez contre elle au lieu de voir que son ressentiment ne vous indigne que parce que vous êtes incapable d'en éprouver un aussi profond, ou que vous ne faites presque aucun cas de la vertu des femmes. »

Putiphar

On a oublié de nous les raconter au catéchisme... Mais *L'Ancien Testament* recèle, lui, maintes anecdotes croustillantes. Comme celle (*Genèse*, 37, 39) qui met aux prises un nommé Joseph avec une vengeresse sans scrupules, vers 1700, ou peut-être 1400, avant Jésus-Christ^[79].

Joseph, pâtre au pays de Canaan, est le chouchou de son papa, qui l'a eu sur le tard. Il exaspère la jalousie de ses frères en les régaland du récit de songes toujours humiliants pour eux.

Quand il est promu inspecteur du travail de ses aînés, ceux-ci résolvent de le liquider. Pour commencer, ils le dépouillent (de sa robe multicolore de chouchou) et le jettent dans une citerne vide. Une caravane d'Ismaélites (Arabes exceptionnellement esclavagistes) venant à passer, Joseph leur est

vendu vingt pièces d'argent, et ainsi éliminé sans que ses frères ne se souillent les mains de son sang. Il est ensuite revendu « en Égypte à Putiphar, eunuque de Pharaon, et général de ses troupes. » Il devient rapidement un régisseur apprécié de ce grand personnage...

Malheureusement pour lui, « Joseph était beau de visage et très agréable ». La femme de l'eunuque (eh oui) s'en avise et lui enjoint sans manières : « Dormez avec moi. » Joseph n'a pas sommeil, et surtout se révolte contre la trahison et l'impiété proposées. La dame le harcèle plusieurs jours durant. Elle en vient aux mains, le prenant par son manteau. L'esclave s'enfuit à la manière d'un lézard, lui laissant ce manteau dans les mains. Le comique de la manœuvre s'ajoute à « la douleur d'avoir été méprisée ». Et « L'Enfer recèle moins de fureur qu'une femme dédaignée » (Shakespeare).

Alors Madame Putiphar ameute tout le quartier, accusant l'honnête garçon de sa propre tentative de viol, colossale finesse promise à un fréquent et bel avenir.

Le mari eunuque, « trop crédule aux accusations de sa femme », entre en fureur. Joseph est jeté en prison.

S'en sortira-t-il ? Comment finira-t-il, dédaigneux de la matrone sa patronne, par épouser la fille d'un autre Putiphar ? Ses songes lui rapporteront-ils enfin autre chose que des ennuis ? Vous le saurez en consultant la *Genèse* (chapitres XL sq).

Q

Jiang Qing

Jiang Qing



La « chienne de Mao », comme elle se dénommait elle-même, fut d'abord une petite fille malheureuse, puis une misérable saltimbanque, passant de

mains en pattes, avant de devenir « impératrice rouge » et meurtrière en masse.

On ne sait exactement quand elle est née, entre 1912 et 1914. « Les Blancs sont comptés », dit mon cousin gabonais. Mais pas les petites Chinoises, qui doivent s'estimer heureuses de ne pas être baptisées dans la rivière avec une pierre au cou... Son père, plouc alcoolique, bat la simple concubine qu'est la mère de Jiang Qing, la mère bat sa fille, et l'on présume que celle-ci bâtonne le chien, qui mord le chat, et ainsi de suite. Quand la petite a cinq ans, sa mère s'enfuit du bled perdu de son concubin et retourne chez ses parents, dans la préfecture de la province.

Quelques années plus tard, la belle adolescente est seule, et réduite à l'état d'actrice. Elle épouse un commerçant, divorce, part pour la côte, où elle noue ses premiers contacts, très intimes, avec le Parti communiste clandestin.

En 1933, Jiang Qing est à Shanghai et adopte un quatrième nom, Lan Ping (« Pomme bleue ») pour engager une médiocre carrière d'actrice. Deuxième mariage, avec un critique de cinéma. Et coucherie avec les cadres du PC, d'une part, et la police, d'autre part.

En 1937, elle se rebaptise définitivement Jiang Qing et s'amène dans le fief communiste assuré par la Longue Marche (1934-1935). Son but est d'épouser le patron, Mao. Elle y parvient malgré l'hostilité du Bureau politique. Mais le contrat de mariage stipule qu'elle n'aura aucune activité politique. Néanmoins, le calcul de l'intrigante s'avère judicieux, puisque son troisième mari devient le dictateur d'un pays immense en 1949. Pour autant, leur union n'est pas heureuse, car Mao aime la chair fraîche, et comme il a tous pouvoirs...

En 1962, le Grand Timonier est marginalisé par le désastre industriel et humain (30 millions de morts) de son prétendu « Grand Bond en avant ». Jiang Qing se rapproche de lui et sort de son isolement, élue à l'Assemblée. Son projet de réforme de l'opéra est repoussé en 1964. Mais l'année suivante Mao lance la Grande Révolution culturelle et prolétarienne avec ce mot d'ordre : « Feu contre le Quartier général ! » La vieille starlette est comme un poisson dans l'eau dans le chaos sanglant qui s'ensuit, et en devient une vedette. Vedette haïe et méprisée de la population.

Le sol se dérobe sous ses pas en 1976, quand meurt son époux et seul soutien. Arrêtée avec sa Bande des Quatre, emprisonnée, jugée, condamnée à mort avec sursis, elle est en résidence surveillée à Pékin lorsqu'elle se suicide (selon les autorités), en 1991.

R

Hanna Reitsch

Condoleeza Rice

Edmée duchesse de La Rochefoucauld

Rose

Yvette Roudy

Carole Rousseau

Nelly Roussel

Marie-Ségolène Royal

Clémence Royer

Mademoiselle Ruc

Russes

Hanna Reitsch



Cette femme (1912-1979) fut certainement le meilleur pilote d'essai de tous les temps et lieux, mais avec ça, un peu nazie ! Si bien que nos féministes n'osent invoquer sa carrière, preuve pourtant que certaines femmes peuvent surpasser les hommes dans les apanages masculins. Il est vrai que c'est aussi la preuve qu'il n'y a pas lieu de geindre, si l'on est compétente.

Tout en étudiant la médecine, Hanna commence par le vol à voile, et y établit tout de suite plusieurs records mondiaux. En 1937, elle devient pilote d'essai pour la Luftwaffe (aviation militaire allemande). Elle réalise, en 1938, le premier vol d'hélicoptère en salle. Plusieurs hommes s'étant tués sur le premier avion à réaction (Me 163), elle les supplée, maîtrisant la bête

après un grave accident. Cela lui vaut la seule Croix de fer de 1^{re} classe décernée à une femme. Même scénario pour la version pilotée de la fusée V1, sinon que l'on ne sait plus comment la décorer. Quelques jours avant la capitulation allemande, elle tente en vain d'arracher Hitler à Berlin et au suicide.

Prisonnière de guerre pendant dix-huit mois, bannie des airs quelques années, elle reprend ensuite sa carrière, multipliant les records, reçue par Nehru, par Kennedy... Il faut dire que Himmler en personne avait pris la peine de lui jurer que les chambres à gaz nazies n'existaient pas (une histoire que quelques profs ratés tentent de propager aujourd'hui encore à des fins manifestes de sale publicité personnelle). De la vie amoureuse de cette Amazone admirable, je n'ai trouvé nulle trace.

Condoleeza Rice

L'étrange prénom de la secrétaire d'État (ministre des Affaires étrangères, 2005-2009) de Bush II est une transcription afro-américaine de l'italien *condoleezza*, copié avec trois fautes seulement d'une partition de piano, selon l'Histoire officielle. Mais *rice* signifiant riz en anglais, j'ai la méchanceté d'appeler cette dame *Riso Con Dolcezza*, Madame Riz-au-Sucre.

Le personnel de l'IEP, dit « Sciences po », a été totalement évacué. Armés jusqu'aux dents, des dizaines d'hommes du *Secret Service* ont occupé les lieux. Dans le grand amphithéâtre, quatre cents places sur cinq cents étaient occupées par des Américains également. Peu de journalistes français avaient donc trouvé place. Les étudiants, béats, avaient noms VGE, Juppé, Guedj, Muselier, Mer et compagnie. « Un parterre choisi », ronronne *Libération* (9 février), dans un compte rendu, sous un choix de photos qui plairont aux oncles d'Amérique d'Édouard de Rothschild.

Miss Condoleeza Rice, cinquante-et-un ans, avait ciblé la rue Saint-Guillaume (Paris VIe), le 8 février 2005, pour placer l'Europe devant le fait accompli et l'obligation d'accepter l'hégémonie nord-américaine, de « s'embarquer dans un effort conjoint pour étendre la liberté dans le monde arabe, construire un nouvel Irak et apporter la paix au Proche-Orient », résume le *Herald* (9 février), quotidien américain publié à Paris.

Bonne cible. L'IEP se distingue dans la discrimination positive (démodée aux États-Unis, qui l'ont inventée dans les années soixante) en

accueillant quelques « jeunes » de banlieue sans examen sérieux. 1 % de ses étudiants vote FN (contre 21 % des autres 18-24 ans). Ils « luttent contre le sexisme et l'homophobie ». Et des « proches du syndicat Sud » leur organisent des « séances collectives d'outrage au drapeau ».

La vieille fille Rice se trouvait donc tout à fait dans la situation de La Dame Riche de son compatriote, le génial humoriste Ambrose Bierce. Elle descend de voiture dans la Rue Boueuse, et on lui dit :

— Voyez, Madame, ces étudiants, ces politiciens et ces journalistes se sont allongés dans la boue pour vous faire une passerelle de leurs corps...

— En ce cas, répond-elle en souriant gentiment, je vais mettre mes petites bottes en caoutchouc.

Mettre des bottes rue Saint-Guillaume, pour Rice, consiste à y choisir pour « l'interroger » deux étudiants, deux, parmi les plus conformistes et soumis de France. Et parmi eux Benjamin Barnier, le fils de Michel Barnier, notre ministre des Affaires étrangères ! Et encore la première question – écrite, bien sûr – de cet insolent est-elle écartée. Elle évoquait l'image de Bush dans le monde... On a connu des visites soviétiques beaucoup plus décontractées... On a connu aussi des contacts moins divergents avec l'URSS. Pour s'en tenir à la liste officielle, dressée par *Le Monde* (10 février), l'Europe s'oppose aux États-Unis sur

- le programme nucléaire de l'Iran
- l'OTAN en Irak
- l'embargo sur les armes en Chine
- la Cour pénale internationale et le Darfour
- la dette des pays pauvres
- l'OMC et l'agriculture
- la diversité culturelle
- le protocole de Kyoto...

Une paille ! Ce sont nos intérêts qui divergent en tout point, et qui rendent insupportable l'hégémonie et l'unilatéralisme américain. Et l'avalanche d'insultes francophobes qui continue dans leurs médias ! Un seul exemple : au lendemain des « élections » en Irak, CNN choisit de ne pas perdre de temps avec la position de ce « crétin arrogant », le Président français.

Alors, les sourires de la dominatrice sévère, « main de fer dans un gant de velours », dit un de ses ex-collègues à Stanford, et les paroles mielleuses de l'ancienne administratrice du pétrolier Chevron, de la banque J. P. Morgan, de Hewlett Packard, Carnegie, Rand Corporation, etc., ils nous glacent le

sang. Quand elle joue des orgues de Staline *con dolcezza* (avec douceur), elle nous casse les oreilles, et elle casse les monastères serbes du XII^e siècle. Quand elle apprend le russe, c'est pour mieux nuire à la Russie. En souriant, elle montre les dents, Miss Riz-au-Lait.

Le 22 janvier 2003, Miss Rice se chargeait de l'éditorial du *New York Times*. Sous le titre « Nous savons que Bagdad ment », elle affirmait que l'Irak détenait des « armes de destruction massive » et en menaçait le monde entier. Elle n'en apportait pas l'ombre d'une preuve. Et aujourd'hui, le monde entier sait que c'est elle qui a menti.

« Tu sewas pwésidente, ma fille », lui serinait sa Mama dans les années soixante, au fin fond de l'Alabama « waciste ». Ouais... Et elle conduit déjà la croisade impériale américaine à l'assaut du monde des méchants. Pour la liberté du renard dans le poulailler. Avec un job pareil sur les bras, vous voudriez encore qu'elle se souciât de la vérité ? Soyez heureux de la *dolcezza* avec laquelle Miss Rice place ses gants de velours autour de votre cou !

Rice a été reçue par Kadhafi en 2008. Le malheureux en est tombé amoureux. Fin août 2011, les vainqueurs (provisoires) de la guerre tribale en Libye ont découvert dans sa résidence de Tripoli un copieux album de photos consacré à l'Afro-Américaine. Celle-ci avait connaissance des émois du dictateur et les avait commenté avec une certaine complaisance : « Il n'est pas si bizarre que ça... J'ai vu pire... Si quelqu'un me trouve charmante, ça me va... »

Le colonel assassiné sur ordre de la Maison Blanche (*Le Canard enchaîné*, 26 octobre 2011), dans des conditions abjectes, le 20 octobre 2011, les médias américains se sont empressés de demander ses impressions à Condoleeza. Elle ne leur a pas répondu. Un bon point pour elle, enfin. Il est même permis de l'imaginer émue, et de lui adresser ces vers d'Apollinaire de la part de Mouammar, empêché :

*Si je mourais là-bas sur le front de l'armée
Tu pleureras un jour [Leeza] ma bien-aimée
Et puis mon souvenir s'éteindrait comme meurt
Un obus éclatant sur le front de l'armée
Un bel obus semblable aux mimosas en fleur*

Edmée duchesse de La Rochefoucauld

Jenny l'Ouvrière est priée, en 1927, de bien vouloir se ranger sous la bannière de Sa Grâce Edmée, qui assurera son émancipation, à la tête de l'Union nationale pour le Vote des Femmes. Sa Grâce est trop bonne.

Elle est née, en 1895, de Fels en l'hôtel de Rigny, rue du Faubourg-saint-Honoré. Sa mère lui transmet le colossal héritage des Sucres Lebaudy. Elle épouse en 1917, pendant que le mari de Jenny est haché menu à Verdun, le 13^e duc (1926) de La Rochefoucauld. Elle en aura quatre enfants, dont Solange Fasquelle (éditions Grasset & Fasquelle, tiers grassouillet du trust dit « GalliGrasSeuil »).

Présidente du jury du prix Femina, propriétaire de la *Revue* (littéraire) de *Paris*, hôtesse d'un salon réputé antichambre de l'Académie française, Edmée reste au ciel (1991) l'étoile du « féminisme chrétien », un brouet particulièrement goûteux.

Rose

Comment se venger d'un mari qui ne vous a rien fait, que vous entretenir dix ou quinze ans à faire les magasins et vous tourner les pouces ? C'est le difficile problème que résout brillamment la petite marquise de Rennedon, vedette d'une nouvelle de Maupassant, *Sauvée* (1885). Elle s'est vengée d'abord en trompant le marquis, « parce qu'il était vraiment trop bête et trop jaloux. » Il s'agit ensuite de convaincre le cocu d'adultère et ainsi de s'en débarrasser en le taxant au maximum.

Le marquis a bien une maîtresse, mais il s'avère impossible de le surprendre avec elle. La marquise envoie donc son frère coucher avec la créature, au prix de quinze louis, et se procure ainsi des « détails physiques sur sa taille, sur sa poitrine, sur son teint, sur mille choses enfin », avec une photographie pardessus le marché.

Madame de Rennedon se rend ensuite chez un « homme d'affaires » qui lui procure une « femme de chambre », Rose, aussi jolie que sa rivale et du même type physique. Précaution remarquable, assez longtemps avant Proust et Freud : on arrose Rose de verveine, à l'exemple de la maîtresse du marquis. En effet, explique le maqu... « l'homme d'affaires » : « ...le parfum est essentiel pour séduire un homme ; car cela lui donne des ressouvenirs inconscients qui le disposent à l'action... »

C'est le huitième divorce que « fait » la prétendue femme de chambre ! Le

marquis tombe vite dans ses filets. Sa tendre épouse peut même convoquer une demi-douzaine de témoins à une heure déterminée, en commençant par « papa et maman » et en finissant par le concierge. Pris sur le fait, le pauvre homme divorcera à ses torts, et à ses frais.

Il faut être *The International Herald Tribune* (2 septembre 2002) pour s'effarmer de « découvrir », cent ans après, le *business* de

Rose et de son homme d'affaires au... Japon. Mlle Takako, 24 ans, grande et bien roulée, repère sa cible dans un bar. Un choc « accidentel », un verre renversé, appel de phares bridés, commentaire grivois, et au lit. Et l'épouse qui a financé la romantique rencontre divorce à son avantage. Plusieurs douzaines d'agences sont spécialisées dans cette activité, ne s'en cachant ni sur Internet ni dans les pages jaunes. Une opération complète coûte de entre cinq mille et vingt mille dollars, et bien davantage si des « people » sont impliqués. Conclusion point trop surprenante de l'article du *Herald* : les yakuzas, criminels organisés au Japon, seraient derrière cette belle industrie.

Elle est tombée plus bas encore : dans la télé-poubelle, qui filme les « tentations » simulées de putes et d'intermittents du spectacle, ainsi que dans le navet *L'Arnacœur* (2010).

Yvette Roudy

« Je suis pour l'égalité des sexes, et je prendrai moi-même les mesures. » LA ministre des Droits de la Femme (1981-1986) n'a pas exactement prononcé cette phrase. C'est l'humoriste Thierry Le Luron qui la lui mettait dans la bouche.

Elle est née en 1929 et fut d'abord traductrice puis journaliste. Pas spécialement féministe au départ, puisque l'on trouve (en cherchant bien) un livre de cuisine de sa blanche main intitulé *Comment LE satisfaire* (l'oppresseur phallocratique). Mais la voici traduire la féministe américaine Betty Friedan, et la voilà signer le *Manifeste des 343 Salopes*, et bientôt dans le *business* féministe à temps plein, sans quitter la Grande Loge féminine de France. Députée européenne PS en 1979. Ministre des Droits de la Femme (1981-1986) sous Mitterrand.

C'est alors qu'elle aurait inspiré une « loi sur l'égalité des sexes » châtiant la moindre plaisanterie au sujet des femmes, censurant la presse de « charme », etc. Voici pourtant le bilan qu'elle en tire dans *Le Monde* du 29

juin 2011 (elle a quatre-vingt-deux ans) : « J'eus la faiblesse de croire qu'une loi antisexiste s'imposait en France en 1983, d'autant qu'elle faisait partie des 110 propositions du président François Mitterrand. Il suffisait d'ajouter le mot sexe à la loi antiraciste. La réaction machiste fut d'une telle violence que le projet ne fut jamais inscrit à l'ordre du jour de l'Assemblée nationale. » Et il fut réduit à un oukaze contre la discrimination à l'embauche.

Après de multiples flops électoraux aux quatre coins de la France, elle finit par être élue députée-maire de Lisieux (Calvados) de 1989 à 2001. En 2007 elle intègre l'équipe de campagne (électorale présidentielle) de Ségolène Royal. Avec la défaite de celle-ci, s'évanouit probablement sa dernière chance de revenir aux affaires. Elle en devient assez agressive envers ses propres camarades. Voici par exemple ce qu'elle écrit en juillet 2010 à ceux (tel François Hollande) qui ont courageusement refusé de voter l'interdiction de la burqa : « Les fondamentalistes ne sont pas fous. Ils nous connaissent bien. Ils savent que, pour certains socialistes, cette question n'est toujours pas prioritaire. Ils commencent fort intelligemment par la burqa (...) mais ensuite, ils demanderont des temps de piscine distincts, des classes séparées. À Lyon, ils demandent déjà des espaces séparés dans les bus. Ils veulent des programmes scolaires purgés de toute allusion à la sexualité. Ce sera l'apartheid. Nous aurons accepté le communautarisme par peur de stigmatiser une population. »

Carole Rousseau

Le fort droitier *Minute* (3 septembre 2003) a découvert « sur le parking d'un supermarché » le père de l'animatrice Carole Rousseau (TF1), et lui consacre sa « une ».

Guy Rousseau vend lui-même un pamphlet contre l'employeur de sa fille, écrit et publié par lui-même. Et il déclare tout de go : « Carole est équipée de deux porte-monnaie à la place des yeux et d'une besace (*sic*) à la place du cœur. »

Nelly Roussel

Comme Sanger (voir plus loin), Pelletier (voir plus haut) et d'autres contemporaines, elle adhère au malthusianisme en vogue de son temps (1878-

1922), et elle prône contraceptifs et avortement. Elle est en lutte contre le « mythe de l'éternel féminin », qu'elle dévalorise en « éternelle sacrifiée » (titre d'un de ses livres), et chante le modèle nord-américain, celui d'une femme sportive, active, investie dans une profession prestigieuse. À la différence de tant d'autres féministes, on ne peut dire que son discours ne soit que sublimation fumeuse de déviations sexuelles et/ou sociales, puisqu'elle se maria et eut trois enfants.

Marie-Ségolène Royal

Les mutins de Panurge ont bien léché la photo sempiternellement souriante de Marie-Ségolène dite Ségolène Royal, pendant plus d'un an avant l'ouverture de la campagne présidentielle 2007. On a dit qu'ils l'ont « fabriquée ». Du moins l'ont-ils portée en triomphe, jusque devant les urnes, où les choses ont mal tourné. Le 28 mars 2007, le quotidien *Le Parisien* enregistre le soutien à la candidature présidentielle Royal de la fille Mitterrand, Mazarine. Que pense l'agrégée de philosophie des « débats participatifs » de Royal ? Elle en retient, voyez-vous... les débats et la participation :

— Ce que je retiens, c'est l'importance qu'elle accorde à l'écoute des gens...

Le *listening tour* (tournée d'écoute) est une méthode éprouvée de la politique nord-américaine. Hillary y a consacré des semaines entières, pour être élue sénatrice de New York en 2000. Le 17 mai 2007 encore, sur son site <hillaryclinton.com>, elle roucoule qu'elle a terriblement « besoin des conseils » interactifs des jobards : « Quelle devrait être la chanson (pop) de ma campagne ? » Avant l'éléphantine « touche d'humour » obligatoire dans la rhétorique politicienne américaine : « Je m'engage à ne plus chanter l'hymne américain en public (elle l'avait massacré récemment) ... à moins que je gagne ! »

Passé encore que les socialauds recopient cette méthode démagogique (s'ils ne savent plus quoi faire), mais Mme Royal ne manque pas de culot, quand elle présente (trois fois par jour) cette imitation servile comme son invention.

Le Parisien évoque aussi, rituellement, « un fond de sexisme dans les attaques » que l'on a osé porter contre sainte Ségolène, au lieu de se

prosterner silencieusement devant ses prétentions, ses bourdes et ses mensonges. Et Mazarine ajoute : « C'est évident. Le procès en incompétence qu'on lui intente a un fond machiste. Il sous-entend qu'une femme doit prouver ses capacités pour diriger. Pour un homme, il est acquis qu'il est appelé au pouvoir, ou que le pouvoir lui est naturel. (...) Il serait bien qu'une femme puisse enfin accéder à la fonction présidentielle. »

Cette déclaration est assez absurde (pourquoi ne trôné-je pas moi-même à l'Élysée, puisque je n'ai rien prouvé ?) et répugnante par elle-même. Mais elle donne la nausée quand on découvre qu'elle est stupidement décalquée, là encore, de la propagande mondialo-féministe américaine, stigmatisée par Christina Sommers dans son livre *Who Stole Feminism ?* (Qui a volé le féminisme ?) en ces termes : « Les dirigeantes et théoriciennes du mouvement de femmes croient que notre société est décrite au mieux comme un patriarcat, une "hégémonie mâle", un système sexué où le sexe dominant travaille à garder les femmes tremblantes et soumises. Les féministes qui tiennent pour cette vision séparatiste de notre réalité politique et sociale croient que nous sommes dans une guerre des sexes, et elles sont avides de répandre des histoires d'atrocités qui sont calculées pour alerter les femmes sur leur situation lamentable... »

Ces beaux principes sont mis en action, en Franceland comme aux États-Unis. Ainsi, l'on vous serine quotidiennement qu'une-femme-meurt-tous-les-trois-jours-sous-les-coups-de-son-compagnon (version Royal : « Une femme sur trois est tuée par son mari », *sic*). Détail qui vous est caché par les politiciens et les médias : 20 % des victimes de violences conjugales mortelles (élucidées) sont... des hommes !

Quand, au cours de la campagne présidentielle 2007, en France, la candidate de la gauche rabâche brutalement le grief étrange de « brutalité » contre le maire de Neuilly (si mielleux, pourtant, envers elle pendant tout leur débat télévisé), on pense généralement que ses fournisseurs de communication lui ont conseillé d'attaquer la personnalité d'un adversaire plutôt agité (Nicolas Sarközy). En réalité, elle ne fait qu'ânonner un slogan américain contre le « *brutal patriarchal system* » (Lillian Faderman, *To Believe in Women : What Lesbians Have Done for America*).

Si Ségolène ânonne des slogans *yankees*, ce n'est pas tout à fait par hasard : elle a écarté de sa campagne électorale les bonzes du Parti socialiste – tout juste autorisés à lui servir la soupe et à payer ses réunions publiques au commandement (ils ont fini par se révolter, refusant de payer une fête de la

défaite annoncée à La Courneuve, dans le « 9-3 »). Elle a préféré s'isoler avec une équipe de *packaging* politique où dominait son amie Nathalie Rastoin, la patronne de l'agence de pub Ogilvy France, succursale du groupe... américain (j'espère que je vous étonne) WWP, qui possède aussi l'agence Hill & Knowlton, célèbre pour avoir vaseliné la première guerre du Golfe en inventant l'histoire des Irakiens saccageant les maternités au Koweït. Rastoin et Royal se sont querellées après leur échec. Refusant de tirer le bilan rapidement et publiquement comme l'exigeait la manipulatrice, la marionnette déprimée a coupé ses ficelles et s'est offert trois mois de vacances (Tunisie, Corse, Guadeloupe, elle a les moyens). Sans réaction des médias, qui hurlaient d'indignation contre les deux jours de vacances de son vainqueur UMP sur un yacht d'ami.

Le 7 mai 2007, le lendemain même du second tour de la présidentielle en France, l'émission présumée satirique de la radio d'État « Le Fou du roi » découvre enfin le film de Karl Zéro *Ségo et Sarko sont dans un bateau*, et invite son auteur. Toute la bande glousse quand l'élection du candidat UMP est comparée à... l'occupation nazie par un chroniqueur imaginatif et courageux. Mais personne n'a rien à dire – et surtout pas Stéphane Bern, renégat de la droite monarchiste, diffamateur de Brigitte Bardot – quand un spectateur du montage d'archives *Ségo et Sarko* observe naïvement (?) que « Ségolène est beaucoup plus belle aujourd'hui qu'il y a vingt ans ». Vieillir de 20 ans, un secret de beauté ? Le vrai secret est tout autre, bien sûr, mais il n'est pas à la portée de laquais. La femme Royal s'est soumise à de lourds et longs (cinq ans) traitements de chirurgie esthétique et d'odontologie. Comme en Amérique. Comme Hillary se fait injecter du Botox® dans le museau, coiffer, teindre, rhabiller et maquiller des heures entières. Voilà l'explication du mécanique « sourire américain » que la Française a tenu dix-huit mois sans mollir. *Cheese !*

Clémence Royer



Encore une féministe du XIX^e siècle bien embarrassante pour ses descendantes présumées du XXI^e ! Car cette scientifique incontestable sent le soufre. Elle est née à Nantes en 1830, dans une famille catholique et légitimiste. Jetée au couvent à dix ans, elle doit travailler à dix-neuf ans. Gouvernante, elle consacre ses loisirs à l'anthropologie, l'économie politique, la biologie et la philosophie, dans la bibliothèque de ses employeurs successifs.

À trente ans, elle enseigne la logique ; une discipline que les femmes n'encombre pas à proprement parler. Trois ans plus tard, elle partage avec Proudhon le premier prix d'un concours sur le thème de la réforme de l'impôt. Mais son œuvre mémorable, c'est la traduction et l'introduction en

France de *L'Origine des espèces* de Darwin, qu'elle préface en ces termes, létrissant la « protection exclusive et inintelligente accordée aux faibles, aux infirmes, aux incurables, aux méchants eux-mêmes, à tous les disgraciés de la Nature... »^[80]

Première femme admise à la Société d'Anthropologie de Paris, première décorée de la Légion d'honneur à titre scientifique, première franche-maçonne mixte, et cætera, Mme Royer a innové en bien des domaines, mais les féministes subventionnées d'aujourd'hui n'en parlent jamais.

Mademoiselle Ruc

19 octobre 2003 au Café Ruc, place du Palais-Royal à Paris. La greluche chargée de « l'accueil » tourne le dos à l'entrée. Elle jacasse avec des collègues. En attendant de capter son attention, je repère une place libre à ma convenance et je finis par faire quelques pas dans sa direction...

— Hep ! Monsieur !

La greluche me rappelle, un peu comme un chien (en blazer et cravate club, plus quelques cheveux blancs).

— Bonsoir, Madame. Je suis seul et je souhaite prendre une consommation à une table bien éclairée pour...

— Ouais, ouais, ben allez là-bas !

D'un geste impatient, elle me montre la table où elle m'a empêché d'aller, avec son interpellation. Mais elle ne va tout de même pas m'y conduire...

80. Conceptions eugénistes et racistes anticipées par le Français Lamarck (1744-1829) et suivies d'assez loin par l'Ukrainien Savenko dit Limonov, *Le Grand Hospice occidental*, Les Belles-Lettres, 1993.

Russes

Mon regretté P'pa (Oleg Vladimirovitch, 1923-2007) soutint une fois devant moi, l'air mauvais, que « les pires emmerdeuses de la Terre sont les femmes russes. » J'en fus ulcéré : mes conquêtes se sont arrêtées « en Pologne, c'est-à-dire nulle part », et pour moi la femme russe n'est autre que Babouchka, ma grand-mère adorée, Vera Kondratieva, une sainte, une beauté...

Je ripostai donc automatiquement : Ah ouais ? Ta mère, par exemple ? Et

j'eus le plaisir (un peu inquiet) de voir mon père blanchir comme un linge, et fermer sa grande bouche pendant un bon moment, pour cette fois.

Quant à mon père de par la loi (que je ne nomme pas puisque j'ai heureusement divorcé depuis), il était un soir, dans les années soixante, reçu à l'ambassade d'Italie à Paris (certainement par erreur) et il bavardait avec l'attaché militaire, un rescapé, comme Eugenio Corti^[81], de cette VIII^e Armée aventurée par Mussolini dans les steppes, les neiges^[82], et cet homme lui raconta : « Si votre glorieuse LVF^[83] s'est vite retrouvée gardevoie à cent kilomètres du front, nous, les Allemands nous gardaient au front, mais ils nous laissaient les secteurs les plus "faciles"... C'est ainsi que nous nous sommes retrouvés un jour devant un régiment de femmes. Des femmes, Monsieur C., mais quelles femmes ! Nous avons couru, mais couru !... »

S

Françoise Sagan

Salomé George Sand

Margaret Sanger

Sapphô

Séverine

Caterina Sforza

Anna Nicole Smith

Valerie J. Solanas

Manon des Sources

Diana Spencer, princesse de Galles

Sharon Stone

Valérie Stroh

Évelyne Sullerot

Bertha von Suttner

Françoise Sagan

343° salope. Bonjour tristesse : le film complètement consacré à la plus surestimée écrivaine du XX^e siècle^[84] se passe souvent à l'hôpital, entre deux saouleries, drogue-parties, gouineries et, naturellement, slogans libertaires. En mai 1968, la fausse blonde balbutie devant ses parasites qu'elle va rejoindre les barricades. Le danseur mondain Jacques Chazot lui demande : « En Ferrari ou en Maserati ? »

Françoise Sagan est enterrée comme elle a vécu : dans une certaine promiscuité. Voici par exemple Michel Polac qui dans *Charlie hebdo* (13 octobre 2004) juge le moment venu (elle ne peut plus démentir) pour clamer qu'il a couché avec elle, « grisé par sa célébrité ». Avant de lui graver cette épitaphe digne de Bossuet : « La ruine, la drogue, les os qui se brisaient, il était temps que le calvaire s'achève : ouf ! »

Salomé

« Elle est presque nue ; dans l'ardeur de la danse, les voiles se sont défaits, les brocards ont croulé ; elle n'est plus vêtue que de matières orfévries et de minéraux lucides ; un gorgerin lui serre de même qu'un corselet la taille, et, ainsi qu'une agrafe superbe, un merveilleux joyau darde des éclairs dans la rainure de ses deux seins ; plus bas, aux hanches, une ceinture l'entoure, cache le haut de ses cuisses que bat une gigantesque pendeloque où coule une rivière d'escarboucles et d'émeraudes ; enfin, sur le corps resté nu, entre le gorgerin et la ceinture, le ventre bombe, creusé d'un nombril dont le trou semble un cachet gravé d'onyx, aux tons laiteux, aux teintes de rose d'ongle. » ... Telle, peinte par Huysmans (*À rebours*) d'après Gustave Moreau, telle Salomé hante l'arrière-boutique de nos consciences, avec Marilyn sur sa bouche d'air, Marlène et son chapeau-claque, d'autres anges bleus, noirs, déchus. Nous nous souvenons généralement de ce que sa danse lubrique fait perdre la tête à saint Jean Baptiste, mais pourquoi la demande-t-elle au juste ?

Les *Évangiles* (Matthieu, 14 : 3-11, Marc, 6 : 17-28) sont inexorables : le prophète est tombé victime d'une vengeance de femme. Derrière Hérode, Salomé. Derrière Salomé, Hérodiade, sa maman. Hérodiade a eu la tête de l'ondoyeur parce qu'il ne pouvait pas tenir sa langue, parce qu'il la diffamait, qu'il attaquait publiquement sa réputation. L'homme en peau de bique, en effet, qui ne se privait pas de lancer de doux noms à ses propres admirateurs – « race de vipères », etc. –, ne se gênait pas non plus pour censurer la Tétrarchie. Il braillait sur la place publique, et jusque dans la figure d'Hérode Antipas lui-même, des malédictions contre son union incestueuse avec sa belle-sœur Hérodiade, qui avait quitté pour lui son frère Philippe. Hérode, qui en était à lorgner du côté de sa nièce, Salomé, pouvait bien s'en montrer d'autant plus « embarrassé » !

Hérodiade le coince le jour de son anniversaire : vin, sang et foutre suivent la même pente. Le Tétrarque fête joyeusement sa « nativité » avec des amis. Hérodiade pousse sa fille sur le front de l'orgie, vêtue d'un mètre de ficelle dorée, et Salomé fait un numéro si captivant et si prometteur, d'une telle qualité artistique, que son respectable Tonton lui offre, « avec serment », tout ce qu'elle demandera, serait-ce « la moitié de son royaume ».

La gredine fait un saut dans les coulisses pour y consulter Maman, et revient demander la tête du diffamateur de Maman. Hérode est tenu par le serment qu'il a prêté devant ses copains, le Très-Haut oublie de faire un miracle, on apporte la tête de Jean le Baptiste sur un plateau, Hérode soupire,

Salomé frissonne, Hérodiade est vengée.

Rien n'a changé. Posez la question à quelque imprésario, au premier ministre venu : le problème, avec les danseuses, c'est la maman flétrie qu'elles ont toutes à venger.

George Sand

Qui a tiré un feu d'artifice le 1^{er} juillet 2004, pour les deux cents ans d'Aurore Dupin, dite George Sand ? Pas moi.

Mais Huguette Bouchardeau, certainement. Quand *L'Express* (10 mai 2004) lui rappelle que « la bonne dame de Nohant » a infligé à ses enfants une bonne vingtaine de papas (et quelques mamans saphiques, Marie Dorval et Marie d'Agoult, notamment), la lugubre féministe PSU s'enthousiasme : « Au fond, elle avait inventé, avant l'heure, la famille recomposée. »

George descend du maréchal de Saxe par son père. Mais elle le perd très jeune, et sa mère est une prostituée. Ce qu'elle avoue en ces termes choisis : « Ma mère était de la race vagabonde et avilie des Bohémiens de ce monde. Elle était danseuse, moins que danseuse, comparse sur le dernier des théâtres du boulevard de Paris, lorsque l'amour du riche vint la tirer de cette abjection pour lui en faire subir de plus grandes encore. Mon père la connut lorsqu'elle avait déjà trente ans et au milieu de quels égarements ! »

Alors, quand cette dame tente des observations parce que Sand bazarde sa virginité à dix-sept ans derrière une porte, comme on l'envoie promener !

À dix-huit ans, l'icône républicaine collectionne les brèves rencontres à Paris. Puis ramasse un mari, son aîné de dix-neuf ans, mais riche, dans un bistrot, le Café Tortoni. Elle n'a bientôt plus que l'idée d'en divorcer, quitte à coucher avec son avocat pour le motiver. Pour mieux s'émanciper financièrement, Sand peint des bibelots avant de se découvrir graphomane. Cent dix romans, vingt-cinq pièces de théâtre, vingt-quatre volumes de correspondance. Ça vous épate ? Pas moi.

Pas plus que sa « romantique » virée à Venise avec Musset. Car voici ce qu'en dit un admirateur contemporain^[85] : aussitôt à Venise, « George fut victime d'une diarrhée qui nécessita plusieurs bassines. Le rêve romantique commençait mal. Alfred abandonna sa maîtresse fatiguée aux soins du personnel et d'un jeune médecin, Pietro Pagello. Tandis qu'elle gisait dans son lit, il passa la nuit dans un bordel avec deux ou trois filles, dociles et impudiques. » Le temps de vider les bassines, George s'envoie le « jeune

médecin ». Le poète romantique Musset s'agite un peu, puis le voici « de la partie ». Sordide.

Sordide, c'est l'adjectif qui convient à la vie de Sand. Elle a martyrisé sa fille Solange *in utero* en se donnant des coups de poing dans le ventre, devant le médecin qui refusait de l'avorter. Solange survit et bientôt « fait la vie » comme Maman. Elle finit par épouser un sculpteur de seconde zone. Le couple vient présenter des exigences financières à « la bonne dame ». On en vient aux mains. Le jeune marié : « Je sculpterai votre cul ! » Madame George Sand raccompagne ses enfants jusqu'aux grilles de son château avec ce cri du cœur (devant une centaine de villageois ameutés) : « Et foutez-moi le camp, ne m'emmerdez plus, nom de Dieu ! »

La correspondante de Marx, la fondatrice de *La Cause du Peuple* a craché sur la Commune de Paris à terre. La républicaine radicale est allée faire maintes révérences, quémander maintes faveurs à la cour de Napoléon le Petit.

La féministe distribuait ses coucherries innombrables entre des vieillards riches et/ou utiles, des personnalités en vue (pub !) et des adolescents qu'elle aimait à débaucher puis jeter méchamment.

Son œuvre ? Je ne crois pas que l'encre d'un grand livre se pisse en trois nuits, comme c'était l'habitude d'Aurore dite George. Citez-moi un seul mot d'elle ? Allez, je vous aide. Ses dernières paroles : « *Laissez verdure...* » Génial ! Écologique ! Prophétique !

Pfff...

Margaret Sanger



Ne le répétez pas trop : c'est gênant pour nos amies féministes. Mais c'est un fait (têtu) : le « Planning familial » a été fondé en 1919 par l'Américaine Margaret Sanger, et ses motifs sentent le soufre, près d'un siècle plus tard : « Davantage de naissances chez les personnes aptes et moins chez les inaptes ».

Margaret Higgins Sanger (1879-1966) est désagréablement impressionnée par les dix-huit grossesses de sa mère. Puis par le malheur auquel elle est confrontée dans les quartiers pauvres de New York, en qualité d'infirmière et de sage-femme. Ainsi elle assiste en 1912 à la mort d'une jeune mère de trois enfants qui avait tenté d'avorter seule. D'abord elle multiplie articles et livres. « Toutes les misères de ce monde sont imputables au fait que l'on permet aux irresponsables ignorants, illettrés et pauvres de se reproduire sans que nous ayons la moindre maîtrise sur leur fécondité. » En mars 1914, elle lance une revue, intitulée *Women Rebel* (Femmes en révolte), avec une devise anarchiste : « Ni dieux ni maîtres ».

En 1916, Sanger écope vingt jours de prison. Elle connaîtra sept autres incarcérations. Après la Première Guerre mondiale, elle fonde l'*American Birth Control* (terme de sa création) *League* (Ligue pour le contrôle des naissances), qui deviendra le *Family Planning*, et en France, après la Seconde Guerre mondiale, le Planning familial.

Ses vues se radicalisent. En 1925, lors du VI^e congrès du *Birth Control*, elle invite l'anthropologue eugéniste français Georges Vacher de Lapouge.

En 1926, elle parle devant les femmes du Ku Klux Klan dans le New Jersey (photo ci-contre). Elle reçoit à son domicile, en 1930, le conseiller racial d'Adolf Hitler, Eugen Fischer. Elle ne s'en déclare pas moins hostile au régime nazi, quand il est instauré, en 1933. D'ailleurs ses livres brûlent en Allemagne avec ceux de Marx et de Freud.

En 1939, Margaret Sanger est instigatrice des « *Negro Projects* ». Le Dr C. J. Gamble, directeur du *Birth Control of America* pour les États du Sud, s'inquiète de ce que « la masse des nègres, particulièrement dans le Sud, continue désastreusement de se reproduire sans frein. Le résultat en est que cette croissance parmi les nègres vient de la fraction la moins intelligente et apte, plus encore que parmi les Blancs. » Il propose donc que des pasteurs noirs sillonnent le Sud en prêchant le contrôle des naissances.

Les Afro-Américains radicaux voient dans le Planning familial une tentative de génocide. Mais Martin Luther King l'approuve.

Sanger a donné le jour à deux beaux garçons. Elle reste controversée pour son eugénisme, doctrine très décriée de nos jours. Pourtant la biographie de cette emmerdeuse qui fait autorité s'intitule *Woman of Valor* (par Ellen Chesler, éditions Simon and Schuster, 1992) : une femme valeureuse.

Sapphô

...ou Sappho, plus fréquemment Sapho (630-580 avant J.-C.), reste synonyme d'homosexualité féminine dans le langage courant, comme sa résidence l'île de Lesbos. C'est abusif, puisque l'on sait qu'elle a été mariée à un certain Kerkylas et a eu une fille à qui elle donna le nom de sa mère, Cléis, et qu'elle dit avoir chérie plus que tout.

Cette poétesse grecque avait certes de l'inclination pour son propre sexe. Elle l'exprime clairement dans les fragments de poésie qui nous sont parvenus, malgré la censure chrétienne, aggravant celle de l'Antiquité.

Dans le poème qui va fermer cet article, Sapho évoque avec intelligence et délicatesse les qualités de la jeune fille qui n'a pas encore de fiancé :

*Pareille à la pomme douce qui rougit au bout de la branche,
Au plus fin sommet de l'arbre, l'ont-ils oubliée les cueilleurs de pommes
?*

Non, ils ne l'ont pas oubliée, mais ils n'ont pas pu l'atteindre.

Séverine

Un joli museau, peint par Renoir. Et une ribambelle de maris et d'amants pour financer tout une vie (1855-1929) d'élucubrations féministes, libertaires ou communistes, au gré du vent. D'abord un employé du gaz, oups, vite largué pour un mandarin de la faculté de Médecine, riche héritier de nababs suisses. À ses frais, elle relance le quotidien de Jules Vallès, *Le Cri du peuple* (titre repris par le collaborateur Doriot

en 1940), l'abandonne pour *La Fronde* féministe de Marguerite Durand (voir plus haut). Socialiste en 1918, communiste en 1921, elle écrit un temps à *L'Humanité*. L'année même – 1885 – de son mariage avec le Dr Guebard, elle s'était collée avec un journaliste de *L'Écho de Paris*. Mais à sa mort en 1920, elle reprit la vie commune avec son riche mari.

Caterina Sforza

Elle dispose d'un pouvoir d'État, et elle en fait si bon usage pour régler ses comptes personnels qu'elle s'attirera le « blâme » du plus considérable des Borgia ! Caterina Sforza est l'épouse du tyran de Forli, le comte Girolamo Riario. Celui-ci, le 14 avril 1488, reçoit quelques amis (le capitaine de sa garde, le connétable de la milice, un chef d'escadrons) qui au détour d'une conversation riante le poignent à mort. Au premier rang des « révolutionnaires », les frères Checco (il a porté le premier coup) et Lodovico Orsi. Leur père, Andrea Orsi, est instruit de leurs exploits en rentrant de sa campagne. Il ne les en félicite pas vraiment :

— Vous deviez ou bien vous garder de cette entreprise, ou bien la mener à sa fin logique, en supprimant, après Girolamo, sa femme Caterina Sforza et ses fils. Ils ne vous sauront aucun gré de les avoir épargnés, mais, redevenus les maîtres de Forli, ils se vengeront tôt ou tard sur vous, et aussi sur moi, hélas !

Bien vu, Papa ! En d'autres termes : la prophétie du sage vieillard s'accomplit. Mais que ne conduisit-il ses raisonnements à leur fin logique, le sage vieillard ? Andrea Orsi est en effet demeuré à Forli, tandis que ses écervelés de fils ont pris le large, lorsque, quelques jours plus tard, Caterina Sforza réussit la « contre-révolution » qui la met en mesure de venger son époux assassiné. Ce sera son premier soin.

Le sage vieillard ne trouve rien de mieux que d'invoquer le droit d'asile dans l'église San Domenico. Caterina, son *bargello* et ses sbires ne font qu'en rire. Ils s'étoufferaient, probablement, si Andrea Orsi s'avisait de faire remarquer qu'il est complètement étranger au complot qui a coûté la vie au comte, qu'il était à la campagne... La famille, en ce temps-là, c'est sacré. Le vieil Orsi va payer pour ses fils – cher payer. On le débusque de son église et on le conduit en laisse à la citadelle ; tout au long du chemin, il est bastonné à tours de bras, on lui crache dessus, on lui jette des ordures au visage, on lui enfonce dans la bouche.

Le lendemain matin, Caterina fait trompeter par Forli l'ordre d'envoyer un homme par famille devant la maison des Orsi, avec pelle et pioche. Plus de quatre cents braves gens répondent à son appel. Et sous les yeux du patriarche qu'on a traîné là, sa demeure est rasée en un tournemain. Pour finir, on le saucissonne sur une planche, la tête en dépassant, et on attelle à ce lit de Procuste un cheval qui fait trois fois le tour de la grand-place, au galop. Le vieillard respire encore vaguement ? Serpes et pertuisanes s'abattent sur l'agonisant. Il est dépecé, étripé, ses entrailles dispersées sur la place. Un soldat lui arrache le cœur et y mord, envieusement observé par les chiens. Les mânes du tyran de Forli, sans doute, reposeront en paix...

Mais Caterina Sforza ne tarde guère à remplacer l'époux qu'elle vient de venger avec tant d'éclat. Elle épouse vite un jeune et beau cavalier du nom de Giacomo Feo. Le mariage est morganatique, mais la faveur du jeune homme est triomphale. Feo n'en use d'ailleurs pas avec discrétion. Bientôt, plus rien à Forli ne se fait sans lui. Il écrase de sa morgue soldats, citoyens, et même les grandes familles qui ont aidé Caterina à se remettre en selle. Il ira jusqu'à gifler son héritier, l'aîné du défunt comte, Ottaviano, seize ans... Giacomo Feo n'a bientôt que des ennemis, et il ne survit que sept années au premier mari de la comtesse : le 14 août 1495, il est assassiné à son tour.

La vengeance de Caterina est effroyable. Cette fois, sans doute, honore-t-elle un mari et un amant à la fois. Il ne lui suffira pas de déchiquer un vieux parent des meurtriers. Pendant des semaines entières, on torture à mort dans les souterrains de la citadelle ; hommes, femmes et enfants indistinctement, tandis qu'en ville les maisons sont mises à sac et brûlées, les biens confisqués... Sur quelles têtes tombent les bienfaits de la comtesse ? Sur les auteurs du crime, bien sûr, puis sur toute leur parenté. Mais ce n'est pas assez. On dépouille et on massacre ensuite tous les ennemis de Feo qu'on puisse saisir. Tous ceux qui se sont vraisemblablement réjouis de sa mort.

Enfin on s'en prend à la parenté de ceux-ci, sans oublier les femmes ni les petits enfants. Une quinzaine de suppliciés âgés de un à neuf ans sont officiellement recensés, parmi les quarante morts décomptés avec certitude, en négligeant maints disparus.

La chronique assure que Caterina Sforza, sur ses vieux jours, souffrit de quelques insomnies, hantée par les cris des gosses qu'elle avait fait rôtir vivants dans ses enfers...

Anna Nicole Smith

Reston (Virginie, États-Unis), mardi 12 novembre 2002 — Scotché plusieurs heures devant la télé. Les *True Hollywood Stories* du canal « E ! ». Les histoires de p. du showbiz les plus sordides... Clara Bow, *sex symbol* des années vingt, grillée dès 1931 après une série de scandales crapoteux. Pamela des Barres (*sic*), « la reine des groupies ». Les « groupies », ce sont les gamines qui servent de Kleenex aux musiciens pop. Cette Pamela était vraiment jolie dans sa jeunesse.

Les Beatles et les Stones sont passés dessus, entre cent autres. Maintenant c'est un vieux sac à f. qui écrit ses mémoires ! et pérorer à la télé, toute fière ! Mais le top, ce soir, c'est l'*Anna Nicole (Smith) Show*.

Glauque. Smith, hybride de Jayne Mansfield et d'un hippo-potame, vit depuis dix ans sur ce seul haut fait : elle a épousé un milliardaire de quatre-vingt neuf ans. Elle est si distinguée que même à la télé-poubelle sa bande-son fait : « *You bip ! I bip ! just bip ! you bip !* » etc. Générique de fin : Smith et son avocat intime (un cure-dent planté dans une méduse) contemplent, hébétés, le caniche nain de la *junk-star* qui tringle frénétiquement une chienne... en peluche ! Beurk... Quand le puritanisme américain craque, c'est la gerbe direct. Restez puritains, les mecs !

*

Elle était « *famous for being famous* » (célèbre pour sa célébrité, telle Paris Hilton). 51 900 000 entrées dans Google ! C'est l'oraison funèbre des médias américains pour la « *playmate* et starlette » géante Anna Nicole Smith, morte le 8 février 2008 à... Hollywood (Floride !) aussi mystérieusement que son fils de vingt ans, quelques mois plus tôt, aux Bahamas où elle venait d'accoucher d'une fille (on ne sait trop de qui). On est sans nouvelles du caniche *Sugar Pie*, qu'elle nourrissait de Prozac®.

Morte sans avoir vécu, la pauvre femme ne s'appelait bien sûr ni Anna, ni Nicole, ni Smith. Née Victoria Lynn Hogan, elle était divorcée Smith et veuve Marshall, du nom du milliardaire texan de quatre-vingt neuf ans qu'elle avait rencontré dans la boîte de strip-tease de Houston où elle se produisait, et épousé à vingt-six ans... Et dont la famille lui disputait l'héritage devant les tribunaux (jusqu'à la Cour suprême) depuis douze ans.

Elle n'a pas vécu parce que – pour attirer l'attention dont avait manqué son enfance misérable – elle voulait (et disait) être une autre Marilyn Monroe. Cheveux teints, implants mammaires, et tout le tremblement. Moyennant quoi elle ressemblait surtout à une autre imitatrice de Marilyn : Jayne Mansfield (1933-1967), autre brune peroxydée. Tout comme elle : élevée au fond du Texas par une femme seule, mariée à seize ans, à poil dans *Playboy* et morte avant quarante ans.

Libération (19 février 2008), après onze jours de puissante réflexion, révèle son homosexualité, sa goinfreterie, sa paresse, en même temps que son dévouement d'épouse, poussant « elle-même le fauteuil roulant du vieux singe [son mari] dans les bijouteries [ou] dehors, quand il pleuvait. »

On sait aujourd'hui presque tout sur les liens étroits du showbiz nord-américain avec le crime organisé... il y a cinquante ou soixante ans. Bugsy Siegel, envoyé de la Mafia à Las Vegas dans les années quarante, collé avec une actrice de Hollywood célèbre à l'époque... Un excellent film, *Hollywoodland*, vient enfin (2006) d'évoquer le « suicide » en 1959 de George Reeves, le premier interprète de *Superman*, trois jours avant son mariage, et cinq mois après sa rupture avec Toni Mannix, l'épouse nymphomane d'un magnat de la Metro Goldwyn Mayer notoirement lié au crime organisé...

Encore cinquante ans de patience, et que n'apprendra-t-on pas sur la fin mystérieuse de Smith et de son héritier !

Valerie J. Solanas

Il serait injuste de dire que Valerie Jean Solanas n'était qu'une traînée féministe (ou rien qu'une pétroleuse prostituée) : c'était aussi une criminelle droguée ! La faute aux hommes, bien sûr. Née en 1936 dans le New Jersey (États-Unis), elle ne supporte pas son père. Elle en est débarrassée en 1947, mais elle ne supporte pas son beau-père. En 1949, son grand-père

la prend en charge, mais elle ne le supporte pas. À 15 ans, elle s'émancipe en débutant une longue (trente-sept ans) carrière sur le trottoir... Elle qui hait les hommes, elle a le courage de s'en envoyer un autobus chaque jour ! Pour un peu, elle en serait arrivée à travailler... Rassurez-vous, ce n'est jamais arrivé. Quand elle avait la flemme de se mettre sur le dos, elle mendiait. Comme icône féministe, elle se pose un peu là, non ? Mais attendez, ce n'est pas fini. Elle vagabonde on ne sait trop où jusqu'en 1966. À trente ans, elle débarque à Greenwich Village, le quartier bohème de New York. Saisie par l'atmosphère artistique du lieu, elle trouve un crayon et écrit une pièce de théâtre que son titre résume bien : *Up Your Ass* (Dans ton c...).

Ce titre émoustille le délicat poète pop Andy Warhol, rencontré en 1967 dans Manhattan, à la sortie de sa célèbre *Factory* (studio baptisé « Usine » parce qu'on y était perpétuellement sur le point de travailler, entre deux prises de drogue et trois partouzes homosexuelles). L'auteur (préssumé) des portraits en série de boîtes de soupe Campbell accepte donc de lire la pièce de Valerie. Il n'en a pas lu trois pages qu'il réalise qu'il n'y est pas question un instant de son c... à lui (mais seulement de celui d'une pute haineuse), et que les critères artistiques élevés de son *pop art* l'amènent à penser que le torchon du thon n'est qu'une grosse daube, et deux minutes après il n'y pense plus.

Ce crime sexiste, il va le payer très cher. Valerie enrage d'apprendre qu'il est parti se pavaner en Europe, au lieu de se consacrer à son œuvre, à elle. En attendant le retour de Warhol, elle ramasse un autre crayon et rédige un autre chef-d'œuvre : *Le Manifeste de la S.C.U.M* (*Society for Cutting Up Men*, Association pour les Couper aux Hommes). Cet ouvrage sera publié à Londres en 1971, quand l'auteure se sera hissée au statut prestigieux de criminelle. Sa traduction française s'ornera d'une préface *politically correct* de Michel (comment lui clou) Houellebecq, en 2005. Mais pour le moment, on est toujours en 1967, et son *SCUM Manifesto*, elle peut s'asseoir dessus, comme Warhol s'est torché avec *Up Your Ass*. Elle commence donc à le harceler au téléphone, dès son retour à New York.

— Rends-moi mon manuscrit.

— Ah, ben... J' l'ai perdu.

— Alors faut me payer un gros dédommagement !

Andy Warhol ignore ces réclamations ineptes (la photocopie n'est pas faite pour les chiens). Mais, pris de pitié, il donne de petits rôles à la pauvre vieille casserole dans deux de ses films. Débordant de gratitude, Valerie achète un pistolet avec l'argent que lui a versé le cinéaste et, le 3 juin 1968,

elle se rend à la *Factory*, où elle tire sur Warhol, son mari Mario, et son imprésario Fredo. Trois vaches tremblantes dans un couloir... Elle les rate, comme tout ce qu'elle entreprend. Warhol n'est que blessé. Ce n'en est pas moins une tentative de « meurtre au 1^{er} degré », c'est-à-dire d'assassinat (volontaire et prémédité), le degré le plus grave dans l'escalier judiciaire nord-américain, qui en compte six. Mais Valerie n'écope que trois ans de prison, et recueille la louange des plus puissants cerveaux, pardon, puissantes cervelles du féminisme américain. C'est « la championne la plus remarquable des droits des femmes », la « porte-parole la plus éminente du mouvement féministe ». Eh bien... On n'est pas pressé de rencontrer les championnes les moins remarquables ni les porte-parole les moins éminentes au coin d'un bois...

Ainsi encouragée, l'éminente championne ne manque pas de mettre un zèle redoublé à ses remarquables activités, notamment le harcèlement téléphonique, étendu de Warhol à maintes autres victimes. La dictature mâle lui fait un délit de ces petites farces, puis un délire : elle doit subir une psychothérapie. Elle en sort moins préoccupée de « les couper aux hommes », et en arrive à renier son *SCUM Manifesto* dans un entretien avec *Village Voice*. L'intelligentsia se détourne aussitôt d'elle. La voilà partie pour la tournée anonyme des hôpitaux psychiatriques et des hôtels borgnes, jusqu'à San Francisco (Californie), où elle meurt en 1988, à cinquantedeux ans, dans des conditions abjectes.

On attend encore d'apprendre comment elle aurait payé ses *cheese-burgers* et sa drogue, après nous les avoir coupées...

Manon des Sources

Peu après la guerre de 1914, Manon, âgée de dix ans, arrive à la ferme des Romarins, à vingt kilomètres de Marseille, sur le dos bossu de son père, Jean. Ce vigoureux infirme a fui la ville et son emploi à la perception aussitôt qu'il a hérité cette ferme déglinguée de sa mère Florette, qui fut la plus belle fille du village, Les Bastides blanches, mais a osé se marier dans le village ennemi, trahison irrémédiable. L'isolement mortel du bossu est cultivé, sous couleur d'amitié, par la famille la plus riche du lieu : les Soubeyran. Ceux-ci ne sont plus que deux, le vieux Papet et son neveu Ugolin. Ils ont « bouché » la source des Romarins, escomptant racheter la ferme à moitié prix et s'y

enrichir en cultivant des œillets.

Avec la complicité silencieuse du village, les deux madrés Provençaux, tantôt riant, parfois pleurant, regardent le bossu, sa femme et sa fillette se crever à charrier l'eau d'une source située à deux kilomètres. Le bossu finit par mourir à la tâche, et aussitôt le Papet et Ugolin achètent le domaine hypothéqué, et le jour même y « découvrent » (en la « débouchant ») la source qui va arroser leurs fleurs. Ils concèdent une pauvre bergerie, en pleine brousse, à la veuve et à l'orpheline.

La jeune fille grandit en beauté et en sauvagerie dans la garrigue, et ainsi mûrit la vengeance de la Nature. « Le pauvre Ugolin », laid et simple, cousu d'or mais seul à trente ans dans ses champs, perd complètement la tête en surprenant au bain la bergère, dans les désertes collines. Il mourra d'amour. Mais auparavant, Manon découvre quel crime orographique a tué son père, et elle le venge en coupant mystérieusement l'eau aux Soubeyran et à tout le village, ce qui les menace d'anéantissement pur et simple, à court terme.

Le dénouement est bouleversant, et j'en laisse la surprise émue aux heureux qui ont encore à découvrir *L'Eau des collines* (1. *Jean de Florette* ; 2. *Manon des Sources*), œuvre de Marcel Pagnol. Le succès massif de cette œuvre ne saurait se démentir. Pour mille raisons, entre lesquelles je note la nostalgie rurale qui envahit l'inconscient collectif en même temps que l'extermination démocratique de la paysannerie. Et aussi l'esquisse des « guerres de l'Eau » qui s'annoncent au XXI^e siècle...

Diana Spencer, princesse de Galles

En dépit de l'usage, toujours plus fréquent, pour les royautés essoufflées, d'épouser des roturières, Lady Diana Spencer est née (en 1961) dans une excellente famille. Plus qu'excellente : son père était le 8^e comte Spencer, allié aux familles royales britanniques depuis plus de cinq cents ans, sa mère était fille du 4^e baron Fermoy.

Ses parents n'en ont pas moins divorcé quand elle avait sept ans. Sa mère avait une liaison extra-conjugale, et son père a obtenu la garde des enfants.

Les études de la jeune aristocrate n'ont pas révélé une cervelle d'élite. Bien que confiée à des institutions pour privilégiés, en Angleterre et en Suisse, et certainement pas notée avec trop de sévérité, elle échoue deux fois à ses *O-levels* (brevet des collèges) ! Du moins pianote-t-elle gentiment, et

rêve-t-elle en vain (trop grande) d'être ballerine.

Pour son 18^e anniversaire, la pauvre chérie reçoit... un grand appartement à Earls Court, quartier très central de Londres. Mais... « Mais qu'est-ce qu'on va faire de toi ? » Elle prend des cours de cuisine. Nouvel échec ! Après divers jobs ancillaires, la voici employée dans une crèche (garderie pour nourrissons), mais seulement comme assistante. Franchement, on a l'impression que le mariage était pour elle une urgence absolue, et qu'elle aurait peut-être dû s'y comporter avec un peu plus d'humilité... Sans parler d'introduire son long nez dans la politique de l'empire Britannique !

Charles, prince de Galles, connaissait Diane depuis des années, pour avoir courtisé sa sœur aînée, Sarah. Pressé de se marier, à trente ans passés, il se déclare le 6 février 1981. C'est officiel le 24. Une bague à 30 000 £ atterrit au doigt de la jeune personne. Elle devient à vingt ans princesse de Galles, le 29 juillet 1981, en la cathédrale Saint-Paul. Sept cent cinquante millions de témoins pour ce « mariage de conte de fées ». Détail qui deviendra intéressant avec le temps et les événements : Diana élude la promesse traditionnelle d'obéissance à son mari, au cours de la cérémonie.

21 juin 1982 : elle enfante le prince William.

15 septembre 1984 : elle met au monde le prince Henry, dit Harry.

Elle est réputée bonne mère. Elle remplit également ses devoirs de princesse de Galles, patronnant moult charités, écoles et hôpitaux. Mais bientôt surgissent les problèmes conjugaux. Dès 1986 c'est l'adultère avec le palefrenier

James Hewitt ; un ivrogne qui serait arrêté en juillet 2004 avec 36 grammes de cocaïne sur lui. De son côté Charles renoue avec une femme mariée, Camilla Parker-Bowles.

En août 1992 la brouille devient publique, par un livre : *Diana : Her True Story*, d'Andrew Morton, vraisemblablement inspiré par la princesse. Les scandales se succèdent ensuite en cascade, d'enregistrement téléphonique crapoteux en interview geignarde.

En décembre 1992, il revient au Premier ministre britannique d'annoncer la « séparation amiable » du couple de Galles. Un an après, Diana proclame se retirer de la vie publique ! Plaisant programme, pour la femme la plus photographiée du monde. À la BBC le 20 novembre 1995, elle déclare être rescapée d'un ménage à trois (avec Camilla Parker-Bowles), conteste les capacités de Charles à régner, et se couronne elle-même « Reine des Cœurs du Peuple ». Peu après, elle accuse une baby-sitter de ses fils d'avoir avorté

d'un enfant de Charles. Écœuré, son propre secrétaire démissionne.

À la suite de ce déballage, la reine Elizabeth II, chef de l'Église d'Angleterre, suggère elle-même, publiquement, le 20 décembre 1995, un divorce d'urgence. La chose est finalisée le 28 août 1996, après huit mois d'âpres négociations. La « Reine de Cœur » encaisse dix-sept millions de livres sterling¹⁸⁶¹ ; conserve l'appartement conjugal au palais de Kensington ; et s'engage à tenir sa langue. En privé, elle aurait fait entendre au prince consort Philip qu'elle était plus noble que lui.

« *The Gay Divorcee* » s'empresse de mener une vie joyeuse et colorée. Auprès du Pakistanais Hasnat Khan, puis de l'Égyptien Dodi Al-Fayed, à partir de juin 1997. Elle aurait elle-même tuyauté la presse de caniveau pour être photographiée dans des postures hardies sur le yacht de son quatrième fiancé.

Deux mois plus tard, c'est le *crash* mortel de sa Mercedes dans le tunnel parisien de l'Alma. Les enquêtes française et britannique concluent à la responsabilité de son chauffeur ivre. Pour Mohamed, père de son fiancé mort aussi dans l'accident, c'est une exécution du service secret britannique MI6, pour « effacer » une créature enceinte d'un musulman, qui allait nantir un prochain roi d'Angleterre d'un demi-frère arabe !

La populace qui idolâtrait cette femme Spencer n'était pas capable d'observer qu'elle était légèrement déséquilibrée. Elle-même admettait souffrir de « dépression, auto-mutilation, et boulimie ». Une de ses biographes¹⁸⁷¹ écrit qu'elle était maniacodépressive. Une autre¹⁸⁸¹ l'appelle une « névrosée venimeuse, manipulatrice, férue de médias ». Et nous, le méchant, saluons avec Sacha Guitry « la monarchie tempérée par l'assassinat », ainsi que la sage devise des Windsor, ci-devant Hanovre, *ach* : « *Never complain, never explain* » (Ne vous plaignez jamais, ne vous expliquez jamais).

Sharon Stone

Je réproouve le charlatanisme de la maison Dior, qui en 2008 nous racontait dans tous les abribus de Paris que l'actrice américaine Sharon Stone était « plus belle aujourd'hui (à 48 ans) qu'à 20 ans », grâce à un astringent de perlimpinpin pour sangler les valises sous les yeux... et surtout grâce au

progiciel de retouche Photoshop®. Alors que la malheureuse se mordait les doigts d'avoir tourné le film de trop avec *Basic Instinct 2*, sept fois nommé aux 27^{es} *Razzie Awards* : Pire film, Pire actrice, Pire scénario, Pire couple à l'écran, etc.

Valérie Stroh

Paris, dimanche 26 septembre 2010, onze heures. Projection du film *Le plus beau métier du monde* à L'Escurial (Paris XIII^e). Résumé : c'est trop injuste que nous actrices de quarante (ou plutôt cinquante) ans ayons moins de rôles ! La réalisatrice Valérie Stroh déboule à la fin en compagnie de deux vedettes de son documentaire, Agnès Soral et Gabrielle Lazure. Je commence par lui demander « si elle a bien aimé le film de Rosanna Arquette (voir plus haut), *Searching for Debra Winger*, qui en 2002 interviewait, elle aussi, de vieilles actrices... »

— Gloups... Vous y allez fort...

— Excusez ma mauvaise éducation, et répondez tout de même.

— Oui, j'ai vu *Searching for Debra Winger*. C'est trop long : deux heures.

C'est une heure quarante en réalité. Mais il est vrai que le *remake* est mieux monté, mieux foutu à tous égards que l'original. Je laisse roucouler quelques fans qui n'ont « pas vu les rides » de toutes ces quinquagénaires, et saluent leur prétendu courage. Puis je remets une couche :

— À mon tour de me plaindre : pourquoi, à soixante-et-un ans seulement, ne veut-on plus de moi comme boxeur ?

Le temps de dire ça, et Agnès Soral a essayé de me couper la parole cinq fois. Aussi gracieuse que son frère, celle-là. Elle finit par me dire qu'elles ne se plaignent pas. Encore heureux ! Ces gonzesses n'ont eu qu'à paraître pour avoir le monde à leurs pieds et du fric plein le réticule pendant dix ans. Elles ont gardé la ligne, et elles continuent à travailler, dans des rôles conformes à leur âge. Puisque Mme Stroh est si courageuse, quand fera-t-elle un film sur des actrices vraiment déchues,

brisées, comme Frances Farmer (voir plus haut), Louise Brooks, nos cent vingt-trois mille indispensables intermittentes du spectacle, si mal indemnisées à ne rien foutre ?

— Le film n'aurait pas pu se faire [sans vedettes épanouies], répond-elle (à une question voisine).

Pour finir, Soral se lance dans un tableau assez touchant de sa vie de perpétuelles humiliations, et quelqu'un lance dans la salle : « J'ai si peur de la vie que je n'ai pas peur de ce métier... » Assez bonne définition de l'histrionisme, névrose aggravée de prétentions artistiques.

Évelyne Sullerot

Ho ho ! Encore une emmerdeuse d'emmerdeuses ! Une féministe repentie ! D'autant plus gênante pour l'idéologie officielle qu'elle a un pedigree impressionnant...

Née en 1924, adolescente pendant la Seconde Guerre mondiale, c'est une résistante authentique. Ses parents reçurent à titre posthume la médaille des Justes, pour avoir sauvé onze Juifs.

Elle a fondé le Planning familial à la fin des années cinquante. En 1967, elle fait à l'université Paris X-Nanterre le premier cours au monde sur les études consacrées aux femmes. En 1968, elle est à l'origine de la Directive européenne sur l'égalité de traitement entre hommes et femmes.

Internationalement reconnue comme expert, elle réalise alors une série de missions pour le BIT (Bureau international du Travail), les Nations unies et l'Unesco.

Son engagement féministe culmine dans les années soixantedix avec son livre *Le Fait féminin*. Mais dès 1984 elle tourne à 180° avec *Pour le meilleur et sans le pire*. Son repentir se confirme avec *Quels pères ? Quels fils ?* (1992), *Le grand remue-ménage : la crise de la famille* (1997) et récemment *Diderot dans l'autobus ou Comment se laisser aller à des pensées incorrectes sur les mœurs actuelles et l'avenir de l'espèce humaine* (2001).

Dans son ouvrage intitulé *Pilule, sexe et ADN, trois révolutions qui ont bouleversé la famille* (Fayard 2006), Evelyne Sullerot écrit notamment au sujet de la révolution sexuelle de 1968 : « La révolution sexuelle, au lieu de renforcer le couple, l'a fragilisé : le culte du plaisir immédiat l'a emporté sur le désir d'avenir et d'accomplissement par les enfants. [Le planning familial a] dérapé vers la guerre des sexes, entraînant la négation du couple et l'élimination des pères ». Parlant de l'avortement : « J'étais contre le fait d'en faire un droit [...] Or aujourd'hui l'avortement est devenu une "contraception-bis", et même "un droit à détruire". »

Evelyne Sullerot est également ulcérée par la dégradation de la condition

paternelle dans les affaires de divorce. Elle entre dans le comité d'honneur de l'association SOS Papa, dont elle devient la marraine en 2005. Elle est, dès lors, rejetée par la plupart des féministes.

Bertha von Suttner

Bertha Sophie Felicitas, comtesse Kinsky von Wchinitz und Tettau, baronne von Suttner, ouf. Encore une bienfaitrice de l'humanité échappée des palais (austro-hongrois) de ses oppresseurs. Échappée... Virée à coups de pompe, plus exactement, quand sa mère eut dissipé la fortune familiale dans les jeux de hasard.

Bertha refuse avec hauteur un mariage d'argent arrangé par sa mère avec un vieillard. Elle se contentera – quel désintéressement ! – du plus jeune fils (son cadet de sept ans), Arthur, de la famille d'industriels viennois chez laquelle elle est gouvernante depuis 1873.

Elle est foutue dehors et orientée vers le joyeux Paris et nul autre qu'Alfred Nobel, dont elle est la secrétaire particulière pour quelques semaines. Ultérieurement, elle décrochera le prix Nobel de la Paix (1906) ! Mais pour le moment, le savant rentre à Stockholm sans elle, et Bertha derechef s'abat sur Vienne où elle réussit, cette fois, à enlever le benjamin von Suttner. Ses parents le déshéritent.

Suivent quelques années de vaches maigres et d'exil en Géorgie. Mais peu à peu, le couple s'impose en journalisme et en littérature. En 1885, il rentre à Vienne, se réconcilie avec la famille de l'héritier et s'installe au château de Harmannsdorf. Bertha devient une vedette internationale du roman, de l'association et de la conférence pacifistes, bien accueillis, tandis que déjà menace l'holocauste de 1914. Toutefois, le désarmement n'avance pas d'un pas.

Elle meurt le 21 juin 1914.

T

Marcelle Tinayre

Elsa Triolet

Sanzia Florinda Concepcion de Turre-Cremata

Marcelle Tinayre

Romancière à succès complet : quarante éditions pour son livre *La Maison du péché*, avec l'admiration du considérable auteur d'avant-garde James Joyce dans *The Daily Express* de Dublin. On lui pardonne même d'être catholique. Mais sa carrière est brisée en 1924, quand elle dénonce les atrocités soviétiques de Béla Kun en Hongrie. La critique et les gendelettes parisiens ne le lui pardonnent pas. Le temps approche où la Ligue des Droits de l'Homme approuvera bruyamment les procès de Moscou. Elle aurait dû patienter une petite soixantaine d'années, avant de dire la vérité. En 1908 déjà, elle s'était singularisée en refusant la Légion d'honneur, arborée par tant de « rebelles » institutionnelles (Gisèle Halimi, Julia Kristeva, Louise Weiss, etc.), riant : « J'aurais l'air d'une vieille cantinière ! »

Elsa Triolet

« C'est une espionne, sans doute », dit Aragon⁴⁸⁹ d'Elsa Triolet après leur première entrevue, à l'automne 1928. Brève lucidité.

L'éminent poète revoit l'aventurière à La Coupole (boulevard du Montparnasse à Paris), le 6 novembre 1928, et dès lors ils ne se quittent plus, jusque dans la tombe. Cette fatale rencontre me hante assez pour que je pense en 2001, voyant arriver celle que j'appelais « La Divine S.S. » à La Coupole, brasserie réhabilitée à l'identique :

Est-ce là mon Elsa ?

Est-ce mon Guépéou ?

La question semble réglée, dans le cas d'Elsa Triolet. Elle est née Elsa Kagan, le 11 septembre 1896, à Moscou. À 17 ans, elle est la maîtresse du bruyant poète russe Maïakovski. Elle le présente sans méfiance à sa sœur

Lili, 19 ans, mariée à Ossip Brik. Mais bientôt Maïakovski et les Brik instaurent un ménage à trois.

Qui est ce mari complaisant, ce Brik, le beau-frère d'Elsa ? Un flic des belles-lettres. Témoignage du linguiste Roman Jakobson, ami d'enfance de la muse d'Aragon : «...en décembre 1921, (...) j'appris que Brik était de la Tchékha [puis Guépéou, puis NKVD, etc.]. (...) Pasternak, qui visitait souvent les Brik, (...) avait dit : "Tout de même, c'est devenu plutôt terrifiant. Tu entres, et Lili dit : 'Attends un moment, nous dînerons aussitôt qu'Ossia [Ossip Brik] reviendra de la Tchékha.'" À la fin de 1922, je rencontrais les Brik à Berlin. Ossia me dit : "Maintenant il y a une institution où un homme perd sa sentimentalité", et il commença de me relater plusieurs épisodes plutôt sanglants. Ce fut la première fois qu'il me fit une impression assez répugnante. Travailler dans la Tchékha l'avait détruit. »¹⁹⁰

Maïakovski suicidé en 1930, Brik cardiaque (mort en 1945) et en disgrâce, Lili Brik épousera un général du KGuéB en 1943. Entre-temps, elle n'a jamais quitté la vie de sa sœur et de son célèbre beau-frère, Aragon.

En 1918, Elsa part de Russie. En 1919, elle épouse à Paris André Triolet, un officier français fortuné avec qui elle s'installe à Tahiti pendant un an. Elle quitte son mari dès 1921. Il lui verse une pension généreuse. Elle garde son nom. La voici seule, errant à Paris, Berlin, Moscou, Londres ; et multipliant les aventures...

Quand elle met le grappin sur Aragon (brisé par sa rupture avec la belle milliardaire gauchiste Nancy Cunard – voir plus haut), fin 1928, elle commence aussitôt à épurer patiemment son entourage. Et surtout à faire du surréaliste exubérant un robot stalinien. Une étape décisive est le congrès de Kharkov, à l'automne 1930. Il réunit en URSS les écrivains « prolétariens » soumis à Staline. Aragon paie sa place en signant une hallucinante « autocritique ». Ce document renie le surréalisme, accable Trotski persécuté, et s'achève en apothéose : « Notre seul désir est de travailler de la façon la plus efficace suivant les directives du Parti à la discipline et au contrôle duquel nous nous engageons à soumettre notre activité littéraire » !

Si ce n'est pas assez clair, bientôt le barde français lancera son célèbre chant à la gloire des bourreaux (*Prélude au temps des cerises*, Denoël, 1931) :

J'appelle la Terreur du fond de mes poumons

Je chante le Guépéou qui se forme en France à l'heure qu'il est

Je chante le Guépéou nécessaire de France...

Moins connu, mais non moins édifiant, Front rouge :

L'éclat des fusillades ajoute au paysage

Une gaieté alors inconnue

Ce sont des ingénieurs des médecins qu'on exécute !

La muse inspiratrice de cette belle poésie obtient pour le couple une invitation d'une année entière au pays du Guépéou. Du printemps 1932 au printemps 1933, Aragon partage la vie des cadres étrangers du Komintern, à Moscou. Au retour, il est admis aux « chiens écrasés » du quotidien stalinien en France, *L'Humanité*, à trois cents francs par mois (salaire prolétarien).

Elsa traduit en russe le succès français du moment, *Voyage au bout de la nuit*, de Céline. Soumise à la censure soviétique, elle avouera beaucoup plus tard : « On me récrivait mon texte, on coupait dedans sans consulter ni l'auteur, ni le traducteur. » La rupture d'Aragon avec André Breton et le surréalisme ? « À l'évidence, c'est Elsa qui en a été la médiatrice », écrit Pierre Daix¹⁹¹ après la mort du poète, auquel, stalinien mal débarbouillé encore en 1975, il avait soumis la première édition de sa biographie.

On connaît un acte de rébellion d'Aragon contre le Parti. Encore est-il presque accidentel : c'est « l'Affaire du portrait de Staline », en mars 1953, au moment du décès du Géorgien. Aragon publie en couverture des *Lettres françaises* un portrait assez réaliste du dictateur jeune, par Picasso, sympathisant communiste milliardaire. Pas assez réaliste pour les bonzes attachés au « réalisme socialiste ». Énorme scandale. Et c'est Elsa qui explique la chose au fidèle Pierre Daix, éberlué : Picasso « n'a pas déformé le visage de Staline. Il l'a même respecté. Mais il a osé y toucher. Il a osé, Pierre, est-ce que vous comprenez ? »

Daix : « Mais enfin, Elsa, Staline n'est pas Dieu le Père ! »

Triolet : « Justement si, Pierre. »

1956 : le XX^e congrès du PC soviétique engage la « déstalinisation ». Le XIV^e congrès du PCF refuse cette orientation. Kanapa y chante la louange de Jdanov, idéologue absurde des années les plus noires. Aragon est alors membre du Comité central. Il ne bronche pas.

Après la mort de sa muse, Aragon s'affiche homosexuel. C'est l'occasion de réinterpréter le culte lyrique et sublime qu'il a rendu longtemps (1928-1970) à cette femme. De se rappeler que dans les années vingt, devant un de ces tribunaux surréalistes comme André Breton aimait à en convoquer, le jeune homme avait avoué ne jamais avoir d'érection complète, et ne pas le

déplorer davantage « que de ne pas pouvoir soulever des pianos à bout de bras. » La fidélité d'Elsa aussi, dans ce contexte, il m'est permis de l'interpréter comme celle d'un « officier traitant », auprès d'une personnalité occidentale et littéraire importante, au service des « organes » les plus sinistres de la dictature stalinienne.

Il m'est, enfin, permis de saluer (après Jean Dutourd¹⁹²¹ notamment) le génie poétique d'Aragon, avant de le laisser caractériser lui-même sa folie politique :

*C'est possible après tout que j'aie perdu le sens
Qu'au soleil comparer le parti soit dément
(Les Yeux et la mémoire)*

Sanzia Florinda Concepcion de Turre-Cremata, duchesse d'Arcos de Sierra-Leone

« Vers la fin du règne de Louis-Philippe », un jeune homme blasé suit une catin qui arpente les boulevards illuminés dont ses pareilles fleurirent longtemps encore le trottoir.

On ne peut concevoir plus blasé, plus « froidi », plus achevé dandy que ce jeune homme, car il n'est qu'un personnage de Barbey d'Aurevilly, que le deuxième couteau d'une nouvelle des *Diaboliques*, *La Vengeance d'une Femme*.

Il se nomme Robert de Tressignies et il suit une robe jaune, voyante, « splendide de mauvais goût », il suit la putain qui la porte pour sa « souveraine beauté que ne voyaient peut-être pas ces Parisiens, si peu connaisseurs en beauté vraie » (« amateurs de beautés tapageuses », confirme Nabokov), une beauté qui le trouble aussi par une impossible ressemblance.

Ce qui distingue ensuite cette femme de ses consœurs, c'est l'enthousiasme, la frénésie qu'elle met dans son étreinte tarifée avec Tressignies, au point de l'enorgueillir un instant. Elle le détrompe, mais elle le trouble encore davantage en se faisant reconnaître et en lui disant son histoire.

Cette « fille à cent sous », c'est bien Sanzia Florinda Concepcion de Turre-Cremata, duchesse d'Arcos de Sierra-Leone, l'épouse d'un « Grand d'Espagne à plusieurs grandesses » ; et Flaubert peut bien s'en « tordre de rire », ça fait un choc. C'est elle que Tressignies n'a pu qu'apercevoir, trois

ans plus tôt, en villégiature hautaine à Saint-Jean-de-Luz.

Que fait-elle dans la boue de Paris ? Elle se venge. De qui ? Hé, de son mari, pardi, comme tout le monde, toute duchesse qu'elle est.

Elle a fait avec ce seigneur « laid et chétif » un glacial mariage dynastique, et elle a vécu longtemps en recluse exemplaire dans son château féodal, hissé sur les marbres rouges des marches portugaises. Un cousin du duc a passé cette frontière, un jour, et l'amour les a foudroyés ensemble, ce marquis et cette duchesse. « Cousinage, dangereux voisinage », disent les Français. Espagnole et loyale, la duchesse a demandé à son époux de congédier cet Esteban de Vasconcellos : en vain. Le duc a répondu ce qu'il devait : « Il n'oserait. »

Esteban et Sanzia osent très bien s'abandonner à une passion délirante et purement sentimentale, où l'on s'évanouit en reprenant un baiser posé par l'autre sur une rose. Ils ne se cachent pas. Un soir que selon leur coutume son sigisbée est assis aux pieds de la duchesse, dans une extase immobile et muette, le duc entre avec une escorte redoutable : deux Africains herculéens étranglent Esteban au lacet, le dépècent, et jettent son cœur aux chiens. Vainement l'amante réclame-t-elle la mort, vainement se bat-elle avec les dogues, leur dispute-t-elle le cœur de son amant.

« On ne touche pas à la reine », tranche Arcos, qui « se croit plus noble que le roi », un monstre d'orgueil qui sera puni par là où il pêche, et même par ces propos qu'il tient : n'importe quel goujat tripotera bientôt la reine pour cent sous...

À ce point de son récit, la duchesse agite devant les yeux effarés de Tressignies la robe qu'elle portait ce jour fatal, déchirée, ensanglantée dans sa bataille contre les chiens : cette dépouille l'entretient dans sa volonté de vengeance, et c'est là, notons-le au passage, une tradition immémoriale en Corse (elle paraît dans *Colomba*), et même une tradition parlementaire nordaméricaine, depuis la guerre de Sécession. Le monde est petit, l'enfer aussi.

Que reste-t-il à expliquer ?

La duchesse porte ses coups contre elle-même, parce qu'elle incarne l'honneur du duc, c'est-à-dire plus que sa vie. Est-ce que l'on voudra bien comprendre cela aujourd'hui, quand c'était déjà une extravagance diabolique il y a cent ans ?

...Ainsi, délibérément, la duchesse d'Arcos adapte et magnifie cette vengeance de femme qu'elle cite, accomplie sous François I^{er} par... un

homme qui se fit inoculer la syphilis pour la communiquer à sa femme, et par elle au roi.

Elle recherche cette mort vénale et vénérienne, et elle la trouve ; un œil lui saute de la tête, l'autre fond dans son orbite ; elle crève, vérolée jusqu'à l'os, comme une chienne sur la « pyramide de fumier » qu'elle a élevée à la haine du meurtrier de son amant. Elle crève, et elle fait graver ses titres sur sa tombe, au-dessus de la mention de « fille repentie », faute d'obtenir celle de « fille » tout court. Elle crève dans des souffrances atroces et joyeuses, vengeance.

Vengeance si paradoxale, si incompréhensible – et pourtant si fréquente ! – que ses sources ne sont pas situées, au contraire de celles de presque toutes les autres nouvelles des *Diaboliques*. Dont, il est vrai, Barbey dit tantôt : « Les Histoires sont vraies. Rien d'inventé. Tout vu. » Et tantôt : « Toutes mes situations sont inventées. »

V

Fiammetta Venner

Alexandra Nicolaïevna Vichnievskaïa

Marie Galouzeau “de Villepin”

Renée Vivien

Fiammetta Venner

Ne serait-il pas fastidieux de détailler la carrière de cette homosexuelle quadragénaire un peu enveloppée, spécialiste institutionnelle (Sciences po, France Culture, *Charlie hebdo*, et cætera) de la traque aux catholiques, carriFère qui se confond (à l’heure où j’écris) avec celle de son associée intime Caroline Fourest ?

Alexandra Nicolaïevna Vichnievskaïa

C’est la vedette du film russe *Alexandra* (2007), officiellement sélectionné à Cannes mais confiné à 8 salles de la région parisienne pour sa sortie. Pas d’effets spéciaux, pas de montage épileptique, pas de jeune garce tatouée, percée, décharnée. La vedette frise les quatre-vingts ans, et les quatre-vingts kilos. C’est Alexandra Nicolaïevna (Galina Vichnievskaïa, veuve de Rostropovitch, cantatrice émérite). Si vieille et si belle que l’on pense en la contemplant que la beauté féminine n’est pas seulement un piège sexuel. Elle descend de Stavropol (et non Moscou comme le croit l’attachée de presse du film, ni Saint-Pétersbourg comme le pense Porquet du *Canard enchaîné* (26 juillet 2007) jusqu’en Tchétchénie. Pour revoir son petit-fils Denis, vingt-sept ans, capitaine dans un régiment d’infanterie portée. Le réalisateur Alexandre Sokourov filme la vie même, lente, douloureuse, héroïque de nos soldats – les soldats chrétiens –, sans aucun effet, aucun procédé d’aucune sorte. « On dirait des gosses », remarque la marchande caucasienne Malika en les voyant passer. Ce sont toujours des gosses qui font la guerre.

Marie Galouzeau « de Villepin »

Fausse blonde au long nez et aux lèvres épaisses, 20 ans déjà (âge canonique pour un mannequin), représente le parfum Givenchy partout depuis le 4 septembre 2006 (et jusqu'en 2008). C'est la gloire ! Sans doute aussi éphémère que celle, par exemple, de Pascale Rocard, étoile... filante quand son Papa à elle était Premier ministre... À *Madame Figaro* (2 septembre), la Galouzette déclare d'ailleurs (page 139, en face de l'horoscope) : « Je pense qu'on meurt tous dans l'inachevé. » Ho ho... Une allusion à sa carrière, ou à celle de Papa ?

Renée Vivien

Comment ! ? Vous ignoriez jusqu'au nom de ce génie de la poésie mondaine et lesbienne ! ? Je ne vous félicite pas. Mais je vous instruis.

Avant de se décorer d'un faux nom comme les gangsters, elle est née Pauline Tarn, à Londres, en 1877, fortune faite (par Papa), dont elle hérite dès 1886. À sa majorité, elle s'installe à Paris. À 24 ans, elle commence à publier de la poésie (elle en a les moyens) sous le pseudonyme prudent de « R. Vivien », puis « René Vivien ». En privé, elle dispute ses amantes à la célèbre prostituée de luxe Liane de Pougy, « rencontre » la baronne Hélène de Zuylen de Nyevelt, mère de famille, et voyage de Constantinople à Tokyo, en passant par Hawaï.

À partir de 1906 (elle approche la trentaine), le malheur frappe. D'abord elle signe « Renée Vivien » ses innombrables recueils de poèmes, et le public comme la critique commencent à

ricaner. Puis la baronne de Zuylen la quitte (peut-être pour s'occuper de ses deux enfants), et Renée est bien obligée de se droguer pour encaisser le coup.

Elle meurt à trente-deux ans, morte « sans doute attribuable à une pneumonie compliquée par l'alcoolisme, la toxicomanie et l'anorexie », indique Wikipédia®, non sans fustiger les commentaires de la Belle Époque, qualifiant de « névrose » ou « maladie mentale » le fond de ses mœurs et de son régime. Sans parler de son œuvre immortelle, que vous allez commencer à étudier sans moi.

W

Web-Fiancées

Simone Weil

Louise Weiss

Wallis Simpson, duchesse de Windsor

Marguerite de Witt-Schlumberger

Mary Wollstonecraft

Web-Fiancées

Patrick Gofman : Hervé Sosie, vous avez cinquante-trois ans, vous êtes un artiste connu, sinon célèbre. Vous avez trois beaux enfants majeurs. Vous n'êtes pas trop vilain vous-même... Que diable f...ichez-vous sur les sites de rencontres d'Internet ?

Hervé Sosie : C'est une dégringolade : vingt ans de mariage, divorce, trois ans de liaison avec une poulette et enfin six mois de drague et une vingtaine de rencontres obtenues sur www.pas.net... Me voici vagabond, ou « nomade sexuel », comme dit Houellebecq. Ma faillite sentimentale personnelle illustre la faillite générale du couple. Il est devenu impossible de nouer des liens solides dans cette société où la femme a conquis sa « liberté » au prix d'une totale décomposition des rapports entre homme et femme. Et laissez-moi vous dire que ce qui manque le moins, sur les sites de rencontres payants du Net, ce sont les féministes en solde !

P. G. : Mais ça marche, quand même ?

H. S. : Oui. Pour le site, d'abord : on paie entre trente et cent euros par an. Moi, j'ai fait vingt rencontres et j'ai couché quatre fois. Il y a des gens qui n'ont plus rien d'autre. Comme cette journaliste d'un gros média audio qui m'a présenté son « bébé du Net » ! Naître d'un papa virtuel, quel bon départ dans la vie... J'ai pris la fuite avant de rééditer cette ignominie avec cette cinglée. D'ailleurs impropre à la consommation.

P. G. : « En amour, la seule victoire c'est la fuite »...

H. S. : Oui. Car l'amuuur est une arnaque comme toutes les entreprises d'asticots qui vivent dessus. Mais pour citer un autre poète : « Ô femme ! Mammifère à chignon... Ô fétiche ! On t'absout : C'est un dieu qui par tes yeux nous triche. »

P. G. : C'est la Saint-Valentin. Soyez un peu positif...

H. S. : Bon. Voici un extrait de mon tableau de chasse.

- Juin 2005 : Pas-câline, 37 ans, divorcée, alcoolique, encore jolie mais les yeux vides, un enfant. Je me suis fait chaperonner par un pote pour faire tous les bars de la rue Mouffetard, une nuit, avec elle. Quatre mois plus tard, elle a failli me suivre dans ma campagne... Il ne s'est rien passé d'autre. Ça m'a refroidi de découvrir qu'elle était huit heures par jour sur le Net, depuis la maison de disques qui l'emploie à rien f..., apparemment.

- Juillet 2005 : Blandine, 30 ans. Presque aussi belle que sa photo. Sans blague, une très belle fille. Et en plus, la relation épistolaire a été intense et riche. J'ai fini par prendre l'avion pour Perpignan, et elle a fait deux heures d'auto à ma rencontre. Elle m'a laissé payer tout le reste. En échange d'un flirt poussé. Une cynique totale : « Je ne crois pas à l'amour, et j'ai jamais vu personne qui l'ait rencontré. »

- Octobre 2005 : Michoko, 35 ans, très jolie Japonaise de Paris. Surtout soucieuse de prouver qu'elle n'est pas une geisha : feignasse, les godasses sur mon fauteuil (je l'ai fait descendre en vitesse)... De très bons moments au lit pendant près d'un mois. Quand elle m'a proposé de larguer ses amants de vingt-trois-vingt-quatre ans pour mes vieux yeux, je n'ai pu que répondre : « Va leur raconter ça à eux, ils sont d'âge à te croire. » Et zap !

- Novembre 2005 : Olga d'Odessa, 39 ans. Sa photo sur le Net (curieusement domiciliée à Paris) était assez renversante pour que j'aie vérifié en Ukraine que l'original... était bien flétri. Elle gagne quatre-vingts euros par mois. Veut fuir à l'Ouest. Mais honnête, sympa, hospitalière... d'autant que je ne lui ai rien demandé. Mais je ne regrette pas la balade.

P. G. : Alors vous restez « e-dragueur » ?

H. S. : Écoutez, j'ai quitté ma femme, ma maîtresse de vingt ans m'a largué et maintenant qu'elle regrette je l'envoie promener, j'ai déserté les prostituées, j'ai renoncé à la pornographie, et maintenant je dis adieu au Net. Tout ça, c'est de l'arnaque. Je vais me concentrer sur mon racket artistique à moi. Personne ne s'en est encore jamais plaint !

Simone Weil

Parfois confondue avec son paronyme Simone Veil, ministre de Giscard. Type de bas-bleu du XX^e siècle (1909-1943). Juive agnostique, bachelière à seize ans, agrégée de philosophie à vingt-deux ans, elle devient professeur de lycée. Elle devient aussi communiste, sans jamais se soumettre au stalinisme. Quarante ans avant les laquais français de Mao, elle se fait ouvrière, rédigeant un *Journal d'usine* chez Alstom puis Renault en 1934 et 1935. Engagée dans la guerre d'Espagne avec la colonne (anarchiste) Durruti, elle se blesse vite toute seule et rentre en France. En 1937, elle collabore aux *Nouveaux cahiers*, qui préconisent le corporatisme contre la lutte des classes, ainsi que la coopération économique avec l'Allemagne nationale-socialiste ! À partir de 1938, elle se rapproche de la religion catholique. Elle abrite ses parents à Marseille en 1940, puis aux États-Unis en 1942. Elle-même rejoint De Gaulle à Londres, mais démissionne dès 1943, parce qu'on refuse de la parachuter en France occupée. C'est aussi l'année de sa mort prématurée, à trente-quatre ans. Tuberculeuse, anorexique, cardiaque... Elle laisse quantité d'ouvrages philosophiques et religieux, mais pas un souvenir d'amour humain.

Je m'étais embarqué dans cette notice pour me moquer de Simone Weil ; mais je n'y suis pas très bien arrivé. La suivante va me le payer, scrongneugneu !

Louise Weiss



Cette nantie, féministe institutionnelle, ruine elle aussi (comme tant d'autres dans les pages qui précèdent) l'image de rébellion dont son idéologie tente de se parer, n'y parvenant qu'aux yeux de quelques niais(e)s.

Comme l'ami Bidasse, elle est native d'Arras, chef-lieu du Pas-de-Calais, en 1893, mais fille du président de l'Union des Mines, rien que ça, et d'une riche femme Javal.

En 1914, elle s'enfuit avec toute sa famille jusqu'en Bretagne. Après la Grande Guerre, elle fonde et dirige la revue *L'Europe nouvelle*, militant pour le rapprochement de la France et de l'Allemagne. Elle y renonce en 1934, Hitler au pouvoir, et se reconvertit dans le féminisme. En 1936, elle anime une série de scandales publics, et pour la calmer Léon Blum lui aurait vainement offert un strapontin ministériel. Mais à coup sûr ce champion du progrès socialiste lui refuse le vote des femmes.

En 1940, elle s'enfuit jusqu'à New York. Elle rentre en France pour soutenir un temps Pétain. Repentie juste à temps, après la guerre elle fait une carrière de journaliste, auteur et cinéaste. Grand officier de la Légion d'honneur. Décédée en 1983.

Wallis Simpson, duchesse de Windsor



Edouard VIII, roi d'Angleterre, abdiqua en 1936 pour devenir le troisième mari de cette Américaine de quarante-deux ans ! Comment l'a-t-elle obtenu ? Tâchons de l'expliquer sans polluer les yeux chastes qui se seraient égarés dans ce vilain livre... Bessie Wallis Warfield, alias Earl Winfield Spencer, alias Wallis Warfield Spencer, alias Ernest Aldrich Simpson, alias Wallis Simpson, alias Wallis Warfield, alias Sa Grâce la duchesse de Windsor, est née en Pennsylvanie (États-Unis) en 1895, cinq mois avant le mariage de ses parents, ce qu'elle a toujours nié, se rajeunissant d'un an par la même occasion.

Cette bâtardise contestée ne l'en marque que mieux, tout comme son adolescence mesquine, après la mort prématurée de son père. Sa revanche,

elle la recherche d'abord dans le mariage, comme tant de femmes, jusqu'à nos jours, malgré le bla-bla émancipatoire. Et elle se retrouve à vingt-et-un ans dans le sillage d'un officier de marine alcoolique, espion américain et débauché. C'est ici que Wallis se singularise : au lieu de tordre son mouchoir à la maison, elle suit son mari jusqu'au bout de la nuit !

Et l'on (Scotland Yard) dit que c'est dans les bordels de Hong Kong qu'elle acquit les techniques qui lui permirent ultérieurement de mettre le grappin sur le prince de Galles, amant plutôt... passif.

Mais si Edouard VIII a dû choisir entre Wallis et la couronne d'Angleterre, c'est d'abord parce que la première était aussi un peu nazie. Parmi ses nombreuses conquêtes, elle comptait Ciano, gendre de Mussolini et chef de la diplomatie fasciste. Edouard l'épouse en France, et bientôt les actualités le montrent passant en revue des uniformes noirs, bras tendu. Avant de s'en étonner, il faut se rappeler que la famille régnante d'Angleterre est allemande, Hanovre barbouillée « Windsor » en toute hâte, en 1914. Edouard est tellement compromis avec Hitler qu'après 1940 Churchill préfère le bombarder... gouverneur des îles Bahamas, à l'autre bout de l'océan Atlantique.

Après tout une vie d'intrigues et d'oisiveté, Edouard est mort en 1972, Wallis en 1986.

Marguerite de Witt-Schlumberger

Dieu que c'est chic le féminisme ! Prout, ma chère, prout ! Quel gros beauf roturier je fais, à critiquer page après page cette noble doctrine, incarnée par des Edmée de La Rochefoucauld (entrée en piste plus haut) et des Guiguite de Re-de-de !

Pardon, pardon : Marguerite de Witt-Schlumberger. C'était la petite-fille du lugubre ministre de Louis-Philippe, François Guizot (« Enrichissez-vous »), et la fille de Conrad de Witt, député du Calvados. Avant de militer pour l'émancipation des femmes, elle a fait un fructueux mariage, épousant les Schlumberger, une des principales dynasties industrielles de France. Ses premières charités furent pour les prostituées, qu'elle entendait « relever » de leur chute. De charité en bonté, elle a fini présidente de la Ligue internationale des Droits de la Femme.

Félicitations, ma chère ! C'est votre mari qui doit trembler dans ses petits souliers ! Hi hi hi !

Mary Wollstonecraft

Née à Londres en 1759 dans une famille aisée, dépressive permanente, elle se révolte tôt contre un père ivrogne et violent. Elle fuit son foyer dès 1778, à 19 ans. C'est pour devenir demoiselle de compagnie chez une veuve acariâtre. Elle tente ensuite de s'associer à son amie Fanny Blood, fondant une école dissidente pour gagner leur vie. Malheureusement Fanny se marie et meurt peu après.

Mary redevient gouvernante. Puis entreprend de vivre de sa plume, avec l'aide de l'éditeur londonien Joseph Johnson. Elle propose un ménage à trois au peintre Henry Fuseli, mais la femme de celui-ci se met en travers. Dépitée, Mary émigre en France révolutionnaire, fin 1792. Elle y tombe violemment amoureuse de l'aventurier nord-américain Gilbert Imlay, dont elle a une fille, sans l'épouser. Abandonnée par son amant, toujours plus dépressive, elle tente de s'empoisonner. Après de vains efforts pour regagner le cœur d'Imlay, elle se jette dans la Tamise. Un inconnu l'en sort.

Elle revient à la vie intellectuelle de Londres, et le philosophe anarchiste William Godwin s'éprend d'elle. Enceinte, il l'épouse en 1797, en dépit de leurs théories hostiles au mariage. Elle meurt presque aussitôt de septicémie, après avoir mis au monde Mary Shelley, l'auteur de *Frankenstein*. Elle avait 38 ans.

On la déterre au début des années 1970, lui consacrant six biographies et rééditant ses réflexions sur les droits des femmes et l'éducation des filles. Elle y fait l'apologie de la petite-bourgeoisie, ce qui, de la part d'une féministe, n'étonnera que les mal-comprenants.

Y

Rama Yade
Julia Youzik

Mame Ramatoulaye Yade, épouse Joseph Zimet, dite Rama Yade

Elle est née, en 1976, Sénégalaise (musulmane) au Sénégal, dans *l'establishment* de Dakar. Ses parents n'émigrent pas moins en France. Le père bientôt repart seul en Afrique. Maman et ses quatre filles galèrent dans une cité de Colombes (Hauts-de-Seine).

Rama Yade, joli museau, fait de jolies études. Hypokhâgne puis l'Institut d'Études politiques. Diplômée d'icelui en 2000, elle est administratrice du Sénat en 2002. Dircom de la (confidentielle) chaîne parlementaire, en 2005, auprès de Jean-Pierre Elkabbach. Même année : elle épouse Joseph Zimet et adhère à l'UMP, encensant la « discrimination positive » antiraciste promue par M. Sarközy.

2007 : élection présidentielle. Rama fustige la gauche et incarne la « diversité » sarközyte, en tandem avec la Marocaine Rachida Dati. Le 19 juin, elle est faite secrétaire d'État aux Droits de l'Homme, poste inventé pour elle et bientôt supprimé à cause d'elle. En effet, elle ne cesse de critiquer en public le gouvernement dont elle fait partie. En mars 2008, l'UMP perd la mairie de Colombes malgré l'introduction, sur sa liste, de la « personnalité politique préférée des Français » (*Ipsos-Le Point*).

En 2009, nouvelle tentative de l'évacuer du gouvernement en douceur. Mais elle refuse de prendre part aux élections européennes. Et la voici sous-ministre des Sports, multipliant les attaques médiatiques contre son gouvernement.

En décembre 2010 : dégagée du III^e gouvernement Fillon, elle daigne accepter un placard doré, l'ambassade à l'Unesco, excroissance deux tiers mondaine, un tiers-mondiste de l'ONU, commodément basée à Paris. Mais ses crachats dans la soupe continuent, et quelques semaines suffisent pour que MM. Sarközy et Fillon parlent de la sortir. La rumeur – ballon d'essai – en circule dans les médias dès avril 2011. Rama Yade démissionne le 15 juin.

Dès lors « plutôt désœuvrée » (*Le Canard enchaîné*, 4 janvier 2012), elle peut publier six mois plus tard chez Grasset éditeur avisé un *Plaidoyer pour une instruction publique*. Copieuse ! s'écrie le prof ; aussitôt Jean-Michel Muglioni, vice-président de la Société française de Philosophie, montre les pages entières qu'elle lui a volées. Du coup, d'autres méchants épluchent son livre et découvrent une dizaine de longs passages recopiés mot à mot, sans guillemets, de diverses sources.

Ralliée au groupuscule centriste de M. Borloo, cette femme escompte tester dans les urnes la popularité que lui prêtent des sondages^[93]. Et les Français, après M. Sarközy, pourraient tester la loyauté d'une immigrée qui jure n'avoir plus la nationalité sénégalaise mais déclarait encore en 2007 qu'à 21 ans : « ...je me disais souvent que, s'il y avait une guerre entre le Sénégal et la France, je choiserais mon pays d'origine. »^[94]

Julia Youzik

Les bandits islamistes, en Russie, ont envoyé à la mort plusieurs dizaines de femmes tchéchènes – parfois blondes – depuis juin 2000, date à laquelle Khava Baraïeva a précipité un camion plein d'explosifs sur un poste militaire russe. Des volontaires, à en croire les bandits et leurs porteurs de valises dans les médias occidentaux. Grossier mensonge : « Sur dix martyres, une seule est convaincue et désire coûte que coûte se venger et mourir. Pour les neuf autres, c'est une fable », assène la journaliste Julia Youzik, au terme de deux ans d'enquête. Zaira, tuée en 2003, avait été vendue aux rebelles par ses propres parents. Le recruteur d'Aïza, vingt-deux ans, a touché deux cents mille dollars. Zarema, seize ans, a subi un mariage forcé avec un bandit, avant d'être séquestrée pendant des mois avec deux autres filles. Refusant le suicide, celles-ci ont été défigurées au couteau, assassinées et jetées sur une décharge. Sensible à ces arguments caractéristiques de la mafia et de la « religion de paix et d'amour », Zarema est partie en mission kamikaze... Avant de se dérober au dernier moment, et, capturée par les forces chrétiennes, de témoigner auprès de Julia Youzik. Qui constate : « Les idéaux autour du djihad sont mis à mal. Où peut-on voir ailleurs une bombe humaine, enceinte, battue et droguée jusqu'au yeux ? »^[95]

Z

Clara Zetkin

Clara Zetkin



Comme une porte de prison, elle grince : « Les murs de sa maison gênent plus la femme qu'ils ne la protègent. » Ce n'est pas une devise d'emmerdeuse, ça ? Reste à comprendre pourquoi elle ne se casse pas, pourquoi elle s'incruste, si mes murs la gênent...

Clara Zetkin est née Clara Eissner, en Allemagne, le 5 juillet 1857. Dès le milieu des années 1870, elle fréquente les mouvements féministes et se rapproche de la mouvance socialiste. En 1878, elle rompt avec sa famille et adhère au SAP, ancêtre du SPD (Parti social-démocrate d'Allemagne), interdit par le chancelier Bismarck la même année. « La sorcière la plus dangereuse d'Allemagne » (Guillaume II *dixit*) s'exile alors à Zürich où elle rencontre le révolutionnaire russe Ossip Zetkin. Sans l'épouser, elle prend son nom, et elle le garde après son mariage avec le peintre Friedrich Zundel. À Paris en 1899, elle participe à la fondation de la II^e Internationale, où elle réclame l'égalité complète des droits professionnels et sociaux de la femme ainsi que sa participation active à la lutte des classes.

En 1910, lors de la II^e Conférence internationale des femmes socialistes, à Copenhague, Zetkin propose la création de la journée internationale des femmes, pour le droit de vote, l'égalité entre les sexes, et le socialisme. C'est l'origine de la Journée Internationale des Femmes, manifestation désormais

officielle qui se déroule chaque année le 8 mars.

À l'aile gauche du SPD, très proche de Rosa Luxembourg (voir plus haut), elle participe à la création, en 1915, de la Ligue spartakiste. Clara Zetkin adhère au Parti communiste d'Allemagne (KPD) créé en décembre 1918. Elle est députée du KPD de 1920 à 1933, dirigeante de la III^e Internationale stalinienne de 1921 à 1933.

Fuyant l'Allemagne après l'arrivée des nazis au pouvoir et l'interdiction du KPD, elle meurt quelques semaines plus tard en exil à Moscou. Probablement assassinée par Staline, qu'on ne pouvait pas emmerder chez lui (ni même au Mexique) très longtemps. Son image a néanmoins persisté sur des timbres et des billets de banque en République "démocratique" allemande.

- [11](#) Bousillés par quarante ans de teinture jaune. Je n'oublie rien ? Si : « *Mes oreilles. Elles sont horribles et décollées. Petite, on m'appelait "Boeing 707". Heureusement, j'ai encore des cheveux pour les cacher.* »
- [12](#) Souvenir personnel de l'auteur du *Dictionnaire des Emmerdeuses* : en 1994, j'ai reçu en pleine nuit un coup de téléphone m'invitant à présenter au « Cercle de minuit » le livre que je venais de consacrer à Jean Dutourd aux éditions du Rocher. Le représentant de la téléaste culturelle Laure Adler n'ignorait pas que la politesse élémentaire : il ignorait encore mon nom – ce que je pardonne facilement – et même celui de Jean Dutourd ! C'était trop. Je déclinai l'invitation avec une courtoisie outrée, dont l'ironie fut certainement perdue pour mon correspondant adlérien de rien.
- [13](#) Université féminine très spéciale, comme je l'expose dans mon livre *Hillary démasquée*, Pardès, 2008.
- [14](#) J'ai envoyé par SMS ce nombre à Europe 1, une nuit que son Bureau des Pleurs était particulièrement humide. L'animatrice l'a mentionné à l'antenne, ajoutant : « *Euh, mmm, quatorze millions en France ?* » Mais non, Mémère, aux îles Tonga. Encore une des gros médias qui connaît les données objectives de son petit racket sur le bout du doigt...
- [15](#) L'Insee définit la « population active » comme celle qui « possède un emploi ou en recherche un ».
- [16](#) *Girl out back*, 1957 : *Une femme là-dessous*, Gallimard 1964.
- [17](#) *Searching for Debra Winger*, 2002.
- [18](#) *Chroniques de Los Angeles*, Grasset, 2003.
- [19](#) Roland Auguet, *Caligula*, Payot 1975.
- [20](#) Le hors-série *Picou* du printemps 2010 indique que le gang des Rape-tou (*a.k.a. Beagle Boys* en v.o.) a été créé par Carl Barks en novembre 1951, inspiré par le gang Karpis-Barker, « *qui était dirigé par la mère des Barker* », s'imaginent encore, en 2010, les délégués de Disney.
- [21](#) Gilbert Joseph, *Une si douce Occupation*, Albin Michel, 1991.
- [22](#) S. de Beauvoir, *La Force de l'âge*, Gallimard, 1960, page 463.
- [23](#) Avez-vous une auto ? »
- [24](#) « Pas d'auto, pas de bobonne, pas de télé, pas de carte de crédit, pas d'économies, que dalle ! »
- [25](#) « *Et une Putéolienne, ce n'est pas du tout, mais pas du tout ce que vous pensez.* » Pierre Daninos, *Un certain M. Blot*.
- [26](#) Quelques-unes des marques qu'elle a représentées : Body Basics, Dior, Cutex, Fürstenberg, Armani, Levi's, Versace, Yves Saint Laurent...
- [27](#) Lesbienne, elle a dû savourer chaque minute de tapin *cheap* au bord des routes...
- [28](#) Hergé, *Les Bijoux de la Castafiore*, Casterman 1963.
- [29](#) *Le Sceptre d'Ottokar* (1947).
- [30](#) 20. *L'Affaire Tournesol* (1956).
- [31](#) *Coke en stock* (1958).
- [32](#) Jacques Colin, *Voilà ! 1 663 jours dans les coulisses de Voici*, Ramsay, 2002.
- [33](#) Patrick Gofman, *Hillary démasquée*, Pardès, 2008.
- [34](#) Edward Klein, *The Truth about Hillary*, Sentinel, 2005-2006.
- [35](#) *Histoire de France d'Henri Martin*, Tome I, page 417.
- [36](#) *Cahiers du capitaine Coignet*, Arléa, 2006.
- [37](#) W n'est pas encore intégrée à notre alphabet.
- [38](#) Insuffisances telles qu'en 1990 le gérant de l'époque doit passer tant de temps à lui hurler dessus pour

des différences de 50 F (7,50 €) dans la caisse qu'il ne voit pas un autre comptable lever le pied avec 3,3 millions.

{29} Comme je m'en vantais, un soir, au bistrot : « Quand elle est partie, il ne restait plus dans la baraque que trois costumes qui se balançaient dans la penderie » le patron auvergnat s'exclama : « Et pourrrquoi elle vous a laissé les costumes ? ! »

{30} Elle avait 17 ans quand je l'ai rencontrée, et elle me fit cette prédiction quelques jours après : « Cher garde-chasse, je vous tromperai avec le duc de L***, puis je vous abandonnerai dans une soupenette avec cinq enfants. Hin hin hin... »

{31} Avec sur le dessus de la pile, bien entendu, celui que j'avais fait moi-même établir après qu'elle se fut expliquée un peu vivement avec une collègue de bureau...

{32} Menton en galoche.

{33} Pour les anglophones qui me soupçonneraient de solliciter cette citation, en voici la vo : « *First they killed those pigs, then they ate dinner in the same room with them, then they even shoved a fork into a victim's stomach ! Wild !* »

{34} Voir mon roman autobiographique, *Cœur-de-Cuir*, Flammarion, 1998.

{35} Excellent film documentaire de Green & Siegel, *The Weather Underground* (2003).

{36} Jacques Colin, *Voilà ! 1 663 jours dans les coulisses de Voici*, Ramsay 2002.

{37} Elle s'empiffre aussi de guimauve (bio ?) dans les boulangeries (aveu sur *Europe 1*, 3 janvier 2012).

{38} **Fantasme partagé avec Valerie J. Solanas (voir plus loin) avec le même échec et la même aigreur misandre.**

{39} « La nouvelle créature, avec ses longs cheveux, est toujours fourrée dans mes pattes. (...) Si seulement elle voulait bien rester avec les autres animaux... Ciel couvert aujourd'hui, avec un petit vent d'est ; je pense que nous allons avoir de la pluie... Nous ?... Où est-ce que j'ai bien pu dénicher ce mot ? Je me souviens maintenant – c'est la nouvelle créature qui l'emploie. » Le ton est donné. Et le grand humoriste américain Mark Twain le soutient jusqu'à la fin : « En quelque lieu qu'elle se trouvât, là était l'Eden. » *Journal d'Adam, Journal d'Eve*. L'Œil d'or.

{40} Après la guerre, le coupe-faim Mediator fait plusieurs milliers de morts, et l'on s'en avise dès 2010.

{41} J.-P. Péroncel-Hugoz, *Le Fil rouge portugais*, 2004, Payot, 286 p., 7,95 €.

{42} « Maman » : comme les gros médias appellent, machinalement, imperturbablement, l'auteure du plus effroyable infanticide.

{43} *All the Way*, 1958, porté à l'écran sous le titre *The Third Voice* en 1960 par la 20th Century Fox avec Edmond O'Brien et Julie London. Williams se distingue par son inspiration toujours rurale (*La Fille des Collines*), maritime (*Péri en mer*) ou sudiste (*Bye-bye bayou*), jamais urbaine ni nordiste. Son autre thème inépuisable : la soif de dévouement masculin pour certains petits anges qui s'avèrent souvent bien noirs. *Celle qu'on montre du doigt* (Folio policier n° 271, 313 p., 5 €) traite ce dernier thème. Mais on ne peut le recommander qu'aux inconditionnels de Williams. Il manque de conviction et surtout Folio a recopié la faible traduction de la Série noire (1959) en y ajoutant des fautes neuves. Difficile, par exemple, de s'exciter contre un « placier en drogues » !

{44} Paul Thorez, *Les Enfants modèles*, Lieu commun, 1983.

{45} Imitée du sanguinaire généralissime français Nivelle de la Première Guerre mondiale.

{46} Idem note 45.

{47} Centre national de la Recherche scientifique.

{48} Pacte civil de Solidarité, pseudo-mariage homosexuel.

{49} ...mais restent généralement anonymes ! Quelle lourde atmosphère autour de la pensée officielle...

{50} Régine Pernoud et Marie-Véronique Clin, *Jeanne d'Arc*, Fayard, 1986.

{51} Idem note 50.

{52} Idem note 50.

{53} Pierre Miquel, *Histoire de la France*, Fayard, 1984.

{54} Marie-Reine Le Gougne, *Glissade à Salt Lake City*, Ramsay, 2003.

{55} É. Lévy, *Les Maîtres censeurs*, éditions JC Lattès, 2002.

{56} *Traci Lords : Underneath It All*, Harper Entertainment 2003.

{57} Extrait de *Kenya, bons baisers de Fort-Jésus* (1999), in *Le Fil rouge portugais*, Payot, 2004, 286 p., 7,95 €.

{58} Principale source de cet article : l'universitaire Jean-François Solnon, *Catherine de Médicis*, Perrin 2003.

{59} Présidence de François Mitterrand : 1981-1995.

{60} Le hasard malicieux m'a donné d'assister en 1986 à l'installation de France-Libertés, dans le vaste jardin privé qui se dissimule derrière la façade double du 161 boulevard Haussmann, Paris VIII^e. Elle est passée depuis rue de Milan, dans le très bon, très cher IX^e.

{61} Porté par l'actualité, *En toutes libertés* se vendit bien. Au printemps suivant, l'auteur se promenait en Amérique latine (Mexique, Cuba, Brésil, Uruguay et Chili). Elle en rapporta *Ces hommes sont avant tout nos frères*, à la gloire de groupuscules marxistes et terroristes. Elle en exigea un à-valor d'un million de francs (152 439 €). Ce livre fit flop, et les éditions Ramsay en crevèrent.

{62} Contrat Première Embauche, projet du Premier ministre Dominique Galouzeau dit de Villepin qui suscitait en 2006 l'opposition de beaucoup de jeunes.

{63} « Cette collante était toujours à ma fête. »

{64} Qui m'écrit dans la foulée : « Dans ce dossier Rêve d'Égypte, l'emmerdeuse c'est, selon moi, l'ambitieuse mais mignonne donc de jure innocente Colette, qui grille d'un coup tous ceux qui l'ont aidée (Mathilde de Morny, son nouveau « mari », Willy son ancien et les commanditaires) et s'en tire indemne et même avec un dédit, je crois, et en parallèle divorce et change d'éditeur. Les autres ne sont pas des anges, mais Morny est une bille, une bille que l'on peut même tondre comme le prouve l'épisode de la maison Rozven. Les épisodes... postérieurs élèvent le niveau : Colette, après avoir ruiné sa carrière politique, trompe son mari suivant avec son propre fils (B. de Jouvenel), re-divorce et tire de gros revenus du roman Chéri (émétique à mon goût malgré les coupes), où elle détaille l'affaire, en enjolivant son rôle, car elle s'est en réalité accrochée jusqu'aux limites de la dignité. Le roman est adapté au théâtre, à la télévision, au cinéma (en 1950 avec Jean Desailly, 1962, 2003 et 2009 par Stephen Frears). Bien entendu l'épilogue naturel survient sous la forme de funérailles nationales, comme pour Corne-d'Auroch. Bien que la vie de ce dernier n'ait pas été originale et surtout qu'il ne partage en rien le génie littéraire évident et bouleversant de l'ex-future modiste de Châtillon-Coligny (Loiret), un diamant dans la basse-cour... Enfin, traiter Willy de souteneur montre une allégeance à l'opinion publique et une méconnaissance de la question qui m'étonnent de ta part, mon cher Pic [de La Mirandole] ! » Et Michel continue : « Pour moi je crois Willy sincère. En effet il était très célèbre avant de la connaître [Colette], comme homme du monde et journaliste, et il a commencé par l'épouser en sacrifiant ses relations avec sa famille. Elle devait être craquante et il l'aimait autant qu'il le pouvait ; il a acheté un château pour elle dans le Jura, etc. Ce n'est que quelques années après qu'il a découvert son talent et encore. Il faisait frénétiquement et ouvertement travailler plein de gens, dont des bons, et signait à leur place depuis longtemps, et il s'est dit pourquoi pas elle, on verra bien. Quand elle a écrit ses souvenirs d'enfance, le futur Claudine à l'école, il a d'abord mis le manuscrit dans un tiroir et l'a oublié. Deux ans plus tard, la dèche endémique lui a fait y repenser et ils l'ont réellement co-écrit (les spécialistes en voient facilement les traces car il avait un style caractéristique) ainsi que la suite des *Claudine*, une fois le succès du premier assuré à l'étonnement général. Et comme tu le sais le don est inné mais le métier se travaille et pas tout seul, et elle a beaucoup été aidée par ses copains littéraires, et bien entendu

encouragée par les plus grands (France, Jarry, Proust, Gide), qu'elle soignait aux petits oignons. Très longtemps après leur divorce elle signait encore Colette Willy pour utiliser son nom et il laissait faire en bon camarade. Ils s'arnaquaient un peu réciproquement à l'occasion. Rêve d'Égypte a marqué le début du déclin de Willy, mais je n'ai rien trouvé sur lui après 1910. L'opinion vulgaire le condamne effectivement, mais c'est difficile à juger si l'on creuse, car ils étaient au fond tous un peu immoraux ou amoraux, en bons Golden boys de l'époque. Donc attention aux contresens que des gens bien informés ne manqueraient pas de relever.

Mes sources sont pour l'essentiel les préfaces de l'édition de la Pléiade. »

[{65}](#) ! ? Et pourquoi pas « Pomme de Terre Belle de Fontenay » ? Je constate que les gens qui se couronnent eux-mêmes de particules sont rarement intelligents, et qu'ils se ridiculisent eux-mêmes bien à fond, en général.

[{66}](#) Éric Zemmour, *Le Premier Sexe*, Denoël 2006.

[{67}](#) Idem note 66.

[{68}](#) *Histoire de la Révolution russe*, Seuil, 1950.

[{69}](#) *Les Échos* (7 mars 2005).

[{70}](#) *nt. Herald Tribune* (7 mars 2005).

[{71}](#) Endurci par un séjour en prison au cours duquel un caïd romantique l'avait sodomisé un an durant, jusqu'à ce qu'il le tuât.

[{72}](#) Le gangster contemporain Dillinger accusait « ces deux voyous » besogneux de déconsidérer son honorable corporation.

[{73}](#) Ce détail « romantique » est passé sous silence ou présenté sous trentesix versions différentes, selon les sources.

[{74}](#) « *Un de ces jours nous tomberons ensemble* », traduit Gainbourg. Et il encaisse...

[{75}](#) 3 septembre 2011, Yves Chiron, « Aux origines du féminisme ».

[{76}](#) Idem note 75.

[{77}](#) Anne Cova, *Féminismes et néo-malthusianismes sous la III^e République : « La liberté de la maternité »*, L'Harmattan 2011.

[{78}](#) L'assassin a donné quatre versions différentes de la boucherie, dans la tradition falsificatrice du stalinisme, avant d'être élu député du Parti communiste italien.

[{79}](#) L'assassin a donné quatre versions différentes de la boucherie, dans la tradition falsificatrice du stalinisme, avant d'être élu député du Parti communiste italien.

[{80}](#) Conceptions eugénistes et racistes anticipées par le Français Lamarck (1744-1829) et suivies d'assez loin par l'Ukrainien Savenko dit Limonov, *Le Grand Hospice occidental*, Les Belles-Lettres, 1993.

[{81}](#) *La plupart ne reviennent pas. Journal de vingt-huit journées dans une poche sur le front russe, hiver 1942-1943*, L'Âge d'Homme.

[{82}](#) Cent mille prisonniers rien qu'à Stalingrad, dont 88 000 morts en captivité, après des épisodes d'anthropophagie...

[{83}](#) Légion des Volontaires français contre le bolchévisme.

[{84}](#) *Sagan* (2008), film de Diane Kurys avec l'excellente Sylvie Testud (voir plus haut Nothomb) dans le rôle-titre.

[{85}](#) Michel Souvais, *George Sand et son Panthéon*, Dualpha, 2004.

[{86}](#) Il est complètement démodé, ce bon Dr Peck qui affirmait, in *Comment vivre avec les femmes et*

survivre (Buchet-Chastel, 1962) que la plupart des mariages, en comptant les coûts à 2 \$ la séance et en déduisant les frais, devraient se solder par un bon coup de pied aux fesses.

[{87}](#) Sally B. Smith, *Diana in Search of Herself : Portrait of a Troubled Princess*, Times Books, 1999.

[{88}](#) Tina Brown, *The Diana Chronicles*, Doubleday, 2007.

[{89}](#) André Thirion, *Révolutionnaires sans révolution*, Laffont, 1972.

[{90}](#) Roman Jakobson, *My Futurist Years*, Marsilio Publishers, 1997.

[{91}](#) . Pierre Daix, *Aragon*, Flammarion, 1997.

[{92}](#) Hallucinant entretien en vidéo de Jean Dutourd et de « ses amis » Aragon et Elsa sur la tour Eiffel ! le 29 mars 1959 : <http://www.ina.fr/art-et-culture/gastronomie/video/CPF08008584/aragon-et-elsa-trioleta-la-tour-eiffel.fr.html>.

[{93}](#) Mais où ? Borloo a vite renoncé à la présidentielle, et fin 2011, elle-même est radiée à grand fracas des listes électorales de Colombes, où elle prétendait mensongèrement résider, bien au chaud à Paris... avant de déménager à Garches (92).

[{94}](#) Jacqueline Rémy, *Comment je suis devenu français*, Le Seuil, 2007.

[{95}](#) Julia Youzik, *Les Fiancées d'Allah*, Presses de la Cité, 250 p., 18,90 €.